HISTOIRE

DE

L'ART DE LA VERRERIE

DANS L'ANTIQUITÉ

PAR

ACHILLE DEVILLE

Correspondant de l'Institut,
Membre de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères
Ancien directeur du Musée des antiquités de Rouen



PARIS
Ve A. MOREL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
13, RUE BONAPARTE, 13
1873





HISTOIRE

DE

L'ART DE LA VERRERIE

DANS L'ANTIQUITÉ

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.

HISTOIRE

DE

L'ART DE LA VERRERIE

DANS L'ANTIQUITÉ

PAR

ACHILLE DEVILLE
Correspondant de l'Institut,
Membre de plusieurs Sociétés savantes françaises et étrangères,
Ancien directeur du Musée des antiquités de Rouen.



PARIS
Ve A. MOREL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
13, RUE BONAPARTE, 13

1871



AVANT-PROPOS

Ce n'est point un traité pratique de la fabrication du verre et du métier de verrier proprement dit, pris dans leur acception matérielle, que nous avons entrepris d'écrire. C'est une histoire, un tableau général de l'art de la verrerie dans les temps antiques, que nous avons voulu tracer, sans nous interdire d'entrer dans les explications techniques nécessaires à l'intelligence du sujet.

Nous avons pris l'art à son origine ; nous l'avons suivi, à partir des temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire romain, dans les contrées où il a brillé du plus vif éclat. Nous avons passé en revue les nombreux usages en tout genre auxquels le verre a été appliqué, les transformations qu'on lui a fait subir. Non content de citer tout ce qu'en ont dit les auteurs de l'antiquité parvenus jusqu'à nous, nous avons fait appel à ceux de ces fragiles monuments que le temps et la main des hommes ont épargnés, et que nos collections publiques ou particulières étalent avec orgueil. Nous les avons explorés, étudiés, dessinés nous-même avec la plus scrupuleuse fidélité : les cent et quelques planches jointes à cet ouvrage, contenant le dessin de près de quatre cents objets, justifieraient au besoin du soin que nous avons apporté à cette étude.

Nous avons indiqué, autant que possible, l'origine, l'âge de ces verreries. Quant à ce qui concerne leur fabrication et leur composition, indépendamment de ce que nous en ont appris les écrivains et les monuments de l'antiquité, que nous nous sommes fait un devoir de citer, nous avons examiné attentivement ces produits de l'art et fait connaître les principes constituants, matière et couleurs, du petit nombre de ceux qu'il nous a été permis de soumettre à l'analyse chimique : notre respect pour ces fragiles et précieux monuments, en ce qui concerne ceux, parfaitement sains et entiers, qui ont passé entre nos mains, ne nous permettait pas d'aller au delà. Enfin, nous avons tâché de tracer un tableau aussi complet que possible.

On ne peut le dissimuler, jusqu'à ce jour, l'histoire de la verrerie antique, à peine entrevue par un petit nombre de savants, n'a été le sujet d'aucune étude approfondie, d'aucun écrit de quelque importance : la science et l'archéologie lui ont fait défaut; elles ne l'ont touchée que comme en passant.

C'est une lacune que nous avons cherché à combler. Puissions-nous ne pas être resté trop au-dessous de la tâche que nous nous sommes imposée !



A Kouyunjik.

HISTOIRE

DE

L'ART DE LA VERRERIE

DANS L'ANTIQUITÉ

L'art de la verrerie remonte à la plus haute antiquité. L'invention en serait due au hasard, selon Pline le Naturaliste, ainsi que celle de tant d'autres découvertes. Voici ce qu'il raconte :

Origine du verre. — « Il est une partie de la Syrie, dite Phénicie, limitrophe de la Judée, ayant, au pied du mont Carmel, un marais auquel on donne le nom de Candeboé. On dit que de ce marais sort le fleuve Bélus, qui se jette dans la mer, à une distance de cinq mille pas, auprès de la colonie de Ptolémaïs. Ce fleuve est limoneux et profond. Ce n'est qu'à mer basse qu'il laisse voir des sables qui, roulés par les flots, brillent nettoyés de leurs ordures. Ces sables ne deviennent utiles, dit-on, qu'après avoir été agglutinés par l'action de la mer. Ils n'occupent qu'un espace de cinq cents pas le long du rivage. Là, depuis des siècles, ils s'amassent pour la production du verre. On raconte qu'un navire de marchands de nitre ayant abordé en cet endroit, comme les marchands préparaient leur repas sur le rivage, manquant de pierres pour exhausser leurs marmites, ils tirèrent des blocs de nitre de leur vaisseau. Ces blocs, composés d'azotate de potasse, ayant pris feu mêlés au sable du rivage, des ruisseaux transparents d'un noble liquide se mirent à couler. Telle fut l'origine du verre [1]. »

[1] « Pars est Syriæ quæ Phœnice vocatur, etc..., quibus accensis permixta arena littoris translucentes nobilis liquoris » fluxisse rivos, et hanc fuisse originem vitri. » (Pline, lib. XXXVI, c. XXVI.)

Strabon, qui écrivait un siècle avant Pline, avait déjà signalé ces mêmes sables, mais sans parler de l'anecdote des marchands de nitre et de leur découverte :

« Entre Ptolémaïs et Tyr, dit-il, il est un rivage en talus qui produit du sable vitreux, qu'on ne fond pas sur place, mais qui est porté à Sidon, pour y être mis en fusion [1]. »

Écoutons à son tour Tacite parlant de ces mêmes sables vitreux :

« Le fleuve Bélus tombe dans la mer de Judée. Les sables amoncelés à son embouchure sont fondus avec un mélange de nitre, sous forme de verre. Ce rivage est d'une minime étendue, mais il est inépuisable [2]. »

De nos jours, rapprochement curieux, plusieurs verreries de Valenciennes font ramasser de la vase de mer des côtes de Dunkerque, pour en fabriquer des bouteilles [3].

Quoi qu'il en soit de l'anecdote racontée par Pline, il est constant que le verre et l'art de la verrerie étaient connus de toute antiquité, dans l'Orient. Les Livres saints en font foi ; nous lisons au livre des Proverbes : « *Ne intueris vinum quandò flavescit, cùm splenduerit in vitro coloribus.* »

Le verre, quoique connu des Hébreux, devait y être rare et estimé. Job le met presque au même rang que l'or :

« L'homme, disait-il, ignore le prix de la sagesse; il ne l'égalerait pas à l'or et au verre. »

Les Assyriens faisaient usage du verre. MM. Layard et Botta en ont découvert dans les ruines des monuments assyriens : c'est à Kouyunjik qu'a été trouvée, entre autres, par M. Botta, cette petite lagène piriforme de verre blanc (voy. AVANT-PROPOS), qui n'a de remarquable que son antiquité, si tant est qu'elle appartienne à ces temps reculés.

En 1849, dans des fouilles faites sur la rive gauche du Tigre, dans les ruines d'un des palais de Ninive, le même M. Botta aurait découvert, dit-on, des vases de verre et d'albâtre sur lesquels était inscrit le nom d'un des rois assyriens, Sargon, qui régnait dix-sept siècles avant Jésus-Christ.

Aristophane fait dire, dans sa pièce des *Acharniens*, aux ambassadeurs athéniens envoyés à Eckbatane, la deuxième année de la 85e olympiade (l'an 440 avant notre ère), que partout, sur leur passage, on les forçait à boire dans des coupes de verre et d'or.

[1] « Inter hanc (Ptolemaiden) et Tyrum est littus aggerosum quod vitrariam arenam refert ; quam dicunt hoc in » loco fundi, cùm verò Sidonem delata est, fusionem recipere. »

[2] « Belus amnis Judiaco mari illabitur, circa cujus os congestæ arenæ admixto vitro in vitrum excoquuntur. Modicum » id littus e egerentibus inexhaustum. » (*Historiarum* lib. V.)

Josèphe, dans son *Histoire de la guerre des Juifs*, parle également de ces sables vitreux, et dans les termes les plus emphatiques.

[3] Cette vase, d'après M. Payen (*Précis de chimie industrielle*, p. 258), contient, en nombres ronds : 45 parties de silice, 37 de carbonate de chaux, 14 d'aluminium, et 4 d'autres menues substances.

La vase de la mer de Judée, avec laquelle on fabriquait de beau verre blanc, renommé dans l'antiquité, devait être, relativement, beaucoup plus riche en silice et en silice quartzeux incolore, sans mélange de matière métallique, comme en contient la vase de Dunkerque.

De nos jours on a découvert, sur l'emplacement présumé du palais des rois de Babylone, à Kars, des vases et des fioles de verre doré, qu'on suppose d'origine assyrienne.

M. Renan a eu la main moins heureuse lors de sa mission en Phénicie : il n'en a rapporté que quelques verreries ordinaires, découvertes à Amrit, à Tortose et à Gébeil [1], qui ne tranchent en rien sur les verreries des sépultures romaines les plus communes, et qui ne doivent pas remonter plus haut.

La fabrication du verre, si l'on en croit Élien, ne s'était point arrêtée, en Asie, dans les temps les plus reculés, à de petits vases de table. On avait trouvé le moyen de couler une pièce assez grande pour contenir un cadavre.

« Xercès, dit-il, fils de Darius, ayant déterré le monument de Bélus, dont on fait remonter l'existence aux temps fabuleux, y trouva un cercueil de verre dans lequel gisait son cadavre, baigné dans l'huile [2]. »

Hérodote raconte qu'il vit à Tyr, dans un temple d'Hercule, une colonne d'émeraude qui, la nuit, jetait un vif éclat.

Comme il était absolument impossible qu'il existât une pierre d'émeraude capable de faire une colonne, il est hors de doute qu'on avait fait voir à Hérodote une colonne de verre simulant l'émeraude, creuse intérieurement, dans laquelle les prêtres introduisaient, la nuit, une lampe allumée.

Pline lui-même, qui parle de cette colonne, malgré sa crédulité ordinaire, ne croyait pas qu'elle fût d'émeraude [3]. Il savait que le verre se prêtait d'une façon merveilleuse à l'imitation de cette pierre précieuse : « *Non est smaragdo alia imitabili materia mendaci vitro.* »

Les prêtres de Tyr avaient, à leur porte et sous leur main, des artistes verriers assez habiles pour servir leur supercherie.

Nous avons vu que c'est à Sidon que les premiers sables vitrifiables auraient été mis en fusion et travaillés.

Cette ville acquit une grande renommée pour ses ateliers de verrerie : « *Sidone quondam iis officinis nobili* », disait Pline. Elle en faisait un grand commerce.

Malgré la décadence de cette ville, qui se trouva absorbée par Tyr [4], ses ateliers restèrent florissants jusqu'au temps de l'empire romain. Pline la qualifiait encore de *Sidon artifex vitri* Aussi les artistes verriers de cette ville tenaient-ils à honneur de mettre, à côté de leur nom, sur les pièces exécutées par eux, celui de leur ville natale et leur qualité de Sidonien.

C'est sur des anses de patères ou tasses, des plus riches couleurs, qu'un de ces artistes

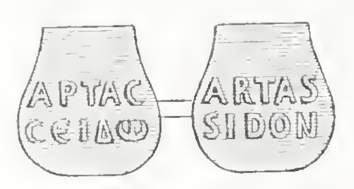
1 *Catalogue des objets provenant de la mission de Phénicie.*

2 « Xerces Darii filius effosso vetusti Belus monumento vitreum alveum reperit in quo jacebat oleo cadaver. »

3 « Se autem scribente esse in Tyro Herculis templo stantem pilam è smaragdo, nisi potius pseudosmaragdus sit. »

4 On a souvent confondu, à tort, Sidon et Tyr. Ces deux villes, ainsi que nous l'apprend Strabon, étaient à 200 stades l'une de l'autre : « *Distat Thyrus a Sidone stadiis ducentis.* »

avait inscrit son nom et son origine à l'endroit du poucier [1], alternativement en caractères grecs et romains :



(Artas de Sidon.) — (Artas le Sidonien.)

A côté de ce même nom, se voit quelquefois une tête, imberbe, d'empereur, couronnée de laurier, laquelle offre une ressemblance assez marquée avec celle d'Auguste.

Cette double circonstance du nom écrit en langue grecque et en langue latine, et d'une tête d'empereur imberbe, ne permet pas de faire remonter au temps des Lagides, ni de descendre postérieurement au règne d'Hadrien, le premier des empereurs qui ait laissé croître sa barbe, cette inscription et l'existence de l'artiste verrier.

Est-ce encore le nom d'APTAC, dont les initiales AP nous apparaissent sur cette petite plaque de verre ornée de l'image connue d'Ibis ? Nous n'oserions l'affirmer :



Cet Artas, dont nous avons trouvé le nom répété une douzaine de fois, jouissait-il donc d'une telle réputation, qu'il pût décliner à volonté son nom, et se contenter d'inscrire : « ouvrage du Sidonien », sur quelques-uns des vases sortis de ses mains, ainsi que nous l'avons constaté sur deux pouciers de verre, absolument semblables à ceux que nous venons de signaler. On y lit :

ΕΠΟΙΗΣΕΝ
ΣΙΔΩΝΙΟΣ [2].

« A fait le Sidonien. »

« Je dois à M. Renier, dit le savant M. Detfefsen, qui avoue qu'il ne saurait lui-même donner une meilleure explication, la remarque que ces morceaux de verre devaient être attachés aux emballages que le fabricant de Sidon envoyait en Italie, et que celui-ci s'en

[1] On appelle *poucier*, dans les fabriques, la petite plaque ronde ou ovale, placée horizontalement sur l'anse de la coupe, de manière à pouvoir y mettre le pouce, qui lui a donné son nom, afin de pouvoir saisir le vase plus facilement.

Ces pouciers étaient soudés, après coup, à l'anse.

[2] A la Bibliothèque impériale, salle des antiques, et au musée des antiques de Rouen. Tomasino, dans son livre *De tesseribus hospitalitatis*, a donné le dessin d'un de ces pouciers, qu'il prend pour une tessère syriaque.

Le musée de Rouen, indépendamment du poucier Sidonien, en possède un, également de verre, portant les initiales du nom d'Albinus.

servait pour distinguer par cette marque ses caisses de celles d'autres qui faisaient partie des mêmes catégories. »

Sans chercher aussi loin, nous dirons à M. Detfefsen que ces petits morceaux de verre étaient tout simplement des ponciers de cratères, dont la soudure n'avait pas résisté au temps.

Le nom d'un autre artiste de Sidon nous est encore apparu sur une petite anse de verre violacé :

ΝΕΙΚΩΝΣΙΔΩ

« Victor de Sidon. »

C'est encore un Sidonien, ΕΙΡΗΑΙΟΣ CΙΔΩΝΙΟC, dont nous pouvons enregistrer le nom.

Décidément Sidon méritait bien la qualification de *Sidon artifex vitri*, que lui donnait Pline.

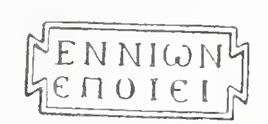
De la côte de Phénicie, l'art de la verrerie s'était répandu dans les îles et dans les contrées voisines, ainsi que le témoigne cette estampille d'un maître verrier de Rhodes. (Pl. I, c.)

La Grèce, où les arts en tout genre devaient se développer si rapidement et briller d'un si vif éclat, ne dut pas y rester indifférente.

Est-ce à l'école grecque, est-ce à l'école sidonienne, qu'appartenait cet artiste verrier, *Ennion*, dont les produits, à son estampille, viennent d'être retrouvés au delà du Pont-Euxin, au Bosphore Cimmérien, près des ruines de l'antique Panticape [1] ?

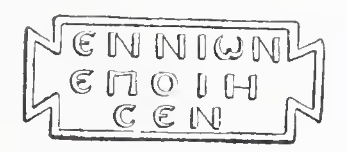
Quelle grâce et quel goût dans l'ornementation de cette amphore, sortie de ses mains (Pl. I, a)! richesse, élégance, tout s'y trouve réuni.

L'artiste verrier a pu, en toute confiance, y tracer son nom à la place d'honneur qu'il occupe :



« Ennion faciebat. »

Les œuvres de cet artiste n'étaient pas restées confinées dans ces contrées lointaines et presque inconnues, elles avaient pénétré en Italie. Témoin ce petit vase de verre, en forme de bassine (Pl. I, b), trouvé aux environs de Modène [2], dont le faire et l'ornementation rappellent d'une façon si frappante ceux de l'amphore du Bosphore Cimmérien, et qui nous montre également, à la même place et sous la même forme, l'estampille du maître :



« Ennion fecit. »

L'art de la verrerie en Egypte. — L'Égypte, si avancée dans les arts industriels et marchant en tête des peuples civilisés, avait pratiqué l'art de la verrerie de toute antiquité.

[1] En 1852, dans les fouilles exécutées à Kertch. (Voy. *Antiquités du Bosphore Cimmérien.*)

[2] Ce petit vase, et un autre au même nom, sont conservés au musée de Modène.

On découvre, dans les ruines des monuments de l'époque pharaonique, indépendamment de vases de verre d'un usage ordinaire, de petits vases de verre mat ou translucide, de couleurs les plus riches et les plus variées, qui dénotent un art très-avancé.

Nous en reproduisons ici quelques spécimens coloriés, dessinés de grandeur naturelle. (Pl. II.)

On remarquera tout d'abord : Ce petit flacon à essence, en forme de lotus, la fleur sacrée des Égyptiens, de verre bleu mat, avec filets jaunes et blancs (A).

Cet autre flacon (D), armé de deux petites anses ou attaches, et orné de simples zigzags se détachant en bleu sur le fond blanchâtre du vase.

Les trois petits vases, E, F, C, affectent la forme des amphores, avec ondes et zigzags se dessinant, là (F) sur un fond rouge violacé, là (E) en blanc sur fond bleu, là enfin (C) en bandes jaunes sur fond bleu moins foncé.

Le quatrième vase, du genre pomiforme, sans pied (B), est gris violacé, avec ondes blanches et jaunes.

Beaucoup plus petit que le précédent, et du même genre pomiforme, le cinquième vase (G), à fond bleu cobalt, semé circulairement de bandes blanches, bleues et jaunes, qui provient du musée égyptien de Boulac, se fait remarquer par son originalité. En effet, il est armé de trois anses, et toutes trois de couleurs différentes, deux de côté, une par derrière. Des deux anses latérales part un bandeau en relief, de verre jaune, qui descend sous le pied du vase. Au même point de départ se dessine, horizontalement, un cordonnet à double fil bleu et blanc, qui embrasse le tour du flacon et retombe sur sa panse, devant et derrière, sous forme de bouts pendants ; motif plus qu'original et dont nous ne connaissons point un second exemple.

Nous pourrions multiplier ces produits de l'art égyptien, et faire ressortir toute l'habileté des artistes verriers de la terre des Pharaons. Citons seulement, en passant, pour donner une idée de leur adresse et de leur recherche, ce petit lion, de terre cuite émaillée, du musée égyptien du Louvre[1], dont les yeux, incrustés en verre, ont tout l'éclat de l'œil de l'animal vivant et jettent le même feu.

L'art de fondre et de souffler le verre était pratiqué en Égypte dans les temps les plus reculés.

Ces procédés se trouvent reproduits sur les sculptures des grottes de Beni-Hassan-el-Gadim, qu'on dit avoir été exécutées sous un roi de la XVIIIe dynastie ; ce qui leur donnerait une antiquité de plus de 3000 ans : c'est, à coup sûr, la plus ancienne représentation de la fabrication du verre qui existe.

On y voit (Pl. III, A) deux ouvriers assis devant un brasier allumé, tenant à leurs lèvres un long tube de métal, la *canne*, au bout de laquelle pend attaché le *manchon* de

[1] Salle civile, armoire B.

verre en fusion, mis au contact du feu, auquel leur souffle va donner la forme du vase qu'ils sont chargés d'exécuter.

Sur l'autre tableau (B), l'artiste semble avoir voulu montrer l'opération complète : un des ouvriers retire du feu, avec deux baguettes de métal, le morceau de verre en fusion, que son camarade, en regard, va cueillir au bout de la canne, puis qu'il réchauffe au brasier, afin de pouvoir le soumettre au soufflage.

Un troisième compagnon, le maître verrier peut-être, tient d'une main le petit vase achevé, et semble montrer avec une espèce d'orgueil, dans sa main droite dressée en l'air, le morceau de matière vitreuse d'où est sorti ce joli objet [1].

Indépendamment des sculptures des grottes de Beni-Hassan, les savants de l'expédition d'Égypte ont signalé la présence de débris, en nature, d'un atelier de verrerie, près des lacs Natron, au milieu des sables du désert [2], qui doivent remonter, selon toute apparence, à un âge également reculé.

Des *bouteilles de verre coloré*, découvertes sur le sol de Thèbes, portaient le nom d'un roi qui régnait, dit-on, 1900 ans avant notre ère [3]. S'il n'y a pas exagération ou erreur, les vases de Sargon, des ruines de Ninive, dont nous avons parlé ci-dessus (page 2), perdraient beaucoup de leur haute antiquité.

On ne pourrait pas en dire de même de ce petit gobelet irisé, à festons noirâtres (PL. IV, A), trouvé sur la terre des Pharaons, sur la panse duquel brille le cartouche-prénom de Thoutmès III, qui régnait sur l'Égypte il y a 3500 ans.

Il est curieux de retrouver ce même cartouche (PL. V, D) sur le granit du grand obélisque, aujourd'hui connu sous le nom d'obélisque de Saint-Jean de Latran, enlevé de Thèbes par Constantin et transporté à Rome par son fils Constance : un petit vase de verre n'a pas cédé au granit pour braver les siècles.

Nous allons retrouver encore ce cartouche tenant la première place sur un monument célèbre, la *Table des rois* ou *des ancêtres*, découvert dans les ruines du palais de Karnack, où Thoutmès III est représenté debout, son cartouche en tête (PL. V, E), devant les longues rangées dynastiques de ses ancêtres.

L'apparition du nom de cet illustre pharaon sur ces immortels monuments ne donne-t-elle pas un nouveau prix à notre fragile petit verre à boire?

Si l'on devait lire, avec le savant conservateur du musée égyptien du Louvre, M. de Rougé, sur le flacon dont nous donnons le dessin (PL. IV, B), le nom d'Amenret, qu'il pense être l'Amyrtée des historiens grecs, ce flacon n'aurait, comparativement au petit gobelet que nous venons de décrire, qu'une faible antiquité, Amyrtée n'ayant régné en Égypte que

[1] Il est à remarquer que le petit vase ici représenté est absolument semblable au verre à libations qu'on voit si souvent, sur les monuments, dans la main de ceux qui offrent le vin aux divinités égyptiennes.

[2] *Mémoires de l'expédition d'Egypte.*

[3] *Journal des savants*, novembre, année 1844. On ne nomme pas le roi.

quatre siècles avant notre ère; mais il se recommanderait par un autre mérite, celui de la matière. En effet, ce flacon est du plus beau cristal, et a été travaillé avec une rare délicatesse.

L'art de la verrerie se perpétua en Égypte sous la domination grecque.

Les ouvriers verriers d'Alexandrie ne durent pas manquer de quitter leurs ateliers, le jour de la pompe de Ptolémée Philadelphe, pour voir passer et suivre des yeux les deux verres dorés, étalés parmi les dépouilles de l'Asie [1].

L'art de la verrerie resta florissant sur le sol égyptien. Il finit par se concentrer, sous la domination romaine, à Alexandrie, « cité riche, opulente, disait l'empereur Hadrien, dans laquelle personne ne reste oisif : les uns soufflent le verre, les autres fabriquent du papier ». Il n'y dégénéra pas : plus d'un siècle plus tard, au temps d'Aurélien, il contribuait pour une part notable dans le revenu que Rome retirait de l'Égypte [3].

Est-ce des ateliers d'Alexandrie, au temps de la domination romaine, qu'étaient sortis : cette tasse à boire, de verre incolore; ce petit collier de perles blanches, vertes, jaunes, violacées, et même ce flacon à anse, de verre bleu cobalt (Pl. V, A, B, C), placé dans les vitrines des antiquités égyptiennes au Louvre? Nous sommes porté à ne pas leur donner une plus grande antiquité; car nous ne saurions reconnaître dans ces pièces de verrerie le type et le caractère égyptiens des âges reculés.

Les verriers d'Alexandrie n'avaient pas besoin de tirer leur matière première de la Syrie, d'aller la demander au fleuve Bélus. Strabon raconte qu'il leur avait entendu dire qu'il existait en Égypte une certaine terre à verrerie, sans laquelle il était impossible de faire des ouvrages de quelque somptuosité et de diverses couleurs [4].

C'est avec cette terre, avec ce sable siliceux, qu'ils avaient fabriqué ces verres à boire offerts à l'empereur Hadrien, lors d'un de ses voyages en Égypte, d'où il les adressait en cadeau au consul Servianus : « Je t'ai envoyé, lui écrivait-il, des verres chatoyants, de diverses couleurs, qui m'ont été offerts par le prêtre du temple. Ils sont particulièrement destinés à toi et à ma sœur. J'entends qu'aux jours de fêtes tu les serves aux convives [5]. »

[1] Athénée, liv. V, c. xxxix.

[2] « Civitas opulenta, dives, in quâ nemo vivat otiosus : alii vitrum conflant, ab aliis charta conficitur. » (Vopiscus, *in Saturninum.*)

[3] « Vectigal ex Ægypto urbi Romæ Aurelianus vitri, charta, lini constituit. » (Idem, *ibid.*)

[4] « Ego vitrariis Alexandriæ audivi quamdam terram vitrariam esse in Ægypto sine quâ sumptuosa quædam et multorum » colorum opera perfici requisitum. »

[5] « Calices tibi allasontes versicolores transmisi quos mihi sacerdos templi obtulit, et tibi et sorori meæ specialiter » dicatos quos tu velim in festis diebus conviviis adhibeas. » (Vopiscus, *in Saturninum.*)

Nous nous sommes abstenu de rendre, ainsi que l'ont fait la plupart des traducteurs, le mot *allasontes* par *irisés*. L'irisation ordinaire du verre, ainsi que l'a expliqué le savant chimiste M. Regnault, étant due à sa décomposition, provoquée par un excès d'alcali dans le verre et par un séjour prolongé dans un milieu humide, il est impossible d'admettre qu'Hadrien eût destiné des verres dans ces conditions à la table de Servianus. Ce don fait en commun à Servianus et à la sœur d'Hadrien indique suffisamment qu'ils étaient unis en mariage. En effet, l'historien d'Hadrien, Spartien, nous apprend que la sœur d'Hadrien, dont il nous donne le nom, Pauline, était mariée à Servianus, *soror Paulina nupta Serviano.*

Plus tard Hadrien, qui, dans sa lettre d'envoi à Servianus, le traitait de son très-cher (*Serviane charissime*), le forçait de se donner la mort. Servianus se fit-il servir le poison dans un des verres chatoyants d'Égypte?

Gallien, entre autres présents qu'il adressait à Claude, son lieutenant et son ami, ne crut pas lui en faire un plus agréable que celui de dix verres égyptiens taillés de diverses façons. « *Calices Ægyptios operisque diversi decem.* » (Trebellius Pollio, *in Claudium.*)

Les Égyptiens travaillaient le verre au tour, et en le ciselant avec une telle délicatesse, qu'ils s'exposaient souvent, ainsi que nous l'apprend le poëte Martial, à perdre le fruit de leur travail :

Calices vitrei.

Aspicis ingenium Nili, quibus addere plura
Dùm cupit, ah ! quoties perdidit auctor opus.

Tasses de verre.

« Tu vois l'art égyptien, combien de fois l'artiste, désireux d'enchérir encore, a perdu son ouvrage ! »

Le même poëte disait encore :

« Jeune esclave, enlève ces vers ciselés de la brûlante Égypte, et donne-moi, d'une main qui n'aura rien à craindre, des verres à boire ordinaires. »

Tolle, puer, calices tepidique toreumata Nili
Et mihi secura pocula trade manu.

C'est bien probablement d'Égypte que provenaient ces grands gobelets de verre qu'Apulée, au temps d'Hadrien, montrait étalés, sur une table de festin, à côté des coupes de cristal, d'or et d'argent [1].

Vases murrhins et de cristal de roche. — Les fabricants de Thèbes et d'Alexandrie imitaient avec le verre les vases murrhins et de cristal de roche, qui étaient d'un si grand prix dans l'antiquité :

« Vasa vitrea et murrhina (disait Arrien) in urbe Diospoli (Thèbes) elaborata. » — « Fit » et album et murrhinum imitatum », disait Pline, en parlant d'Alexandrie.

Ces imitations étaient fort prisées. Aussi Vérus, ce prince si recherché, si ami du luxe, croyait-il faire honneur à ses convives en leur faisant verser à boire dans des vases murrhins et de cristal d'Alexandrie : « Donatos etiam calices singulis potiones, murrhinos et crystallinos » Alexandrinos quoties bibitum est [2]. »

Étaient-ce ces mêmes vases murrhins et de cristal d'Alexandrie, du service impérial (*pocula crystallina et murrhina*), que Marc-Aurèle faisait vendre aux enchères, en plein forum [3]? Ou bien ces vases mis ainsi à l'encan étaient-ils du vrai cristal de roche, du vrai murrhin?

[1] « Sigillati ampli calices, variæ quidem gratiæ sed pretiositatis unius : hic vitrum fabre sigillatum, ibi crystallum » impunctum ; argentum ibi clarum et aurum refulgens. »

Auguste, après la prise d'Alexandrie, se contenta de garder pour lui, de toute la vaisselle royale, un seul petit verre murrhin : « Alexandriâ captâ (dit Suétone), nihil sibi præter unum myrrhinum calicem, ex instrumento regio, retinuit. »

[2] Capitolin, *Verus.*

[3] « In foro divi Trajani vendidit. » (Capitolin, *Marcus Antonius*, c. xvii et xxi.)

Vases murrhins. — On connaît le cristal de roche. Qu'était le murrhin?

Cette question, longtemps controversée et encore incertaine, touche de trop près à l'art de la verrerie, pour qu'il nous soit permis de la passer sous silence.

De tous les auteurs de l'antiquité, car c'est à eux qu'il convient de s'adresser tout d'abord, Pline est le seul qui nous ait laissé, dans son grand ouvrage sur l'Histoire naturelle, une description du murrhin.

Après avoir raconté que Pompée fut le premier qui fit voir, à Rome, lors de son triomphe sur les nations asiatiques, des vases murrhins, dont il en déposa six dans le temple de Jupiter Capitolin, Pline continue en ces termes :

« L'Orient nous envoie les vases murrhins. C'est là, en effet, qu'on les trouve en plusieurs lieux, même peu renommés; principalement dans le royaume des Parthes, et plus particulièrement en Carmanie. On pense que la substance du murrhin se condense sous terre par l'effet de la chaleur. Nulle part elle n'excède les proportions des petits abaques [1], rarement elle dépasse l'épaisseur d'un verre à boire ordinaire. L'éclat des vases murrhins est tempéré, et, pour être dans le vrai, ils sont plutôt brillants qu'éclatants. Leur mérite est dans la variété des couleurs, qui circulent par plaques pourpres et blanches, et, en troisième lieu, par des veines de feu passant comme à travers la couleur, en illuminant le pourpre et le blanc laiteux. Il en est qui prisent par-dessus tout leurs franges et certains reflets simulant les couleurs de l'arc-en-ciel. A d'autres plaît la densité des plaques, car la transparence et la pâleur sont regardées comme un défaut. D'autres attachent du prix aux taches et verrues [2], non proéminentes, il est vrai, mais dans le corps même, ainsi qu'elles le sont le plus ordinairement. Enfin, on prend en considération l'odeur [3]. »

Pline ne parle point des procédés employés pour la manipulation et la transformation du murrhin en vases usuels. Il n'en dit pas un mot.

Si l'on doit prendre à la lettre sa description, dans tous ses détails, il en ressortirait que le

[1] Ces petits abaques (*parvi abaci*) doivent s'entendre de petits morceaux de tabletterie, de cases de damier, et autres menues pièces du même genre.

[2] Ces taches, ou espèces de verrues, passent au contraire, dans nos ateliers, pour un défaut : on y donne, aux verres qui en sont atteints, le nom de *verres galeux*.

Quant à l'odeur que Pline, en terminant, prête au murrhin, elle pourrait peut-être nous donner la clef de ces vers de Martial, peu compris jusqu'à ce jour :

Si calidum potas ardenti myrra falerno
Convenit et melior fit sapor indè mero.

[3] « Oriens murrhina mittit. Inveniuntur enim in pluribus locis nec insignibus, maximè Parthici regni, præcipue » tamen in Carmaniâ. Humorem putant sub terrâ calore densari. Amplitudine nusquam parvos excedunt abacos; » crassitudine raro quanta dictum est vasi potorio. Sed in pretio varietas colorum subinde circumagentibus se in » maculis in purpuram candoremque, et tertium ex utroque ignescente veluti per transitum coloris in purpura ru- » bescente aut lacte candescente. Sunt qui maxime in iis laudent extremitates et quosdam colorum repercussus quales » in cœlesti arcu spectantur. His maculæ pingues placent; translucere quidquam aut pallere vitium est. Item sales » verrucæque, non eminentes sed ut in corpore etiam plerumque sessiles. Aliqua et in odore commendatio est. » (Lib. XXXVII, c. II.)

murrhin naturel n'aurait existé qu'en morceaux tellement menus, qu'il eût été absolument impossible de les utiliser, sans obtenir leur agrégation par le feu, à la façon des sables vitreux.

C'est ce qui aurait eu lieu, si l'on en croit un poëte du temps d'Auguste :

Properce, énumérant les objets de provenance lointaine, capables de séduire une femme, y comprend les vases murrhins, cuits, dit-il, par le feu chez les Parthes :

Murrhæaque in Parthis pocula cocta focis.

Le murrhin devait avoir une affinité marquée avec le verre, pour que les vases fabriqués à son imitation par les artistes verriers d'Alexandrie reçussent le nom de verre murrhin (*vitrum murrhinum*).

Pausanias assimile les vases murrhins aux vases de verre et de cristal, pour la fragilité; il les range tous dans la même catégorie.

Nous avons interrogé les anciens, passons maintenant aux modernes.

Les uns transforment le murrhin en onyx, en sardoine, en obsidienne, en albâtre, en pierre précieuse, bien que Pline ait eu bien soin de distinguer le murrhin de ces diverses matières, auxquelles il consacre des mentions spéciales [1].

Les autres, tant soit peu excentriques, font du murrhin une espèce de gomme, de l'écaille de poisson, de la pierre de Lar, de la porcelaine de Chine [2].

Un des savants de l'expédition d'Égypte, l'ingénieur de Rosières, dans un mémoire sur le murrhin, déclinant ces diverses suppositions, et en même temps repoussant le témoignage de Properce, n'admettant pas qu'un poëte soit compétent en pareille matière, prétend, s'appuyant, dit-il, sur le récit de Pline, que le murrhin, dans lequel il voit un minéral naturel, n'est autre chose que le *spath-fluor*, autrement dit *fluorure de calcium* [3].

[1] De toutes ces matières, l'onyx, sans être pour cela du murrhin, était celle, aux yeux des anciens, qui, par son aspect et sa rareté, se rapprochait le plus du murrhin. Aussi Properce ne craignait-il pas de donner à l'onyx le surnom de *murrhinien*.

..... crocino nares *murreus* ungat *onyx*.

Héliogabale, dit Lampride, plaçait dans sa garde-robe, pour ses menus besoins, des vases d'onyx, à côté des vases murrhins : « *Onus ventris auro excepit*, in *murrhinis* et *onychinis minxit.* »

[2] Les savants qui se sont prononcés pour la porcelaine de Chine se seraient-ils laissés entraîner par l'épithète de *picta* que Martial donne aux vases murrhins ?

Surrentina bibis? nec *myrrina picta*, nec aurum
Sume.....

Ils auraient dû faire la réflexion que, dans la langue poétique, *picta* peut aussi bien s'entendre de *colorés* que de *peints*. Au surplus, le poëte lui-même, ailleurs, traduit son épithète de *picta* par celle de *maculosa* :

Plorat Eros quoties *maculosæ* pocula myrræ
Inspicit.....

[3] *Mémoires de l'expédition d'Egypte*, Antiquités.

Un minéralogiste distingué, M. Beudant, qui s'est rallié à cette opinion, s'exprime ainsi :

« M. de Rosières a prouvé, d'une manière assez positive, que la matière des vases murrhins, si célèbres dans l'antiquité, n'était autre chose que du fluor. En effet, les descriptions que Pline nous a laissées de ces vases sont conformes mot à mot à celles des variétés de fluor qu'on emploie encore aujourd'hui, pour la vivacité des couleurs, leurs teintes, leurs reflets particuliers et leurs dispositions en zones; par la dureté, l'éclat et la demi-transparence de la pierre [1]. »

Ces deux savants ne se sont point arrêtés à l'objection que nous avons soulevée, touchant l'exiguïté des morceaux du murrhin accusée par Pline, n'ignorant pas que le spath-fluor, dans lequel ils voient le murrhin, se rencontre dans la nature, non-seulement en simples cristaux, ceux auxquels Pline aurait fait allusion en parlant de ses *abaques*, mais encore *en masses compactes de couleur variée* [2], qu'il aurait méconnues, ou qu'il aurait oublié de mentionner.

Ce qui pourrait militer en faveur d'une omission ou d'un oubli de sa part, si l'on adopte le spath-fluor, c'est que Pline semble se donner à lui-même un démenti, en citant un vase murrhin [3] d'une contenance de 3 septiers romains, répondant à un de nos litres et demi, lequel n'aurait jamais pu être fabriqué avec un de ces menus morceaux mis en avant par lui.

Juvénal va certainement plus loin encore, lorsqu'il parle de très-grands vases murrhins (*maxima myrrina* [4]).

Au milieu de ces contradictions, de ces incertitudes, quelle que soit, en définitive, l'opinion à laquelle on veuille s'arrêter, je ne pense pas qu'il existe, comme moyen de contrôle, je le dis à regret, dans aucune collection publique ou particulière, un seul vase murrhin antique reconnu pour tel.

Je regarderais comme une bonne fortune qu'on y découvrît, je ne dirai pas un vase entier, mais même quelques débris d'un de ces verres murrhins, imités avec tant d'habileté par les artistes verriers de Thèbes et d'Alexandrie. Je dirais à leur heureux propriétaire : « Conservez-les précieusement; à l'exemple de Néron, mettez-les sous verre [5]. »

Puisque nous voilà ramenés aux verriers égyptiens et à la fabrication du verre, dont le murrhin nous a un instant éloignés, rappelons que ces artistes, nous ne craignons pas de leur donner ce nom, ne se bornaient pas à fabriquer de simples petits verres à boire, coupes et gobelets.

Ils étendaient leur industrie à une foule d'autres objets, à l'usage de la toilette, du cérémonial, du culte, etc.

[1] *Traité élémentaire de minéralogie*, p. 718.

[2] Regnault, *Cours élémentaire de chimie*, t. II, § 576.

[3] « *Capaci plenè ad sex sextarios calice.* » Le sextier, ou 6e partie du conge, équivalait à 5decil.,394.

[4] Satire VIe, v. 155.

[5] « Scyphi fracta membra in conditorio Alexandri Magni servari, ut ostentarentur, placebat. » (PLINE, lib. XXXVIII, c. II.)

C'est de leurs ateliers qu'avaient dû sortir ces amulettes, où le nom de Sérapis brillait en lettres blanches sur un fond de verre noir :

METATO ONONOMA COY CAPAПIC
Magnum nomen tibi Serapis [1].

C'est dans leurs ateliers qu'avait dû être confectionnée cette plaque de verre blanc en forme de pectoral, sur laquelle existaient des dessins et des couleurs qui ont presque entièrement disparu, mais qui ont laissé des traces de bleu clair, de noir et d'or, qui avaient été étendus au pinceau. (Pl. V, f.)

Les artistes égyptiens ne s'arrêtaient pas à ces menus objets, ils savaient fabriquer de plus grandes pièces.

Citons ce plateau rond, de beau verre blanc, qui n'a pas moins d'un mètre de circonférence [2].

Ils allaient plus loin.

Le cercueil d'or, dans lequel le corps d'Alexandre le Grand avait été apporté par Ptolémée à Alexandrie, y fut plus tard, au dire de Strabon, remplacé par un cercueil de verre qu'on y voyait encore au temps d'Auguste [3].

Ce mode de sépulture était pratiqué en Égypte et en Éthiopie, dès les temps les plus reculés.

« Les Égyptiens, raconte Hérodote, enduisent le mort de gypse, et, l'ornant de peinture, reproduisent, autant que faire se peut, son image. Puis ils creusent, ce qui leur est facile, un cippe de verre, au milieu duquel apparaît le mort. »

Les Éthiopiens, dit Diodore de Sicile, salent les corps et les renferment nus dans des vases de verre, qu'ils exposent sur des colonnes; de sorte que le corps du défunt est vu à travers le verre [4]. On fabrique le verre, en Éthiopie, en telle abondance, ajoute Diodore, qu'on s'en sert pour toutes les sépultures : « Vitrum abunde quùm plurimum fiat in Æthiopia omnes » habent. »

Peut-être est-ce d'Égypte que venaient ces colonnes de verre, d'une grandeur extraordinaire, que saint Pierre, au dire de Clément d'Alexandrie, avait admirées dans un de ses voyages (*columnas vitreas magnitudinis immensæ*).

[1] De Caylus, *Recueil d'antiquités*, t. IV, pl. LVIII.
[2] Au musée égyptien du Louvre.
Vers la même époque apparaissait, dans un festin de noces, en Macédoine, un plateau de verre plus grand encore. Il avait, dit Athénée, qui a donné une description de ce festin, une coudée de diamètre; ce qui porterait sa circonférence à 1 mètre 60 centimètres. (Voy. Athénée, liv. IV, c. IV.)
[3] « Alexandri corpus Ptolemæus Alexandriâ detulit eique parentavit, quod et adhuc, ibi jacet sed nequaquam in » eodem alveo, nam qui nunc *vitreus* est, prius aureus erat. »
[4] « Salientes corpora inque vasis vitreis nuda condentes, supra columnas ponunt. Ita per vitrum defuncti corpus aspicitur. » (*Rerum antiquarum* lib. III, c. V.)

On voyait, à Constantinople, au temps de Théodose, une grande statue de verre, qu'on disait avoir été apportée d'Égypte.

Aucun nom d'artiste verrier d'Alexandrie, ce centre de la fabrication égyptienne depuis la fondation de cette ville, n'est parvenu jusqu'à nous; chose étonnante. La ville de Carthage, dans son voisinage, a été plus heureuse. Elle nous a légué un nom, celui d'un certain Jules Alexandre, Africain, « citoyen de Carthage », dit son inscription tumulaire, excellent homme, ajoute-t-elle, et, ce qui nous intéresse davantage, artiste dans l'art de la verrerie, « OPIFICI ARTIS VITRIÆ ».

Cet artiste (circonstance curieuse) était venu s'établir, avec sa famille, dans les Gaules, à Lyon, où il décéda à l'âge de soixante-quinze ans [1].

Est-ce encore un artiste africain, Quintus Africanus, dont nous devons lire le nom sous le pied de ce bocal de verre blanc ordinaire (Pl. VI)? S'il en était ainsi, ce maître verrier aurait apposé son nom sur une pièce bien médiocre.



L'Égypte n'avait pas seule le monopole de la fabrication du verre. D'autres contrées, sans parler de l'Asie, n'y étaient point étrangères.

On a remarqué qu'Homère, dans l'*Iliade*, ne parlait pas du verre. On en a tiré la conséquence que le verre n'existait pas de son temps. Virgile, pas plus qu'Homère, dans l'*Énéide*, ne parle du verre : est-ce à dire que le verre n'était pas connu du temps de Virgile?

Les deux poëtes ne mettent dans les mains de leurs héros que des coupes d'or, jugeant sans doute le verre peu digne d'eux : c'est ainsi qu'on peut expliquer leur silence.

L'Italie ne tarda pas à adopter l'usage du verre et à s'adonner à sa fabrication. Les peuples soumis à sa domination, les Gaules, l'Espagne, avant tout, s'appliquèrent à cette industrie :

« Jam verò et per Gallias Hispaniasque simili modo harenæ temperantur », disait Pline au temps de Vespasien.

Art de la verrerie en Étrurie. — Les Étrusques s'y étaient signalés de bonne heure. On trouve, dans leurs sépultures, de petits vases : coupes, fioles, flacons de verre mat ou

[1]
DM
ET MEMORIAE ETERNAE
IVLI ALESANDRI
NATIONE AFR. CIVI CARTHA
GINESI (*sic*) OMINI OPTIMO
OPIFICI ARTIS VITRIAE
QVI VIXIT ANNOS LXXV, etc.
(*Description du musée lapidaire de Lyon.*)

translucide, de diverses couleurs les plus riches, soit enrubanées, soit enlacées par ondes ou zigzags (Pl. VII), et quelquefois incrustées d'étoiles blanches et de petites plaques d'or (Pl. VIII, a), le tout d'une délicatesse et d'un goût exquis, rappelant l'art égyptien.

La couleur bleue, qui se remarque sur un assez grand nombre de ces vases, a été obtenue par l'oxyde de cobalt, ainsi que l'a constaté le savant chimiste M. Girardin, auquel nous avons pu soumettre quelques fragments d'une de ces coupes étrusques. Laissons parler M. Girardin :

« Ce petit vase (il s'agit de la coupe b de notre planche VIII), sous le rapport de la matière et de sa fabrication, un des plus remarquables qui existent dans les musées et dans les cabinets de l'Europe, est une simple coupe sans anses, ni pied, peu profonde et affectant la forme de nos soucoupes modernes.

» Sa pâte se compose de lames de verre enrubanées, se repliant sur elles-mêmes, de couleur bleue et rouge brun, et fondues avec une douceur et une délicatesse admirables, le tout semé de petites plaques jaunes et blanches. Un filet bleu et blanc forme la bordure de la coupe.

» Les modernes, qui, depuis quelques années, ont fait de si grands progrès dans l'art du verre coloré, n'ont encore rien produit qui approche de la beauté de ce verre.

» L'analyse chimique d'un fragment de ce précieux vase, dit en terminant M. Girardin, m'a démontré que sa belle couleur bleue est due au cobalt. »

Ces belles verreries étrusques, qu'on est justement étonné de rencontrer dans cette contrée, appartenaient-elles à l'industrie locale, ou bien y avaient-elles été apportées par les émigrations, ou par la voie du commerce, questions encore indécises? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on rencontre les similaires à une époque plus reculée, non-seulement en Égypte, mais encore en Grèce, dans les pays soumis à sa domination, et jusque dans la Grande-Grèce : la composition, l'ornementation, les matières de ces diverses verreries respectives ont la plus grande analogie entre elles. C'est ainsi, par exemple, que le célèbre chimiste anglais Davy a constaté, ainsi que l'a fait en France le même M. Girardin pour les vases de l'Etrurie, que les verres d'un bleu transparent, qu'on trouve dans les tombes de la Grande-Grèce et dans celles de la Grèce, sont teints avec le cobalt, coïncidence remarquable ; tandis que la couleur bleue des verres mats et de ceux appartenant à un âge plus rapproché de nous, à nos verres gallo-romains, par exemple, est due à l'oxyde de cuivre, ainsi que l'a démontré le même M. Girardin.

Art de la verrerie en Italie. — L'art romain, qui a fait tant d'emprunts à l'art étrusque, les savants sont d'accord à cet égard, n'était point resté indifférent à l'art de la verrerie.

Les autres parties de l'Italie, prise dans toute son étendue, ses îles comprises, suivirent, si elles ne précédèrent point le mouvement.

On sait qu'Archimède, deux siècles avant notre ère, s'était fait faire, à Syracuse, une sphère de verre simulant les mouvements célestes :

Arte Syracusiâ suspensus in aere clauso
Stat globus immensi parva figura poli.
(OVIDE.)

Claudien a laissé une description de cette sphère, qui donne une haute idée de l'art avec lequel les ouvriers de Syracuse, sous la direction d'Archimède, avaient fabriqué cette pièce.

Laissons parler le poëte :

Sur la sphère d'Archimède.

« Jupiter, en voyant les cieux enfermés dans un petit globe de verre, se prit à rire, et adressa ces paroles aux dieux : Le pouvoir des mortels est-il donc arrivé jusqu'à transformer, en se jouant, mon œuvre dans une fragile sphère. Voilà qu'un vieillard de Syracuse s'arroge, par son art, les principes des cieux, l'harmonie de la matière, les lois des dieux!... Son audacieuse industrie met déjà son monde en mouvement : une chétive main s'est faite l'émule de la nature [1]. »

Les verreries de Syracuse n'étaient pas dans la nécessité de demander à la Phénicie ses sables vitreux; elles en avaient à leur porte.

« Sur la côte d'Italie, raconte Pline, tout auprès de Cumes, la mer charrie un sable vitrifiable, blanc et moelleux, qu'on broie au pilon ou sous la meule, et qu'on fait fondre mêlé à trois parties de nitre. On le recuit ensuite de nouveau, et il sort des fourneaux en masse d'un verre blanc pur [2]. »

Il est présumable que des artistes verriers étaient venus s'établir en Campanie, à Cumes, pour en exploiter sur place les sables vitrifiables, et que c'est de leurs ateliers qu'étaient sortis ces vases que des fouilles exécutées, il y a une dizaine d'années, dans Cumes même, par le comte de Syracuse, ont amenés au jour.

Ceux de ces vases que nous avons été à même d'examiner [3] sont généralement d'un verre blanc pur, ainsi que le signalait Pline, mais sans sortir toutefois de la classe des verres ordinaires. Ce sont des bols, tasses ou coupes, avec ou sans pied, dont quelques-uns sont garnis de petites anses en forme de pouciers (PL. IX, D). Les verriers de Cumes,

[1] *In sphœram Archimedis.*

Jupiter in parvo quum cerneret æthera vitro,
Risit et ad superos talia dicta dedit :
Huccine mortalis progressa potentia curæ
Jam meus in fragili luditur orbe labor.
Jura poli rerumque fidem legesque Deorum
Ecce Syracusius transtulit arte senex.
Jamque suum volvens audax industria mundum ;
Æmula naturæ parva reperta manus.

[2] « In Vulturno mari Italiæ harena alba nascens, sex m. p. inter Cumas atque Lucrinum, quæ mollissima est, pila » molaque teritur. Dein miscetur tribus partibus nitri pondere vel mensura ac liquata in alias fornaces transfunditur. » Massa recoquitur et fit vitrum purum ac massa vitri candidi. » (LIXXXV, c. XXVI.)

[3] Dans la collection Piot.

favorisés par le voisinage et l'abondance de la matière première, travaillaient peut-être en grand, mais sans s'attacher aux pièces de luxe.

Aussi Horace, écrivant à Mécène, pour lui donner une idée de la simplicité de son petit ménage, décrivant les vases à boire de sa table, lui disait-il qu'on n'y voyait que de la vaisselle campanienne (*Campana supellex* [1]).

Si les verriers de Cumes faisaient quelquefois exception à la simplicité de leur fabrication, cela n'allait pas très-loin. On peut en juger par le dessin de ce petit plateau de verre blanc (Pl. IX, E), dont le dessous offre une espèce d'étoile rayonnante, composée de godrons en relief alternant avec des feuilles de plante : il n'y a là rien de bien extraordinaire.

Pompéi, plus rapprochée encore de Cumes que de Syracuse, avait su utiliser sur une large échelle les sables vitreux de cette ville. Les ruines de Pompéi ont donné une ample moisson de vases de verre, de formes et de couleurs les plus variées, dont le musée royal Bourbon de Naples, principalement, s'est enrichi [2]. A l'habileté pratique les artistes verriers de Pompéi joignaient le goût du dessin : témoin ce riche et élégant gobelet que les cendres du Vésuve ont respecté (Pl. IX, A).

Ils cherchèrent à se distinguer d'une autre manière et ils y réussirent.

Venise étalait avec orgueil, au XVIe siècle, ses verreries à filigranes, si justement admirées, auxquelles elle donnait son nom, et qu'elle se glorifiait d'avoir inventées. Quinze cents ans avant elle, Pompéi fabriquait des verreries à filigranes, avec un art, une délicatesse, une perfection que Venise n'a pas surpassée [3].

Venise a encore donné son nom, *gaufrés de Venise*, à ces grands gobelets semés symétriquement de grosses larmes de verre. On pourrait aussi bien, et plus justement encore, les appeler *gaufrés de Pompéi*, car ses ouvriers en fabriquaient de semblables : voici un des gobelets qu'ils nous ont légués (Pl. IX, B).

Il y a plus : eux-mêmes n'auraient été qu'imitateurs, et se trouveraient bien distancés, si un savant voyageur, M. Botta, a bien vu et bien décrit une petite fiole de verre qu'il aurait trouvée dans les fouilles exécutées par lui sur le monticule portant encore aujourd'hui le nom de Ninive : « Elle était ronde, dit-il, à col très-court et à ouverture évasée. Le verre, excessivement mince, était blanc, pointillé de petites taches noires fondues dans la masse, de manière à ressembler à de certains verres de Venise. »

En se livrant à la fabrication de ces verres de luxe, destinés à briller sur les étagères des

[1] ..... lapis albus
Pocula cùm cyatho duo sustinet ; adstat echinus
Vilis, cum paterâ guttus : Campana supellex.
(*Satyr.* I, sat. 6.)

[2] En réunissant aux verreries de Pompéi celles d'Herculanum et de Stabies, la collection du musée royal Bourbon s'élève à plus de quatre mille pièces.

[3] On peut voir au musée de la manufacture de Sèvres quelques échantillons de ces verres à filigranes de Pompéi.

salles de festins et dans la main des convives, les artistes verriers de Pompéi ne négligeaient pas celle des vases plus modestes que réclamait le service de l'office et qui devaient passer par la main des esclaves. Tel était ce petit entonnoir, de verre blanc uni, découvert dans les ruines de leur ville. (Pl. IX, c.)

Sorrente, dans le voisinage de Pompéi, déjà célèbre par ses vignobles,

Surrentino generosos palmite colles [1]...

ne l'était pas moins par ses verreries. Ses verres à boire étaient renommés pour leurs ciselures. C'est Martial qui nous l'apprend :

Verres à boire de Sorrente.

« Accepte, non des verres sortant d'un vil sable, mais ceux-ci délicatement travaillés par la roue à Sorrente. »

Plus loin, le poëte ajoute, en parlant du vin du pays :

Vin de Sorrente.

« Si tu bois du sorrente, ne prends ni du murrhin coloré, ni de l'or ; Sorrente te donnera ses verres avec son vin [2]. »

Comment parler des ateliers de verrerie de Surrentinum et de Pompéi, sans signaler ce joli vase en forme d'amphore, de verre bleu, couvert de dessins et de figures de verre blanc mat, du goût le plus exquis, qui fait l'ornement du musée royal de Naples (Pl. IX et X). Des ceps de vigne chargés de feuilles et de grappes de raisin serpentent, délicatement enlacés, sur la panse du vase, après avoir couronné une tête, ou masque barbu, à leur point de départ. Dans le haut, un oiseau cherche à becqueter le raisin. (Pl. X.)

Les autres côtés de la panse du vase, d'où pendent deux guirlandes festonnées chargées de raisins et de fruits, présentent deux scènes champêtres, espèces de bacchanales dans chacune desquelles figurent quatre enfants nus. (Pl. XI.)

D'un côté, deux enfants montés sur des cippes cueillent des raisins. L'un d'eux en présente une grappe à un enfant assis sur un lit, qui tend la main pour la saisir et en exprimer le jus dans sa coupe, qu'il tient de l'autre main. Devant lui est un autre enfant pinçant de la lyre.

[1] Ovide, *Métamorphoses*, 15.

[2] *Calices Surrentini.*

Accipe non vili calices de pulvere natos
Sed Surrentinæ læve toreumata rotæ.

Surrentinum.

Surrentina bibis? nec myrrina picta nec aurum
Sume ; dabunt calices hæc tibi vina suos.
(Lib. XIII, XIV.)

Rien de plus gracieux, de plus élégant que ces compositions : un véritable artiste a pu seul les exécuter.

Sur le pourtour de la partie inférieure du vase sont des brebis et des béliers paissant ou couchés, figurés de petite proportion [1].

Le mariage, sur les vases, du verre blanc mat et du verre coloré en bleu se prêtait, on le voit, de la façon la plus heureuse, à leur ornementation. Les artistes de Pompéi y excellaient.

Est-ce encore de leurs ateliers qu'était sorti cet *urceus* de verre, avec son anse, si richement décoré? (Pl. XII.)

Toute la panse du vase est occupée par une bacchanale resplendissante de mouvement et d'entrain, mais dont le dessin laisse malheureusement à désirer : les artistes de Pompéi auraient pu néanmoins avouer cette œuvre.

Jusqu'à ce jour, du moins à notre connaissance, Sorrente et Pompéi ne nous ont révélé le nom d'aucun de leurs artistes verriers.

Est-il permis d'en retrouver un sous le pied de ce vase de verre incolore, découvert dans Pompéi même? On y a lu [2] :

ATIPCESSIA . M . PII.

En supposant que cette inscription ait été bien relevée et n'ait laissé aucun doute à la lecture, nous donnerait-elle le nom d'un verrier de Pompéi :

ATIPCESIA *Manus* Pomp*e*II?

Ou bien doit-on lui attribuer une tout autre signification? Nous ne nous permettrons pas de décider : il y a tant de mécomptes en fait d'épigraphie!

Pour revenir à Rome, Strabon, qui vivait sous Auguste, disait, en parlant des ateliers de verrerie d'Alexandrie, qu'il existait de son temps, à Rome, tout ce qui était nécessaire pour la fabrication et pour la coloration du verre, et même pour l'imitation du cristal [3].

Rome n'était pas restée davantage en arrière pour la fabrication des grandes pièces de verrerie. C'est principalement avec le verre fait à l'imitation de la pierre obsidienne qu'on les fabriquait [4].

Pline raconte qu'on voyait de son temps, à Rome, des statues d'Auguste en verre obsidien,

[1] Ce précieux vase a été découvert, rempli de cendres, le 29 décembre de l'année 1837, dans un tombeau, à Pompéi.

[2] *Catalogue de la collection Durand*, par M. de Witte (n° 1475).

[3] « Romæ multa ad colores et ad operum facilitatem inveniri quemadmodùm in hiis quæ crystallina videntur. »

[4] « In genere vitri obsidiana numerantur ad similitudinem lapidis quem in Æthiopiâ invenit Obsidius. » (Pline, lib. XXXVI, c. xxvi.)

et que cet empereur lui-même avait fait placer dans le temple de la Concorde quatre éléphants de la même matière, chose regardée, ajoute-t-il, comme miraculeuse [1].

Près d'un demi-siècle avant le règne d'Auguste, raconte le même auteur, Scaurus, lors de son édilité, avait fait construire à Rome un théâtre immense : « La scène, dit-il, était divisée en trois parties, en hauteur, avec 360 colonnes. La partie inférieure était de marbre; la partie intermédiaire était de verre, genre de luxe qui ne s'est pas vu depuis [2]. »

Indépendamment de la matière, marbre et verre, les parois de cette scène, qui était garnie de colonnes et de statues, avaient dû recevoir une certaine ornementation.

Peut-être avait fait partie de celle de l'étage de verre, cette grande tablette, de la même matière, sur laquelle est représenté Apollon entre Melpomène et Thalie, debout dans un édicule à colonnettes, lesquelles sont surmontées de masques scéniques. (Pl. XIII.)

Le dieu est nu. Il tient d'une main sa lyre, qui est appuyée sur un trépied auquel est enroulé un serpent. De la main droite il tient le plectrum.

Thalie, un masque dans la main gauche, la double flûte à l'autre main, est à la gauche d'Apollon.

A la droite du dieu est Melpomène, drapée, la tête à demi voilée, tenant la trompette d'une main, l'autre élevée à la hauteur de sa tête, comme dans l'action de la déclamation [3].

Ce sujet convenait éminemment à une décoration théâtrale.

Cet autre beau fragment de frise, en verre, à enroulements et à personnages, encadré d'une ligne d'oves et de modillons, découvert à Rome [4], aurait bien pu servir de bordure à ces mêmes panneaux de verre du théâtre de Scaurus : il ne mesure pas moins d'un pied romain de longueur dans son état actuel, sur 10 centimètres et demi de hauteur. (Pl. XIV.)

Peut-on en dire autant de ce fragment de panneau de verre, sur lequel est figurée une tête de Méduse? (Pl. XV.)

Si Scaurus, jusqu'au temps de Pline, n'avait point trouvé d'imitateurs pour l'emploi qu'il avait fait du verre, le procédé ne s'était pas perdu. Longtemps après lui, Firmus, qui avait usurpé la pourpre au IIIe siècle, faisait couvrir sa maison de plaques de verre carrées, qu'on fit adhérer aux murailles au moyen du bitume [5].

Peut-être avaient été utilisées pour le même genre de décoration, si ce n'est comme dallage (*pavimenta*) ces petites plaques de verre nuancées, l'une en bleu, l'autre en vert. (Pl. XVI, a, b.)

[1] « Vidimusque et solidas imagines divi Augusti, capti materia hujus crassitudinis (vitri obsidiani) dicavitque ipse, » pro miraculo, in templo Concordiæ, obsidianos quatuor elephantos. » (Lib. XXXVI, c. XXVI.)

[2] « Scena ei triplex in altitudine CCCLX columnarum; ima pars e marmore fuit : media e vitro, inaudito etiam postea genere luxuria. » (Pline, lib. XXXVI, c. XV.)

[3] *Musée Passieri*, t. Ier, tav. LXXVI.

[4] *Musée Passieri*, t. II, tav. LXXXIII.

[5] « Vitreis quadratis bitumine aliisque medicamentis domum induxisse perhibetur. » (Vopiscus.)

Nous n'oserions en dire autant de ce fragment à couverte légèrement ondée, dont l'épaisseur atteint jusqu'à 5 centimètres. (Pl. XVI, c.)

Aristote avait soulevé la question de savoir pourquoi le verre était transparent et n'était point flexible. Un ouvrier du temps de Tibère aurait trouvé, dit-on, le secret de donner au verre cette dernière propriété : « Ferunt Tiberio principe excogitatum vitri temperamentum » ut flexibile esset [1]. »

Trois auteurs de l'antiquité, Pétrone, Pline, Dion Cassius, l'ont raconté. Prenons le récit du plus ancien d'entre eux, Pétrone, qui vivait sous Néron :

Après avoir parlé des vases de Corinthe célèbres dans l'antiquité : « Moi, disait Pétrone, » j'aime mieux les vases de verre; tout le monde n'est point de cet avis. Si le verre n'était » pas fragile, je le préférerais à l'or; maintenant, je le sais, c'est chose vile. » — « Cependant, ajoute-t-il, il s'est trouvé un ouvrier qui fit une fiole de verre qui ne se brisait pas. Il fut admis auprès de l'empereur avec son présent. L'ayant reprise des mains du César, il la lança sur le pavé. L'empereur fut saisi d'un véritable effroi. Mais, lui, ramassa de terre la fiole, qui était simplement bossuée comme l'eût été un vase d'airain ; puis il tira de son sein un petit marteau avec lequel il la redressa parfaitement. Cela fait, il crut les cieux ouverts pour lui. L'empereur de lui demander si un autre que lui connaissait cette composition du verre, qu'il fît bien attention à ce qu'il allait dire. Sur sa réponse négative, l'empereur donna l'ordre qu'on lui tranchât la tête, disant que si ce secret était connu, l'or ne serait plus que de la boue [2]. »

Dion Cassius substitue à l'ouvrier verrier un architecte, qui, après avoir redressé, sans l'abattre, un arc de triomphe qui penchait d'un côté, avait été chassé de Rome par Tibère jaloux de son talent. L'architecte, pour rentrer en grâce, aurait présenté à Tibère un vase de verre, qu'il aurait pareillement jeté par terre sans le briser, et qu'il aurait à l'instant même redressé de ses mains, demandant à l'empereur, pour sa récompense, de rentrer à Rome. Tibère, pour toute réponse, lui aurait fait couper la tête.

Pline, qui raconte la même anecdote, qu'il applique, ainsi que Pétrone, à un artiste verrier, ne va pas aussi loin; il ne lui donne point une fin aussi tragique. D'après son récit, Tibère se serait contenté de faire détruire l'atelier de l'inventeur : c'était déjà bien assez; mais il lui prête les mêmes motifs :

« L'atelier de l'ouvrier, dit-il, fut complétement détruit, de peur que les métaux, l'airain, l'argent, l'or, ne perdissent de leur valeur [3]. »

Hâtons-nous de dire que Pline, avec une bonne foi et une réserve dont on doit lui tenir compte, a soin d'ajouter : « Au surplus, cette histoire a été plus souvent racontée qu'elle n'est certaine » (*eaque fama crebrior quam certior fuit*).

[1] Pline.
[2] *Satyricon*, c. li.
[3] « Totam officinam ejus abolitam ne æris, argenti, auri metallis prætia detraherentur. » (Lib. XXXVI, c. xxvi.)

Un savant chimiste de nos jours, M. Sainte-Claire Deville, dans une de ses leçons sur l'aluminium, cédant l'honneur de la découverte de ce métal à l'ouvrier romain du temps de Tibère, s'exprimait ainsi :

« Un malheureux ouvrier (*faber*) put extraire d'un verre alumineux une matière évidemment métallique, dont il fit une coupe qu'il présenta à l'un des successeurs d'Auguste, il y a dix-huit cents ans à peu près. L'empereur l'accueillit, l'admira. L'ouvrier, le *faber*, pour produire un étonnement plus profond, jeta sa coupe par terre. Elle ne fut que bossuée, et à l'aide d'un petit marteau elle fut réparée aussi facilement que si elle eût été de l'or ou de l'argent. Ce métal tiré de l'argile était, ne pouvait être que de l'aluminium [1]. »

On doit se demander si M. Sainte-Claire Deville, en faisant de l'aluminium un *verre alumineux*, dans les conditions où il le place, s'est contenté d'une simple appréciation scientifique, ou bien s'il s'est assuré, par des expériences opérées sous ses yeux, qu'on pût transformer l'aluminium en un vase ayant toutes les apparences du verre, sa légèreté, son incoloration, sa transparence, de façon à tromper l'œil et la main, tout en conservant ses propriétés métalliques et sa malléabilité? Il ne nous le dit pas.

Le Vésuve, lui aussi, avait pu bossuer, tordre un verre sans le briser, avec le feu de ses laves; mais tel il le laissa dans les ruines de Pompéi, où il a été exhumé. Notre crayon seul a pu le redresser et le restituer dans son état primitif [2]. (Pl. XVII, A.)

L'eau de la source du Styx, en Arcadie, aurait été, d'après le dire de Pausanias, non moins néfaste que la lave et la cendre du Vésuve : elle donnait la mort à l'homme et aux animaux qui avaient le malheur d'en boire; elle dissolvait les métaux et la poterie, et brisait, à son simple contact, les vases de verre, de cristal et de murrhin [3]. Les anciens n'avaient pas été mal inspirés en donnant le Styx pour fleuve aux enfers.

Vraie ou fausse, l'anecdote du temps de Tibère prouve que l'art de la verrerie passait, à Rome, pour très-avancé sous les premiers empereurs.

Indépendamment du moyen de faire adhérer le verre sur les murailles, dont nous avons parlé ci-dessus, on avait trouvé à Rome le procédé de recoller les morceaux de verre cassés.

Emploi des menus morceaux de verre. — C'est encore à Pline que nous devons la connaissance du fait et du procédé lui-même : « Le blanc d'œuf, dit-il, mêlé à la chaux vive, recolle les morceaux de verre : « *Candidum ex is (ovorum) admixtum calci vivæ glutinat vitri fragmenta.* »

Les morceaux de verre trop menus pour être recollés étaient fondus, mêlés au soufre,

[1] *Moniteur* du 20 mai 1864.

[2] Nous donnons, en sus, le dessin de deux petites fioles à parfums, destinées aux funérailles, qui auront été tordues par le feu du bûcher, sans se rompre. (Pl. XVII, B, C.)

[3] *Arcadia*, lib. VIII, c. XVIII.

pour servir de soudure à la pierre : « *Vitrum sulphuri concoctum*, nous dit Pline, *ferruminatur in lapïdem* [1]. »

C'est par allusion à cet emploi du menu verre que Juvénal disait, en parlant d'un gobelet rompu : « Verre à boire brisé, réclamant le soufre pour ses menus morceaux. »

Quassatum rupto poscentem sulphura vitro.

Ces menus morceaux de verre étaient ramassés à Rome par des gens du peuple, juifs ou autres, à la façon de nos chiffonniers, et vendus aux soufriers, ou fondus par eux-mêmes, par mélange avec le soufre :

Transtiberinus ambulator,
Qui pallentia sulfura fractis
Permutat vitreis [2].

Quæque (plebs) comminutis
Permutat vitreis gregale sulphur [3].

Quelquefois ces morceaux, ces débris de verre devaient être utilisés, ainsi qu'on le fait de nos jours, sous le nom de *calcin*, dans les ateliers, pour la fabrication du verre.

C'est ce que Pline nous apprend, en parlant du verre de l'Inde, dans la composition duquel il fait entrer des morceaux de cristal; ce qui en faisait, dit-il, un verre hors ligne, « *et ob id nullum comparari* [4] ».

On s'en servait encore, tant blancs que colorés, en les taillant sous forme de dés, pour entrer dans la composition des mosaïques : « Calculi fiunt fragmenta aliquos etiam pluribus » modis versicolores [5]. »

Le moine Théophile, dans son Traité sur les arts, faisait la remarque que, de son temps, on trouvait dans les débris des édifices antiques de ces petits cubes de verre blanc, noir, vert, jaune, rouge et pourpre, qui avaient servi aux mosaïques [6].

Nous-même nous n'avons pas été sans en rencontrer dans les fouilles dirigées par nous sur différents points de la Normandie. Citons, entre autres, ce bracelet de dés de verre de diverses couleurs, qui ornait le poignet de l'Orphée jouant de la lyre, de la belle mosaïque de la forêt de Brotonne [7].

1 Encore de nos jours on soude le fer dans la pierre avec du soufre: il serait curieux d'expérimenter le mélange du verre au soufre.
2 Martial.
3 Stace. Les traducteurs, ne se rendant pas bien compte du sens de ces passages de Juvénal, de Martial et de Stace, y ont vu, se copiant les uns les autres, *un échange de verre contre des allumettes.*
4 Lib. XXXVI, c. xxvi.
5 Pline, lib. XXXVII, c. xxvi.
6 *Diversarum artium Schedula*, lib. II, c. xii.
7 Cette mosaïque, découverte, au milieu de la forêt de Brotonne, par l'inspecteur des forêts M. Charlier, et enlevée par nous, a été placée dans une des salles du musée d'antiquités de Rouen par M. André Pottier, de regrettable mémoire.



VERRES A BOIRE. — A Rome, comme partout, le verre fut d'abord utilisé, et sur une grande échelle, pour le service de table : gobelets, coupes, tasses, carafons, plateaux, assiettes, mais avant tout pour les vases à boire (*pocula*, *cyathus*, *calix*, *scyphus*, *patera*, *sinus*, etc). On se ferait difficilement une idée de la quantité, de la variété des verres à boire des tables romaines.

La collection que nous en avons formée au musée des antiquités de Rouen, dont nous reproduisons les types divers (PL. XVIII), ne saurait en donner qu'une idée incomplète, quelque nombreuse qu'elle soit.

Le verre blanc, sans ornementation, était le partage des tables peu luxueuses :

« Nous buvons dans du verre », *Nos bibimus vitro*, disait un poëte à l'un de ses amis.

Le même Martial, car c'est de lui qu'il s'agit, disait, en parlant des verres ordinaires :

Non sumus audacis plebeia toreumata vitri.

Les verres à boire ne restaient pas toujours confinés sur les tables; cela se comprend. On en vit même voyager jusqu'au barreau, dans le Forum.

Rappelons que les anciens, par mesure hygiénique, buvaient souvent de l'eau chaude ou tiède. Martial dépeint un avocat, épuisé au milieu de sa plaidoirie, avalant force flacons d'eau tiède :

Ac tu multa dicis, *vitreis*que tepentem
Ampullis potas semisupinus aquam.

« Tu parles beaucoup, et tu bois, à demi renversé, de l'eau tiède dans des flacons de verre. »

Ce n'était point de l'eau tiède, mais du vin, que demandait ce déterminé buveur attablé chez un certain Nasidienus, à côté de Mécène, lorsqu'il s'écriait :

« Si nous ne buvons pas à outrance, nous mourrons sans être vengés. Là-dessus ils demandent de plus grands verres. »

Nos, nisi damnosè bibimus, moriemur inulti.
Et calices poscunt majores [1].

Lui aurait-on, par hasard, ou par malice, apporté ce grand verre au bord armé de la tête de Méduse, pour l'arrêter (PL. XIX, A)? Il n'était pas homme à reculer pour si peu.

Notre buveur ne manqua pas, sans doute, invoquant l'usage, de boire à la santé de Mécène, son voisin et son patron, et de vider son verre autant de fois que le nom de *Mecœnas* contenait de lettres [2]. Il dut ajouter la santé de l'amphitryon, dont le nom, *Nasidienus*, lui donnait trois lettres de plus.

[1] HORACE, *Satires*, liv. II, sat. VIII.
[2] On lit dans MARTIAL :

Nævia sex cyathis, septem *Justina* bibatur,
Quinque *Lycas*, *Lyde* quatuor, *Ida* tribus;
Omnis ab infuso numeretur amica falerno.

Le même poëte dit ailleurs :

Quincunces et sex cyathos bessemque bibamus,
Caius ut fiat *Julius* et *Proculus*.
(Lib. XII.)

Si Varron eût été du festin, quel coup d'œil eût lancé notre buveur à celui qui n'avait pas craint de dire : « Le vin appelle l'eau dans le verre » : *Vinum in calice quærit aquam* [1].

Quant à lui, il était digne de posséder ce verre sur lequel étaient inscrits ces mots :

ΓΡΟΓΙΝΕ ΜΗ ΚΑΤΘΗΙΣ.

« Bois et ne me dépose pas. »

Nous ne serions pas étonné qu'au sortir du repas, où il avait bu à outrance, *damnosè*, cécube, falerne et autres vins généreux, il ne fût allé faire inscrire en lettres d'or, sur la frange de son verre : « Reviens jour de fête », RET[D]I FESTIVA DIES (Pl. XIX, b); à moins que dans son état d'ivresse, il ne l'eût lancé par terre :

Frangendos calices effundendumque Falernum
Clamabat.....

comme dit Martial :

« Il s'écriait qu'il fallait briser les verres et renverser le falerne. »

Horace, lui aussi, demandait de grands verres pour trinquer avec Mécène aux victoires d'Auguste :

« Apporte ici, esclave, de plus grands verres; distribue-nous du vin de Chio ou de Lesbos, ou bien du cécube, pour faire passer le mal de cœur [2]. »

C'étaient ces mêmes grands verres, *calices majores*, de ceux mis en réserve pour les chaleurs de l'été, que réclamait Properce en se mettant à table :

Lygdamus ad cyathos, vitrique æstiva supellex [3],

dans lesquels on jetait des morceaux de glace, afin de boire frais : « Frusta ejus in scyphos « suos dejicere, ne inter ipsam bibendi moram tepescant [4]. »

Cicéron était plus modeste : « Je n'aime que les petits verres », disait-il. « *Me delectant minuta pocula.* »

L'empereur Alexandre Sévère, qui partageait le goût de Cicéron, ne servait à ses convives que de petits verres, même pour boire à son héros Alexandre le Grand, à moins qu'ils ne lui en demandassent expressément de plus grands [5].

[1] Varron, *De re rusticâ*, lib. I, c. viii.

[2] Capaciores affer hùc, puer, scyphos
Et Chia vina, aut Lesbia;
Vel, quod fluentem nauseam coerceat,
Metire nobis Cæcubum.
(*Ad Mæcenatem*, ode ix.)

[3] *Élégies*, liv. IV.

[4] Sénèque, *Quæstiones naturæ*, lib. IV, c. xiii.

[5] « Unum tantùm poculum amicis exhibuit in honorem Alexandri Magni; id autem brevius, nisi si quis majus habere » postulasset. » (Lampride.)

Les verres à boire ordinaires étaient, à Rome, à des prix excessivement modérés, dès les temps du Haut-Empire. Écoutons Juvénal :

« Un esclave, peu au courant, te présentera ces verres du peuple achetés pour quelques as [1]. »

C'étaient de ceux dont se servait le poëte, peu riche, on le sait.

Aussi Martial disait-il à l'un de ses amis :

« Ce n'est rien, Flaccus, si tu brises ce verre. »

..... nihil est
Frangendus si tibi, Flacce, calyx.

Martial est plus explicite encore. Il nous montre un faiseur d'embarras de son temps, au sortir des plus grands magasins de Rome, où il n'aurait, soi-disant, rien trouvé d'assez beau, d'assez luxueux pour lui, finir, après s'être récrié sur la présence du verre à côté du cristal, par acheter deux petits verres à boire pour un as (6 ou 7 centimes de notre monnaie) :

Et turbata brevi questus crystallina vitro,
Asse duos calices emit, et ipse tulit [2].

Ce n'était pas un as, mais des centaines d'as qu'avait dû coûter ce verre à boire sans pied, de forme très-simple, il est vrai, mais si délicieusement orné de branches de vigne chargées de grappes de raisin, enlaçant le verre en guirlandes festonnées et se détachant en relief, en pâte bleu de ciel, sur le fond blanchâtre du vase. (Pl. XXII.)

On ignore où ce délicieux vase, que la collection Campana a cédé au Louvre, a été découvert.

Nous ne lui comparerons pas, malgré son originalité et son origine athénienne, ce gobelet tout couvert de grêlons bleu violacé (Pl. XXIII, d) [3]; pas plus que ce verre à boire parsemé de quatre rangées en quinconce d'espèces de cœurs (Pl. XX, a).

Nous ne lui assimilerons pas davantage :

Ce grand verre blanc, malgré sa décoration, sur la panse duquel se détachent en relief des bulles de verre coloré, sous forme de pierres précieuses taillées en cabochon. (Pl. XXI.)

Ce verre à boire, semé de grosses larmes tombant en gouttes. (Pl. XX, b.)

Ce bol de verre blanc, avec gorge ondulée de verre bleu foncé, la panse garnie de deux rangs de boutons de la même couleur. (Pl. XXIII, e.)

Ce gobelet (Pl. XXIV, a) de verre violet, à côtes, avec traits horizontaux réservés en blanc.

1 Plebeios calices et paucis assibus emptos
Porriget incultus puer.

2 *Epigrammes*, liv. IX, 60.

3 Ce gobelet, découvert à Athènes, est aujourd'hui au musée des antiquités de Rouen.

On ne s'étonnera pas que nous ne mettions point en parallèle :

Ce petit vase à boire (Pl. XXIV, b) semé de plaques, qu'on prendrait volontiers pour des ulcères.

Enfin, ces deux autres verres (Pl. XXIV, c, d), l'un, orné de boucles en relief faisant cordon, d; l'autre, c, à bandeaux de verre bleu sur verre blanc, la base semée d'espèces de grosses larmes[1].

Deux autres verres à boire devaient trouver un prix bien plus élevé encore, un prix vraiment fabuleux. Voici dans quelle circonstance.

Verres légers. — Un ouvrier verrier, sous Néron, avait trouvé le secret de fabriquer des verres d'une telle légèreté, qu'on leur donna le nom de *verres ailés*. On fut tellement épris de cette invention, qu'on paya à cet ouvrier deux de ces verres 6000 sesterces (près de 1500 francs de notre monnaie[2]).

On continua à fabriquer de ces vases, que Martial appelait, dans un langage poétique, *nuage de verre* (*nimbus vitreus*); mais, insensiblement, le prix dut en diminuer.

Nous avons enrichi le musée des antiquités de Rouen d'un de ces vases de verre qualifiés d'une façon si pittoresque par Martial. Nous en donnons ici le dessin de grandeur naturelle. (Pl. XXV.)

Ce vase, de verre blanc, du genre des cratères, à large ouverture et armé d'une anse, n'a pas moins de 32 centimètres de circonférence à son centre, sur 10 centimètres de hauteur, et cependant son poids n'excède pas 55 grammes. Un petit verre à boire ordinaire de nos tables en pèse 220. Que serait-ce si l'on enlevait à notre vase son anse et son collet, qui sont de verre plein? Nous aurions là le véritable *nimbus vitreus* du poëte.

L'empereur Verus buvait de préférence dans un verre de cette espèce, qu'il appelait *oiseau* (*volucris*), nom qu'il avait également donné à son cheval favori, attendu son extrême légèreté à la course[3].

Lorsque les verres étaient difformes ou manqués, on les appelait *verres du savetier de Bénévent*, par allusion à un certain Vatinius qui, d'une échoppe de savetier à Bénévent, avait passé à la cour et dans la faveur de Néron; personnage entièrement contrefait, *corpore detorto*, autant que méprisable, nous dit Tacite[4].

[1] Ces deux verres c, d, ainsi que les deux autres a, b, de la même planche XXIV, sont également au musée de Rouen.

[2] « Neronis principatu repertâ vitri arte, quæ modicos calices duos, quos appellabant *pterotos*, H-S sex millibus » venderet. » (Pline.)

[3] « Calicem nomine *volucrem*, ex ejus equi nomine. » (C. Capitolin.)

Ce verre à boire était si grand, qu'il était impossible de le vider d'un trait (*humanæ potionis modum supergressum*).

[4] *Annales*, liv. XV.

Martial signale ainsi ces gobelets :

Vilia sutoris calices monumenta Vatini
Accipe, sed nasus longior ille fuit.

« Reçois ces verres, vil souvenir de Vatinius le savetier, mais ce bec en était trop long. »

Juvénal, à son tour, s'exprime ainsi :

« Toi, tu videras ce verre portant le nom du savetier de Bénévent, à quatre becs, et réclamant déjà, tout brisé, le mélange du soufre [1]. »

Inscriptions, Marques. — Souvent, sur le verre des vases à boire, se lisaient, marquées à l'estampille, des inscriptions, des exhortations, des espèces de devises, relatives à leur usage, telles que celles-ci :

BIBAS, BIBE. — Que tu boives, bois.
BIBE VIVAS. — Bois, vis.
BIBE VIVAS MVLTOS ANNOS. — Bois, vis de longues années.
BIBE VIVAS FELIX. — Bois, vis heureux.
VTERE FELIX. — Uses-en avec bonheur.
ΕΥΦΡΕΝΟΥ. — Réjouis-toi. (Pl. XXVI.)
ΕΥΦΡΑΙΝΟΥΕΦΟΠΑΡΕΙ. — Réjouis-toi puisque tu es ici. (Pl. XXVII, d.)
DA BIBERE. — Donne à boire.
SITIO. — J'ai soif [2].

Est-ce cette dernière exclamation bachique qu'un artiste verrier a exprimée sous le pied de ce bocal (Pl. XXVIII, a) en caractères rétrogrades :

OTIS (SITIO, le corps du T dédoublé pour l'I)?

Doit-on lire, par abréviation :

VI*vas* B*ene* VI*vas* P*ie*

aux quatre angles de cet autre petit bocal (Pl. XXVIII, b)? Peut-être les lettres mal tracées et illisibles qu'on aperçoit entre les cercles excentriques nous auraient donné le mot BIBE, qui eût tranché la question.

Comment interpréter les lettres rétrogrades, grossièrement tracées en relief sous le pied de cet autre plus petit vase du même genre (Pl. XXVII, c)? Est-il permis de lire :

M*isce* P*ruinis* ME*rum*?

[1]
Tu Beneventani sutoris nomen habentem
Siccabis calicem, nasorum quatuor et jam
Quassatum et fracto poscentem sulfura vitro.

[2] Voici des inscriptions analogues, que nous avons relevées sur des vases à boire de terre cuite :

BIBITE.
VTERE FELIX.
VIVAS.
HILARE SEMPER GAVDES.
ΧΑΙΡΕ ΚΑΙ ΕΡΙΟΜΕ (*sic*) (Salut et bois bien).

Ou bien encore, s'inspirant d'Horace :

Molli Reple ME*ro*? [1]

Nous laissons le choix au lecteur.

Sur deux autres bocaux nous lisons, du moins sans difficulté :

MISCE (Mélange). — MITE MERVM (Vin agréable).

Les premiers chrétiens, tant il est difficile de secouer les habitudes prises, adoptèrent sur leurs coupes et verres à boire la devise des buveurs païens : BIBE VIVAS. Mais ils y rattachèrent évidemment une idée religieuse, par allusion sans doute à la communion sous l'espèce du vin et à la vie éternelle.

Ils ne séparèrent point des devises des vases les vases eux-mêmes, qui des mains païennes passèrent dans les leurs, ainsi qu'en témoigne le mot *calice* resté jusqu'à nous, véritable reproduction du mot latin *calix*.

Ces premiers calices étaient de verre : « *Sanguinem Domini potat in vitreo* », disait saint Jérôme [2].

Ce sont des mains chrétiennes qui inscrivaient sur la panse d'une belle coupe de verre blanc [3] :

ΠΙΕ ΖΗϹΑΙϹ ΕΝ ΑΓΑΘΟΙϹ

« Bois afin que tu vives de ces biens. » (Pl. XXIX, c.)

Sur un fragment de beau verre blanc, on lit en lettres d'or tracées entre deux couches du verre (Pl. XXIX, d) :

VITA
TIBI

« La vie à toi. »

Sur un autre fragment, apparaissent les mots :

VIVATIS IN DEO.

Bien que le mot BIBAS ait disparu de ces deux dernières inscriptions, ainsi que de celle qui va suivre, elles se rattachent évidemment à la même pensée religieuse :

HILARIS VIVAS CVM TVIS FELICITER SEMPER REFRIGERIS IN PACE DEI.

Puisque nous venons de mettre le pied dans les catacombes de Rome, où ces verres ont été recueillis, explorons ce vaste ossuaire.

1 Molli, Plance, mero.....
.....lævia massico
Ciboria exple.....

2 Voyez aussi saint Augustin, *De calice vitreo*.

3 Catacombes de Rome, au cimetière de Saint-Saturnin.

Remarquons d'abord ce fond de patère, sur lequel on voit représenté Jésus ressuscitant le Lazare (Pl. XXIX, a). On ne peut douter que ce ne soit là Jésus, dont le nom d'ailleurs est inscrit au-dessus de sa tête :

ZESVS CRISTVS,

lequel, de sa baguette, touche un mort qu'il rappelle à la vie. Mais est-il possible de reconnaître, dans ce petit enfant emmaillotté, Lazare, qui ne mourut qu'à l'âge de trente ans?

Sur un autre fond de patère ou coupe, également de verre (Pl. XXIX, b), sont les deux bustes en regard de saint Pierre et de saint Paul :

PETRVS — PAVLVS.

Entre leurs fronts apparaît une couronne, et, plus bas, entre leurs mentons barbus, un petit rouleau, ou plutôt un volumen, par allusion, sans doute, aux écrits de saint Paul.

La figure du bon Pasteur est souvent représentée sur les monuments et ustensiles chrétiens. C'est à un chrétien qu'a dû appartenir cette coupe de verre où le bon Pasteur est vu gardant sa brebis (Pl. XXX, b). Sur d'autres monuments, il porte la brebis sur ses épaules.

On est étonné de rencontrer dans les catacombes, au milieu des sépultures chrétiennes, et souvent mêlés à leurs ossements, des souvenirs du paganisme.

C'est ainsi qu'on y a exhumé ce fond de vase de verre incolore, où se dessinent, incrustées en feuilles d'or, les figures de deux lutteurs, ASELIVS et CONSTANTIVS. Derrière eux est le juge de la lutte, dont l'artiste verrier n'a pas omis de mentionner le nom, ILARVS. (Pl. XXX, a.)

La petite palme placée entre les jambes d'ASELIVS semble indiquer qu'il est sorti vainqueur de la lutte.

Il est à remarquer que les figures, ainsi que les inscriptions des verreries analogues à ce médaillon, qui abondent dans les catacombes, sont presque constamment, comme ici, en feuilles d'or retenues entre deux lames de verre et font corps avec elles [1].

Sur un autre vase, également de verre à fond blanc et avec figures d'or, apparaît un char traîné par quatre chevaux désignés par leurs noms :

NICEFORDVS	BOTRACALES
AEROPETES	ENIACCIATVS

noms tellement barbares, bien que nous croyions reconnaître dans les deux premiers le *Vainqueur*, l'*Aérien*, que nous n'osons en hasarder l'explication.

L'artiste verrier, amateur sans doute de chevaux, semble avoir relégué en seconde ligne le conducteur du char,

LAENICA.

[1] Ce procédé paraît remonter à une haute antiquité; témoin cette coupe découverte dans un tombeau étrusque, qui est semée de feuillettes d'or dans le cœur du verre. (Voyez ci-dessus, Pl. VIII, a, page 17.)

Ce sont encore des chevaux de course, avec leurs noms, ***Tempête***, ***Zéphyr***, ***le Monde***,

ZEP — AECIΣ — OIKOYMENH,

que les catacombes nous montrent sur une amphore de verre bleu (Pl. XXXI) portant cette inscription :

VINCENTI PIE SESES.

Est-ce dans un sens matériel ou figuré que l'exhortation PIE SESES se retrouve, au fond des catacombes, sur ce grand médaillon de verre à fond blanc, avec figures, dessins et lettres d'or, représentant Dédale, l'équerre en main,

Dædalus ingenio fabræ celeberrimus artis,

comme le disait Ovide, entouré d'ouvriers maniant les outils dont il était l'inventeur, la scie, l'*ascia*, la tarière, etc. (*serram*, *asciam*, *terebram* [1])?

On lit sur ce verre :

DEDALII SPE TVA... PIE ZESES.

Un autre médaillon du même genre nous montre un joueur de la double flûte ayant remporté un prix aux jeux Iliaques capitolins, ainsi que l'indiquent la palme qu'il tient élevée de la main droite et les mots ILIA CAPITOLINA, inscrits, avec ceux de INVICTA ROMA ILIORVM, sur un hermès planté à côté du joueur de flûte [2].

Comment expliquer l'inscription de cette coupe de verre, trouvée également dans les catacombes, NVGAS VIVAS, accompagnant trois figures de femmes tenant une balance d'une main, une corne d'abondance de l'autre ; exacte répétition de ces figures des trois monnaies, qu'on voit sur les médailles romaines [3] ?

L'artiste verrier, bon compagnon sans doute, a-t-il voulu exprimer que, pour se divertir et faire la vie, NVGAS VIVAS, il fallait de la monnaie dans sa bourse ?

Ces sujets et ces inscriptions n'avaient rien, à la rigueur, qui pût blesser les premiers chrétiens. Mais comment expliquer la présence, dans leur ossuaire, au milieu de leurs cendres, de ce verre à boire, au fond duquel l'Amour est représenté serrant dans ses bras Psyché, le sein nu, qu'il couvre de baisers, et lui adressant ces mots :

ANIMA DVLCIS FRVAMVR NOS SINE BILE ZEZES [4].

[1] Pline le naturaliste.
[2] Juvénal parle d'un joueur de lyre aspirant à remporter la palme des jeux Capitolins :

An Capitolinam deberet Pollio quercum
Sperare ac fidibus permittere.

Ces jeux sont mentionnés par Suétone, dans les Vies d'Auguste et de Caligula.
[3] Citons, entre plusieurs, la médaille, en grand bronze, de Commode, au revers de MON. AUG. (MONETA AUGVSTA).
[4] Le souvenir et le nom de Psyché se retrouvent sur une petite pâte de verre sertie dans une bague d'or : ΨΥΧΗ ΧΑΙΡΕ, « Psyché, salut », ou « Mon âme, réjouis-toi. » (Collection Campana.)

Si l'on a voulu représenter l'image symbolique de l'âme sous la figure de Psyché, l'Amour et ses transports étaient ici de trop.

L'intérêt de ces pièces érotiques pâlirait, s'effacerait, au point de vue historique, devant ces quelques mots tracés dans le corps d'un simple plateau de verre blanc, si l'on devait y voir, ainsi qu'il est permis de le supposer, une allusion à l'avénement de Constans I[er] à l'empire d'Occident, par le meurtre de son frère Constantin jeune : *Non unda lethalis est ausa Constanti ferre quam licuit ferro coronam :* « L'onde du Léthé (la mort naturelle) n'a pas osé donner à Constans la couronne qu'il lui a été permis d'avoir par le fer. » (Pl. XXXII.)

S'il en était ainsi, serait-ce un compliment, serait-ce une épigramme qu'on aura voulu lancer à l'acquéreur de la couronne d'Occident [1]?

Remontant à des temps antérieurs, un autre plateau de verre nous reporte à la famille d'un autre empereur, à Antonin, dont il nous montre les monnaies avec cette inscription :

VIVAS CVM TVIS OMNIBVS.

« Vis avec tous les tiens. »

Ce plateau a dû appartenir à un membre de la famille de cet empereur, ou à l'un de ses affranchis.

Nous sommes sortis des catacombes [2].

Nous allons en retrouver un souvenir dans le mot ZEZES, tracé entre deux petites palmes, sur un vase de verre en forme de carafon, découvert à la porte de Pise, vers le milieu du siècle dernier, lequel représente une course de chars.

En souvenir de quel empereur et de quelle victoire avait-on fabriqué cette coupe de verre, sous le pied de laquelle était représentée une Victoire, une palme d'une main, une couronne de l'autre, avec cette inscription :

VICTORIA AVGVSTI [3]?

L'empereur Maximien, lui, avait pris soin de faire mettre son nom sur un verre à boire, qui ne pouvait rappeler tout au plus qu'une victoire de buveur. On y lit ces simples mots :

MAXIMIANVS AVGVSTVS [4].

[1] Aringhi, dans son Commentaire de Bosio sur les catacombes de Rome (*Roma subterranea*), donne à cette pièce de verrerie un caractère chrétien. Préoccupé de cette idée, il prétend que ce petit plateau a contenu du poison, *unda lethalis*, qu'on aurait voulu faire avaler à un saint personnage, au *Constanti* de l'inscription du plateau, après avoir inutilement cherché à le martyriser avec le fer (*ferro*).

On ne connaît de saint de ce nom qu'un saint Constantien, ermite, mort dans la Gaule, au pays du Maine, en 561, au temps de Justinien I[er], où il n'était plus question de persécution contre les chrétiens, et qui n'a pu léguer de souvenir aux catacombes de Rome.

Nous n'avons pas craint de répudier l'interprétation d'Aringhi.

[2] Consulter, pour les objets de verre découverts dans les catacombes de Rome, les recueils de Buonarotti, de Bosio, de Perret, de Garucci.

[3] De Caylus.

[4] Découvert à Strasbourg en 1835. (Voyez *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, t. VI.)

Ce gobelet, de verre blanc, est enveloppé d'un réseau à jour de verre bleu en filigranes, superposé au corps du verre avec une rare délicatesse. (Pl. XXXIII, a.)

C'était là un de ces verres appelés *diatreta* dont Martial disait :

O quantùm diatreta valent!

Ce dut être l'an 297, lors de son passage sur les bords du Rhin, que Maximien, surnommé *Hercule*, s'y fit fabriquer ce petit gobelet si fin, si mignard, dont ses auxiliaires gaulois, toujours malicieux, n'auront pas manqué de dire : « Voilà donc les travaux d'*Hercule!* »

Un gobelet de verre, entièrement identique, moins le nom de Maximien, qui est remplacé par ces mots : BIBE VIVAS MVLTOS ANNOS, aurait été trouvé, dit-on, à Novare, en Italie, en 1725 : nous en reproduisons ici le dessin. (Pl. XXXIII, b.)

L'empereur Maximien, nous venons d'en avoir la preuve, n'avait pas hérité du mépris de Gallien pour les gobelets de verre. Trebellius Pollio disait de Gallien : « Bibit in aureis semper » poculis, aspernatus vitrum, dicens nihil eo esse communius. »

Il n'en était pas de même d'Alexandre Sévère. Cet empereur ne buvait jamais dans l'or; il ne se servait que de verre, même ordinaire, exigeant seulement qu'il fût net et brillant [1].

L'éclat du verre joue un grand rôle chez les poëtes de l'antiquité. *Candidior vitro*, s'écrient-ils à l'envi; mais aucun d'eux n'en a parlé avec autant de bonheur et de délicatesse qu'un prosateur : « Tes coupes à boire, écrivait Philostrate à une femme aimée, sont de verre, mais au contact de tes mains elles deviennent d'argent. Lorsque tu les saisis de tes trois doigts et que tu les portes à ton visage, le verre prend un éclat inexprimable, mais qui n'efface pas l'éclat de tes yeux [2]. »

Malgré la prédilection d'Alexandre Sévère pour les vases à boire de verre, il n'est pas bien certain qu'il eût gagné l'affection des verriers. Il les avait frappés d'un impôt, véritable droit de patente, fort lourd [3]; ce n'était pas le moyen de s'en faire aimer. Constantin, plus tard, devait les exempter de toutes charges : « *Ab universis muneribus vacare præcipimus* [4]. »

La simplicité d'Alexandre Sévère n'avait pas trouvé beaucoup d'imitateurs. Il fallait que les verres riches et ciselés n'eussent point déserté les tables, pour que le législateur intervînt en leur faveur, en rendant responsable l'ouvrier qui laissait inachevé un verre ciselé, ou qui le brisait par maladresse. C'est ce que nous voyons dans Ulpien, l'instituteur, l'ami d'Alexandre Sévère [5].

1 « In convivio aurum nescit, pocula mediocria sed nitida semper habuit. »

2 Litteræ XXIII-XXV, *ad mulierem*.

3 « Braccariorum, *vitreariorum*, argentariorum, aurificum et ceterarum artium vectigal pulcherrimum instituit » (Lampride.)

4 Codex Theodosius, *De excusationibus artificum*, lib. XIII, tit. IIII.

5 « Si calicem diatretum faciendum destiti, si quidem imperitiâ fregerit, damni injuria tenebitur. »

Martial se moque d'un personnage de son temps, qui consentait à boire dans du verre, mais auquel il fallait de l'or pour un tout autre usage :

Ventris onus misero, nec te pudet, excipis auro,
Bassa; bibis vitro, cariùs ergo *cacas*.

Prix du verre a Rome. — A propos du discrédit dans lequel serait tombé le verre et du bas prix auquel on pouvait se procurer les pièces ordinaires (*asse duos calices emit*[1]), rappelons un bon mot de l'historien Dion Cassius, à l'occasion du droit de citoyen romain, sous Claude. « Ce droit, disait-il, qui jadis se payait si cher, était descendu à si vil prix, qu'on le jetait au premier venu, et que, pour quelques verres fêlés, on eût obtenu le droit de citoyen romain[2]. »

Nous voyons, dans tout ceci, la preuve que l'usage du verre était très-répandu dès le temps des premiers empereurs. Il l'était jusque dans les basses classes : on s'en servait, à Rome, même dans les cabarets.

Verus, raconte Jules Capitolin, dans ses orgies nocturnes, lançait de grandes pièces de monnaie dans les tavernes, pour se donner le plaisir de briser les verres à boire[3].

Clément d'Alexandrie, un siècle plus tard, aurait voulu, lui, briser tous les verres à boire plus ou moins travaillés, non à la façon de Verus, mais par une main basse générale, dans l'intérêt de la morale publique :

« Oui, disait-il, cette prétentieuse, inutile et vaine gloire des ciseleurs sur verre, qui ne tend à rien moins, à force d'art, qu'à le briser et à faire trembler ceux qui y portent les lèvres, doit être anéantie par nos bonnes institutions[4]. »

Ce Père de l'Église eût certainement compris dans son arrêt de proscription ce grand gobelet en forme de seau[5], orné dans sa partie inférieure d'un réseau à jour superposé, voire ciselé à même le corps du verre, et, au-dessus, d'une chasse à courre. (Pl. XXXIV–XXXV.)

Eût-il fait une exception en faveur de ce petit verre à boire, au fond duquel l'artiste verrier avait incrusté en lettres d'or l'inscription suivante :

IVNIO
SVPERSTITI
VITA[6]

qui paraît se rapporter à un chrétien martyrisé? C'était bien le cas.

[1] Voyez ci-dessus, page 28.
[2] « Jus illud magnâ quondàm pecuniâ venditum adeo tunc vile factum est ut vulgo jactatum fuerit ; etiam si quis » alicui vasa vitrea confracta dedisset, civem romanum fore. » (*In Claudium*, lib. IX.)
[3] « Nummis maximis quos in popinas Verus imperator jaciebat ut calices fregeret. »
[4] « Quin etiam curiosa ac inanis cælatorum in vitro vana gloria ad frangendum artem paratior, quæ timere docet » simul ac bibas, est à bonis nostris institutis exterminanda. » (*Pædagogus*, lib. II, c. III.)
[5] Au trésor de Saint-Marc de Venise.
[6] Bibliothèque impériale de Paris, salle des Antiques.

Eût-il épargné ces patènes de verre (*patenas vitreas*); ces lampes qui brillaient dans les oratoires (*lampades in oratorio*)[1]; ces calices de verre que le pape Zéphirin venait de substituer aux calices de bois dont se servaient ses prédécesseurs[2]?

Nous n'oserions pas en répondre; car ce Père de l'Église portait partout son regard investigateur, et ne laissait point échapper une occasion d'exhaler son ire contre tout ce qui sortait de la main des artistes verriers.

« Se passionner pour toutes ces verreries, s'écriait-il, n'appartient qu'à des sots[3]. » Il n'aurait pas manqué, à coup sûr, de briser ces carafons à un bec, destinés à la lèvre des enfants, ou plutôt, peut-être, à celle des buveurs. (Pl. XXXVI, a, a, a.)

A plus forte raison, il n'eût point fait grâce à ceux à quatre becs, dont parlait Juvénal :

..... Calicem nasorum quatuor.

Le voyez-vous foulant aux pieds ce flacon à si long cou, avec ses cinq dépressions à la panse (Pl. XXXVI, b); ces cornes en entonnoir sans fin (Pl. XXXVI, c, et XXXVII, b)?

Le voyez-vous arrachant des mains du buveur ce long gobelet effilé, couvert de serpents (Pl. XXXVII, a), dont celui-ci ne pouvait se servir sans presser de ses lèvres la tête des reptiles, et criant au buveur, avec le poëte : « Des serpents sur ton verre! tu crois boire du vin, tu bois du venin[4]! »

Nous n'osons pas parler des phallus de verre : il n'en fallait pas tant pour exciter l'ire du saint personnage.

Poursuivant le verre d'un œil investigateur, jusque dans les garde-robes, Clément d'Alexandrie déclamait contre les gens riches de son temps, qui employaient l'or aux vases de leur table de nuit, et le verre aux bassins de leur bidet[5].

Nous n'hésitons pas à reconnaître un de ces bassins dans cette espèce de cuvette ronde, à larges bords (Pl. XXXVI, d, d), mesurant 8 centimètres de profondeur, sur 18 centimètres de largeur, bords compris[6]. Le verre de ce bassin est épais et d'une teinte verdâtre. Les

[1] Saint Grégoire.

[2] « Apostoli eorum successores ligneis calicibus celebrabant, Zephirinus papa vitreis. » (Saint Grégoire.)

[3] « In vitra varia magno ferri studio, nihil est aliud quàm stultorum hominum, qui ab iis quæ visum percellunt, » trahuntur. » (*Pædagogus*, lib. II, c. xii.)

[4]
Cælatus tibi cum sit, Amiane,
Serpens in patera Myronis arte,
Vaticana bibis, bibis venenum.
(Martial, lib. VI, 92.)

[5] « Res est autem planè ridicula et digna maximè quæ ludibrio habeatur, quod vir targentea urinæ receptacula » et *vitreas matulas* inferant. »
Il ajoute : « ..... et divites mulieres ex auro excrementorum faciant receptacula. » (*Pædagogus*, lib. II, c. iii.)

[6] Au musée Napoléon III, collection Campana.

dépressions qu'on remarque en dessous, le long du bord, semblent indiquer que le bassin était retenu et fixé au meuble de toilette.

Sénèque, de son temps, traitait avec moins d'emportement que Clément d'Alexandrie, quoique en philosophe, le goût des verreries : « Il importe peu à l'homme, disait-il, de boire dans un verre brillant, mais bien d'être bon [1]. »

L'anathème de Clément d'Alexandrie, de cette ville où pullulaient et brillaient les ateliers de verrerie, ne fut pas entendu. On continua à se servir de vases de verre et à rechercher ceux d'un travail particulier.

Jusque vers la fin du IVe siècle, dit saint Chrysostome, les gens riches en mettaient sur leur table, et, si pour se conformer aux exigences croissantes du luxe, ils se faisaient fabriquer des vases à boire d'argent, ils avaient soin que l'intérieur fût de verre [2].

VERRERIES RECHERCHÉES. — On ne s'était pas contenté, sur les tables et sur les étagères, de simples coupes et gobelets, de flacons et de carafons de verre blanc uni.

On y avait vu et l'on continua à y voir : des vases grands et petits, garnis d'anses plus ou moins élégantes (PL. XXXVIII-XXXIX); des verres à boire ornés d'anses enserpentées (PL. XL, A); parsemés de bosses ou pointes (*ibid.*, B); de petits flacons percés à jour (*ibid.*, C); des gobelets à boire, sans pied, couverts de stries en spirale (PL. XLI, A); des tasses avec un bourrelet circulaire à jour à leur panse, qu'on serait presque tenté de comparer à l'anneau de Saturne (PL. XLI, B).

On continua à y voir : des verres dorés, *inaurata* (PL. XLII, E), armés d'une anse garnie de son poucier, à l'instar de nos bougeoirs [3]; des flacons pomiformes, à anses à cou de cygne, dont la panse de verre blanc est enveloppée d'un filet bleu faisant dix tours et allant s'élargissant du col du vase à sa base (PL. XLII, D) [4]; des vases de plusieurs couleurs (*versicolores*), à incrustations (*vitrea diatreta*), à ciselures (*vitrum fabrè sigillatum, è cælato vitro*); d'autres montés, ou garnis d'or, d'argent, de bronze.

Parmi ces derniers, se classe cette petite tasse (PL. XLIII, G) sans anses, de verre incolore, ayant encore (circonstance assez rare) son couvercle également de verre, lequel est surmonté d'un bouton ciselé d'argent, sous forme de fleur épanouie; ce second petit vase, du même genre, également de verre blanc, ayant aussi conservé son couvercle, mais sans qu'aucun métal s'y révèle (PL. XLIII, F).

La collection des verres antiques du musée de Rouen, où ces deux petits vases sont

[1] « In homine nihil ad rem pertinet quàm perlucido poculo bibat, sed quàm bonus sit. » (Lettre LXXVIe, *à Lucilius*.)

[2] « Sindicas usus gratia, multò præstat vitrum, atque id divites ipsi confirmant qui ex ea materia pocula ut plurimùm » parant. Quod, si fastu quodam etiam ex argento fabricari coguntur, priùs *vitro* interiùs constituto, ità argento exteriùs » abducunt. » (*De virginitate*.)

[3] Ce joli vase, E, a été découvert en Italie, à Vérone, dans un tombeau.

[4] Découvert en Normandie.

conservés, va nous montrer une autre coupe de verre verdâtre, retenue dans une enveloppe de bronze, à dents de scie, garnie de son anse de bronze. (Pl. XLIII, h.)

Cette coupe n'a point l'élégance de la première, g; mais son armature de métal la met hors ligne.

Nous nous estimons heureux d'avoir pu enrichir le musée des antiquités de Rouen de ces curieuses pièces de verrerie.

C'est à d'autres collections qu'appartiennent :

Cette coupe (restituée), dont le pied seul, richement orné, a échappé à l'injure du temps. (Pl. XLIV, a.)

Cette miniature d'amphore, de verre nu (*ibid.*, b), avec ses anses et son bouchon pointu, répétition de ces énormes amphores de terre cuite dans lesquelles on conservait le vin, et qu'on plantait dans le sable des caves.

Cet autre flacon de verre incolore, également en miniature (*ibid.*, e), à anses bleues repliées sur elles-mêmes par enroulement.

Cette espèce de flacon pomiforme (*ibid.*, c), avec son long goulot et ses deux anses se dessinant du goulot au corps du vase.

Enfin, cette petite lagène, au col enserpenté (*ibid.*, d), au corps garni de stries, à l'anse ondulée, découverte en Normandie, à Tourville-la-Rivière[1].

Le mariage du bronze au verre se retrouve sur un vase pomiforme de verre blanc (Pl. XLV, a), dans les anses duquel ont été passés, avant leur soudure, deux anneaux de bronze, encore en place[2], dont la destination nous est révélée par un vase du même genre (*ibid.*, b), ayant également des anneaux superposés de bronze qui sont reliés à une anse mobile de même métal, servant à soulever le vase.

Peut-être serait-il permis de supposer, quant au premier de ces deux vases, a, que ses anneaux de bronze se rattachaient à une chaîne, comme on le voit à ce vase similaire. (Pl. XLVI.)

La double chaîne de ce dernier vase, laquelle est de bronze, atteint, tendue, 35 centimètres de longueur, y compris le double anneau mobile qui servait à la suspension du vase.

Dans la chaîne de suspension, lorsque le vase fut découvert, était passé un strigile de bronze : on avait évidemment là, sous les yeux, des ustensiles de bain.

Mais revenons sur nos pas; retournons aux temps des premiers empereurs, nous sommes loin de les avoir épuisés.

Néron aimait avec passion les riches verreries, les vases de cristal, de murrhin, dont le prix s'élevait souvent à des sommes énormes.

Pétrone, l'auteur du ***Satyricon***, dénoncé par Tigellin à Néron, qui ne pardonnait pas, avant

[1] Voyez *la Seine-Inférieure historique et archéologique*, par l'abbé Cochet, p. 408.
[2] Au musée des antiquités de Rouen.

de se donner la mort, brisa, pour en déshériter la table du tyran, un vase murrhin qui lui avait coûté, dit Pline, qui raconte cette anecdote, 300 talents[1] (1 500 000 francs).

Etaient-ce des morceaux de ce verre, dont Néron, pour faire pièce sans doute lui-même à Pétrone, s'était emparé et qu'il conservait sous verre, à l'exemple du corps d'Alexandre le Grand, afin de les montrer[2] ?

Au surplus, Néron put se consoler, en se faisant verser à boire dans deux vases cristallins richement ciselés, qu'il appelait homériques, des sujets empruntés aux poëmes d'Homère, qu'on y avait représentés.

Il les brisa lui-même à son tour, non pour en déshériter un autre, mais par fureur, en apprenant la révolte de Galba : « Duos scyphos gratissimi usus, quos homericos a cælatura » carminum Homeri vocabat, solo illisit[3]. »

Les figures héroïques dont on ornait les vases à boire ne pouvaient pas convenir à tous les buveurs. Certains d'entre eux ne cherchaient pas là leurs inspirations; il fallait autre chose aux libertins. Aussi, nous dit Pline : *Auxere et artes vitiorum irritamenta. In poculis libidines cælare juvit et per obscenitates bibere.* « Les arts donnèrent aux vices un nouvel excitant. On se plut à ciseler sur le verre des lubricités et à faire boire à travers les obscénités. »

L'ardent Juvénal ne pouvait pas manquer de les stigmatiser : *Vitreo bibit ille priapo*[4]. « Celui-là boit dans un priape de verre! » s'écriait-il avec dégoût. On ne s'était point contenté des obscénités étalées sur les vases de verre, il fallait que Priape y régnât seul et tout entier. On poussa l'imitation aussi loin que possible[5].

Il n'était pas étonnant que les Caligula, les Commode, qui donnaient pour mot d'ordre à la garde prétorienne : Priape! (*signum petenti Priapum dare*)[6], partageassent ce goût.

Parmi les vases en tout genre ayant appartenu à Commode, que Pertinax fit vendre à l'encan à sa mort, se trouvaient des phallus de verre (*atque etiam phallo vitroboli*)[7].

Commode, qui ne craignait pas de descendre jusqu'au métier de verrier, « *in his artifex, quæ stationis imperatoriæ erat, ut calices fingeret* », les avait-il fabriqués lui-même? Il n'en était point incapable.

Commode, on le voit, n'avait point hérité des préjugés des vieux Romains pur sang, dont Cicéron se faisait l'écho en disant que tous les ouvriers exerçaient une ignoble profession[8].

[1] « T. Petronius consularis moriturus invidiâ Neronis principis, ut mensam ejus exheredaret, trullam murrhinam » trecentis talentis emptam fregit. » (PLINE, lib. XXXVI, c. VII.)

[2] Voyez ci-dessus, page 14.

[3] SUÉTONE. — « Duos calices crystallinos in supremâ irâ fregit illisos. » (PLINE.)

[4] Satire IIe.

[5] Nous pourrions citer, comme existant dans une collection particulière, un petit phallus de verre avec un bout rouge.

[6] SUÉTONE.

[7] CAPITOLIN, *Vie de Pertinax*.

[8] « Opifices omnes in sordidâ arte versantur. » (*De officiis*.)

Faudrait-il voir la marque de l'empereur verrier sur cette urne de verre (Pl. XLVII) de 30 centimètres de hauteur sur 6 de large, qui avait été soigneusement enfouie dans la terre, renfermée dans un grand vase de terre cuite [1] ? Sous le pied de cette urne, figure, tracé en relief, un autel accompagné des initiales C–F. Devons-nous les traduire par *Commodus Fecit*? Nous sommes loin de l'oser affirmer.

Plus tard l'empereur Maximien, nous l'avons vu (page 34), avait fait inscrire en toutes lettres son nom sur un verre à boire, MAXIMIANVS AVGVSTVS, non à titre d'artiste, mais de buveur.

C'est au même titre qu'un personnage qui figure dans les fastes consulaires, du nom d'Orfitus, avait fait tracer son portrait et son nom, avec ceux de sa femme, au fond d'une coupe de verre (Pl. XLVIII, b), se plaçant sous le patronage d'Hercule pour savourer un vin d'un cru particulier :

ORFITVS ET CONSTANTIA
IN NOMINE HERCVLIS
A CERENTINO FELICES BIBATIS.

On sait qu'on faisait apparaître quelquefois la figure d'Hercule dans les festins, d'où lui est venu le surnom d'***Epitrapetius*** :

Cujus læva calet robore dextra mero,

disait Martial. Aussi voit-on une petite statuette d'Hercule placée entre les deux époux.

Les figures et les lettres de ce médaillon sont dorées.

Il en est de même de cette coupe au fond de laquelle brille un charmant portrait de femme en costume du Bas-Empire (Pl. XLVIII, c), avec ces mots adressés à un mari, ou plutôt peut-être à un amant :

SALVTI PIE ZEZES CVM DONATA.

« Pour ton salut (pour ton bonheur) bois, vis avec Donata. »

C'est encore une femme, moins élégante, il est vrai, et dans d'autres conditions, qui va nous apparaître, avec une marque au front, sur cet autre médaillon de verre (Pl. XLVIII, a) à fond argenté, portant ces mots :

SAPPO FLACILLAE.

Cette ***Sappo*** ou ***Sapho*** devait être une esclave affranchie et adoptée par l'impératrice Flaccilla, la femme de l'empereur Théodose, qui, en lui faisant prendre son propre nom, n'avait pu lui enlever la marque d'esclavage imprimée sur son front, *inscripti vultus* [2].

[1] Trouvée en 1856, à Bréauté, dans le département de la Seine-Inférieure.
[2] Pline. — « Signari oportet frontem calidâ forcipe », dit Nævius, en parlant des esclaves.

Comment expliquer la présence du nom de Démosthène sur une autre coupe de verre, au fond de laquelle se voit un buste, que M. de Caylus, qui en a donné le dessin, croit être celui du dieu Pan, et qui pourrait être un génie. Ce buste est encadré du nom :

ΔΗΜΟCΘΕΝΟΥ [1].

Jeux du cirque, Gladiateurs. — On connaît la passion des anciens pour les jeux du cirque, pour les courses de chars, pour les combats de gladiateurs : une foule de monuments en tout genre en témoigneraient au besoin. On ne doit donc pas être étonné d'en retrouver l'image jusque sur leurs coupes et verres à boire.

On en a découvert, non-seulement en Italie, mais sur plusieurs points de la France, en Angleterre, en Allemagne.

On cite, entre autres, une tasse à boire, de verre jaune, coulée [2], sur la panse de laquelle sont reproduites en relief quatre paires de gladiateurs accompagnés de leurs noms (Pl. XLIX, a, a) :

CALAMVS. . . . HOLES
TETRAITES. . . PRVDES
PROCVLVS. . . . COCVMBVS
SPICVLVS. . . . COLVMBVS

Des fouilles opérées auprès de Chambéry mirent au jour un gobelet semblable, également de verre jaune, mesurant 8 centimètres de hauteur sur 9 de diamètre, orné, ainsi que le premier, de quatre paires de gladiateurs portant les mêmes noms, à l'exception de ceux de HOLES, de COCVMBVS, de PROCVLVS, qui sont remplacés par les noms de GAMVS, d'HERMES et de MEROPS. Les huit noms sont ainsi placés :

GAMVS CALAMVS TETRAITES SPICVLVS
MEROPS HERMES PRVDES COLVMBVS

Un fragment de vase de verre du cabinet des antiquités de Vienne en Autriche nous montre encore trois de nos gladiateurs : ...AITES (TETRAITES), PRVDES, CALAMVS. (Pl. XLIX, b.)

Nous allons retrouver deux d'entre eux sur les débris d'une coupe de verre découverte en 1867 à Lillebonne, dont nous reproduisons le dessin (Pl. XLIX, c). Nous n'hésitons pas à reconnaître, à côté du nom de PRUDES, celui de son adversaire obligé, TETRAITES, bien qu'ici altéré, soit distraction, soit ignorance de l'artiste verrier, qui l'a écrit PETRAHES. En effet, nulle part *Prudes* n'est séparé de son rival et vainqueur *Tetraites* : l'un n'apparaît pas sans l'autre.

[1] *Antiquités*, t. II, planche LXXXIV. — Il est regrettable que les dessinateurs employés par cet illustre ami des arts aient apporté si peu de soin et d'exactitude dans le travail qui leur était confié. Il en est résulté souvent, comme ici, une grande incertitude sur les figures et attributs qu'ils ont représentés.

[2] Découverte à Chavagnes, en Vendée, en 1848.

Interrogez les peintures des murs de Pompéi, vous y lirez accolés les noms de TETRAITES et de PRVDES [1], comme ils le sont sur nos verres de la Vendée et de Chambéry.

On se plaisait, on le voit, à populariser et à reproduire l'image et le nom de ces héros du cirque.

Un historien célèbre, Suétone, nomme et met en scène, aux temps de Caligula et de Néron, trois des gladiateurs dont nous avons signalé les noms, COLVMBVS, PROCVLUS, SPICVLVS. Voici dans quelles circonstances.

Columbus, gladiateur de la faction des Mirmillons, avait été vainqueur dans un combat contre un gladiateur de la faction des Thraces, et en était sorti légèrement blessé. Caligula, qui était passionné pour la faction des Thraces, furieux de la victoire du mirmillon, fit verser dans la plaie de Columbus un poison, qu'il appela de son nom, *Columbien :* « Columbo » victori, leviter tamen sauciato, venenum in plagam addidit, quod ex eo Columbinum » appellavit [2]. »

Caligula ne traita pas mieux Proculus, surnommé le Colosse, qu'il avait fait descendre dans l'arène pour le faire se mesurer avec des gladiateurs Thraces, dont Proculus resta vainqueur. Caligula le fit garrotter, et, après l'avoir exposé, couvert de haillons, à la risée des femmes, il le fit étrangler [3].

Quant au gladiateur Spiculus, il était également de la faction des Mirmillons, laquelle était la préférée de Néron.

Cet empereur avait pour le mirmillon Spiculus une affection particulière ; il l'avait comblé de richesses [4].

C'est sans doute à l'issue du combat où Spiculus, alors novice (TIRO), fit mordre la poussière, dans Pompéi, à un gladiateur émérite, libéré six fois (LIBER[TUS] VI) [5], que quelque mirmillon, ami de Spiculus, pour célébrer la victoire de son jeune camarade, aura tracé sur la muraille, où on l'y voit encore, d'une main plus apte à manier le fer que le crayon, le dessin de la lutte (voy. PL. L)[6].

Il ne manqua pas d'y inscrire le nom des deux combattants :

SPICVLVS MIR*millo* V*incit*.
« Spiculus le mirmillon a vaincu. »

APTONETVS P*eriit*.
« Aptonetus a péri. »

Spiculus devait faire son chemin.

[1] GARUCCI, *Inscriptions gravées au trait sur les murs de Pompéi.*
[2] SUÉTONE, *Caligula*, c. XXI.
[3] IDEM, *ibid.*, c. XXXIV.
[4] « Spicillum mirmillonem triumphalium virorum patrimoniis ædibusque donavit. » (SUÉTONE, *Nero*, c. XXX.)
[5] Les gladiateurs, après avoir été mis en congé et libérés, pouvaient successivement reprendre du service ; on les y contraignait même quelquefois.
[6] GARUCCI, *Inscriptions gravées au trait sur les murs de Pompéi.*

Néron, décidé à s'ôter la vie, n'ayant pas le courage de se donner lui-même la mort, envoya chercher le mirmillon Spiculus. On ne le trouva pas. « Je n'ai donc plus d'amis! » s'écria Néron. « Spiculum mirmillonem cujus manu periret requisivit, et nemine reperto : » Ergò ego, inquit, nec amicum habeo![1] »

Aux combats de gladiateurs se trouvent quelquefois entremêlées, sur le même vase, des luttes de chars (voy. Pl. LI, b); mais plus habituellement elles y brillent seules.

On y voit retracés, soit en relief, soit ciselés à même la paroi du vase, des quadriges luttant dans l'arène.

Citons de préférence cette petite coupe de verre blanc exhumée presque intacte, au milieu de vases cinéraires, à Trouville en Caux, auprès de Lillebonne[2].

Cette coupe se fait remarquer plus par la richesse de la décoration que par le dessin, qui est assez grossier.

Sur la panse du vase apparaissent, à la suite l'un de l'autre, quatre quadriges avec leurs conducteurs tenant une couronne à la main. (Pl. LI, a.)

Il ne serait point impossible de reconnaître, malgré l'inexactitude du dessin et l'imperfection de la ciselure, quelques-unes des dispositions de la lice : la *meta* indicative du but, par exemple; l'édicule au haut duquel on plantait les boules ou œufs, indicatifs des tours parcourus, bien que les boules elles-mêmes ne figurent point ici.

Sur le bandeau, formant le bord, la lèvre de la coupe, au-dessus de chaque quadrige, sont tracés en relief des caractères qui nous donnent sans doute le nom du conducteur du char. Deux seulement sont restés entiers. Doit-on lire :

BVFYCHEVA — OINBVBVA

noms bizarres et qu'on ne rencontre nulle part ailleurs?

Nous expliquons les derniers caractères du quatrième quadrige, IX VIC, par neuf fois vainqueur, IX VIC*tor*. Il est à remarquer que la tête des chevaux vient toucher la *meta*.

Sur le bandeau inférieur de la coupe règne une suite, une meute de chiens courants; motif qui se répète sous le pied du même vase.

Vases excentriques. — L'empereur Tacite, sans tomber dans les excentricités lubriques de l'empereur Commode, ne laissait pas que d'avoir les siennes. Il aimait avec passion les pièces de verrerie de formes variées et d'un travail recherché : « Vitreorum diversitate atque ope- » rositate vehementer delectatus[3]. »

[1] Suétone, *Nero*, c. xxx et xlvii.
Le nom de ce gladiateur est écrit indifféremment *Spiculus*, *Spicillus*; les meilleurs manuscrits portent *Spiculus*. L'inscription de Pompéi trancherait, s'il était nécessaire, la question.

[2] *La Seine-Inférieure historique et archéologique*, par M. l'abbé Cochet, p. 227, 228.

[3] Vopiscus, *Vie de l'empereur Tacite*.
M. de Lasteyrie, dans son *Histoire de la peinture sur verre*, interprète la phrase latine dans le sens de l'amour de l'empereur Tacite pour les vitraux peints. Nous ne saurions admettre une pareille supposition.

A cette époque de décadence du sentiment de l'art et du goût, nous ne sommes point surpris de voir cet empereur donner la préférence, sur des vases à formes pures et élégantes, à ces verres laborieusement travaillés et affectant des formes bizarres.

Il devait rechercher, à coup sûr, ces canthares, en forme de tête plus ou moins grimaçante, dont le cou représentait le pied du vase et dont le crâne s'allongeait grotesquement en goulot. (Pl. LII, a.)

Il devait accaparer : Ces petits bols hérissés d'un semis de menus grains de verre blanc, véritable lèpre, qui ne s'explique pas[1]. (*Ibid.*, b.)

Ces petites amphores avec ou sans anses en forme de grappe de raisin. (*Ibid.*, c, c.)

Ces grands gobelets symétriquement garnis de monstrueuses larmes. (*Ibid.*, d.)

Ces rhytons armés de pattes. (*Ibid.*, e.)

Ce grand gobelet à une anse et à grosse lèvre, de verre violacé, semé au hasard de taches blanches tranchant crûment sur le fond du vase. (Pl. LIII, a.)

Ce petit verre à boire, semé plus symétriquement de grosses larmes blanches dans un réseau entrecroisé occupant toute la panse du gobelet, le tout se détachant en relief sur les parois bleues du vase. (Pl. LIII, b.)

Que n'eût-il pas donné de ce flacon, de verre blanc le plus pur, avec son pied bleu, orné de ces anses si légères et si originales, à filet enserpenté du plus beau bleu (Pl. LIV, c), dont l'élégance, nous ne le cachons pas, nous eût séduit nous-même !

Il n'eût pas dédaigné, certainement, cet autre petit flacon (Pl. LIV, b) à bandelettes et rondelles en bleu, dont il serait difficile de trouver le pareil.

Et ce long gobelet effilé, à petit pied blanc (Pl. LIV, a), tout couvert, sur un fond bleu, d'un réseau de dessins enlacés, si riche et si curieux, ne s'en fût-il point emparé ?

Non, il ne l'eût point laissé passer en d'autres mains; pas plus que ce verre à boire, plus excentrique, à coup sûr, figurant une tête de chevreuil, avec ses yeux incrustés en argent, dont le musée de Naples, qui en est possesseur, ne se dessaisirait pas de nos jours.

Pas plus que ce petit carafon (Pl. LIV *bis*, a) à la panse ornée de cordonnets enroulés en guise de serpents;

Que ce verre à boire (*ibid.*, b) à deux rangs d'énormes larmes, en forme de poissons armés de leur crête.

Pas plus, enfin, que ce vase de verre noir, véritable poisson aux écailles dorées, qui était venu s'égarer dans un tombeau antique à Lillebonne, où il a été repêché en 1864.

Mais épargnons la mémoire de ce bon empereur Tacite. Comment ne point passer ses excentricités en fait de verreries, à celui qui se faisait gloire de descendre de l'historien Tacite, et qui, pour les conserver à la postérité, faisait transcrire, tous les ans, dix

[1] Cette petite urne, découverte auprès d'Asti, à Pallentia, est conservée au musée de la manufacture de Sèvres, sous le nº 2265-5. C'est là que nous en avons relevé le dessin.

exemplaires de ses ouvrages et les faisait déposer dans les bibliothèques et les archives publiques[1]?

Service de table. — Le verre n'était pas seulement employé aux vases à boire; il l'était encore à tous ceux où le vin et le service de table jouaient un rôle.

Chez les gens riches, à Athènes et plus tard à Rome, le vin pour les repas était versé dans de vastes cratères placés sur le dallage ou sur un socle, dans lesquels l'échanson puisait avec un canthare, et tenait de l'autre main le verre à boire (*calicem*) qu'il présentait, après l'avoir rempli, à son maître ou au convive.

C'est ce qu'on voit représenté sur la frise sculptée du monument connu sous le nom de la *Lanterne de Diogène*, à Athènes, élevé par Pisistrate.

Il n'en était pas de même chez les gens peu aisés.

Comme de nos jours, sur les tables ordinaires, on plaçait des carafons et des bouteilles pour l'eau et pour le vin.

Le musée du château de Saint-Germain a conservé une de ces carafes de verre, qui ne manque point de ressemblance avec celles dont nous nous servons. (Pl. LV.)

Quelques maîtres de maison, à la sortie de table, ainsi que nous l'apprend Horace, faisaient une petite marque sur le verre des bouteilles, afin de s'assurer si les serviteurs ne prenaient point de vin[2]. Nous ne jurerions pas que quelques-unes de nos ménagères, sans se douter du plagiat, n'en fissent autant.

On voyait encore, sur les tables, des burettes de verre pour l'huile et le vinaigre : les ruines de Pompéi nous en ont conservé une paire dans leur porte-huilier. (Pl. LVI, b.)

Comment expliquer l'existence de ce cratère de verre, de si minimes proportions, à côté de ces immenses cratères de marbre, d'albâtre, destinés au vin (Pl. LVI, a)? Peut-être est-ce pour plaire à l'œil ou à l'odorat d'un gourmet ou d'un convive de choix, en tête-à-tête, qu'un maître de maison aura fait faire et placer sur la table ce petit cratère, dans lequel, à l'exemple d'Horace invitant Mécène à dîner, il aura versé quelque vin fin, parfumé de roses :

..... tibi lene merum,
Cum flore, Mæcenas, rosarum.

Dans ce cas, on se serait servi, pour puiser dans le cratère, de petits *simpulum*, ainsi qu'on le voit sur une peinture de Pompéi, qui représente une scène du genre de celle que nous venons de décrire. (Pl. LVI, c.)

[1] Vopiscus.
Il est bien entendu que nous ne faisons point ici la guerre, en thèse générale, à l'ornementation des vases de verre, mais bien à celle d'un faux goût et d'un dessin disgracieux.

[2] ..... poscet qui ignoscere servis,
Et signo læso non insanire lagenæ.
(*Epist.* lib. II, ii.)

Avant d'être mis en consommation, le vin était conservé dans des amphores qu'on recouvrait d'une couche de gypse, et sur lesquelles on fixait une étiquette indicative du cru et de l'âge du vin, ainsi que le nom du consul alors en exercice.

Il paraît que c'était dans des amphores de verre que, par préférence, on renfermait les vins de choix : « On apporte, racontait Pétrone décrivant un festin, des amphores de verre soigneusement bouchées avec du gypse, sur la tête desquelles étaient fixées des étiquettes portant ces mots : *Falerne du consulat d'Opimius, de cent ans*[1]. »

« O ! mon amphore, disait Horace, toi née avec moi sous le consulat de Manlius ! »

O nata mecum consule Manlio !

Ce n'était pas du falerne, à coup sûr, et du falerne de cent ans, que contenait cette urne (*urna vinaria*) qu'on avait volée dans la taverne d'un certain Varius, cabaretier à Pompéi ; pour laquelle il promettait une récompense de 65 sesterces (13 francs environ de notre monnaie) si on la lui rapportait, s'engageant à donner le double si on lui amenait le voleur :

VRNA VINARIA PERIIT DE TABERNA
SEI EAM QVIS RETVLERIT
DABVNTVR
HS LXV SEI FVREM
QVI ABDVXERIT
DABITVR DVPLEX
A VARIO.

Noms et Marques d'artistes verriers. — Les amphores ne portaient pas toujours le nom et l'âge du vin. On se contentait quelquefois d'y exprimer sa qualité.

C'est ainsi que, sur une amphore découverte dans le nord de l'Italie, on lisait le mot DVLCE[2].

Cette inscription, et celle de MITE MERVM, lue sous le pied d'un vase de verre du même genre, ne nous autoriseraient-elles pas à interpréter par *Merum Dulce* les initiales M. D. tracées sous le pied d'un flacon ou espèce de bouteille (Pl. LVII, a) découverte aux environs de Rouen ?

Sur un vase semblable, trouvé à Vichy[3], on lit :

AVDITE
ET R · M · D

que nous traduisons par :

AVDITE, *Recondite Merum Dulce.*

« Faites attention et renfermez ce bon vin. »

[1] « Adlatæ sunt amphoræ vitreæ diligenter gypsatæ, quarum in cervicibus pittacia erant adfixa cum eo titulo : *Falernum Opimianum, annorum centum.* »

[2] Sancto Quintino, *Ricerche intorno alcune cose antiche*, 1832.

[3] Tudot, *Collection de figurines en argile*, 1860, p. 70.

Peut-on interpréter dans le même sens l'inscription suivante (Pl. LVII, d) :

Ↄ (A) M

et lire : *Audite, Condite Merum*?

Doit-on lire également *Merum* (M) sous le pied d'un vase de verre destiné au même usage (Pl. LVII, b); à moins qu'on ne voulût interpréter l'initiale M par *Misce* (Mélange), ainsi qu'on le lit en toutes lettres, MISCE, sur un autre vase de verre ?

Nous ferons remarquer que cette même lettre M se rencontre fréquemment sous le pied de vases de verre ou de poteries ayant renfermé du vin, ce qui accuse un sens général et habituel.

Faut-il expliquer dans un sens bachique les initiales D. R. tracées en relief sur la panse d'un petit godet de verre blanc (Pl. LVII, c), empruntant la forme d'un baril cerclé, qui avait servi très-probablement à contenir de la liqueur ou un élixir? Faut-il lire D*ulcis* R*efectus*, par allusion à la propriété du liquide; ou bien, à titre d'échantillon, le nom de quelque vin de choix : D*ulce* R*hodianum*, par exemple, cité par Columelle; D*ulce* R*ethicum*, ce *Rethicum*, la passion d'Auguste (*maximè delectatus Rethico*)[1]? Nous hésitons à nous prononcer.

Ce devait être du vin, MERVM, et du MERVM DVLCE, aux yeux des buveurs, que contenaient ces petits barils de verre ; spécialité d'une fabrique établie sur les confins de la Normandie et de la Picardie, là où ils ont été trouvés en abondance [2].

Ces vases, dont le corps figure une barrique cerclée, ont un goulot accompagné d'une ou de deux anses (Pl. LVIII). Leur hauteur, tout compris, varie depuis 12 jusqu'à 25 centimètres; leur plus grand diamètre atteint 11 centimètres.

Ces singulières pièces de verrerie, qui avaient été coulées dans un moule, ainsi que l'indique la double bavure longitudinale qui se dessine sur leur panse, sortaient de la fabrique FRONTINIANA — FRONTINIANA F.QVA (*fabriqua* pour *fabrica*), empruntant son nom au maître verrier FRONTINVS [3].

Elles avaient eu tant de succès, que le fabricant se crut suffisamment autorisé à prendre la dénomination de très-agréable, COMIOR FRON., et à inscrire sur les vases sortis de ses ateliers le nom de l'ouvrier par excellence, Prométhée :

PROMEΘV FRŌTI (à Amiens),
PROMEΘEVS F... (à Rouen).

[1] Suétone, *Augustus*, c. LXXVI.
[2] Les musées d'antiquités de Rouen et d'Amiens en ont recueilli une assez grande quantité.
[3] La plupart de ces petits barils de verre portent sous leur pied, par abréviation :

FRONTI — FRŌTI — FRON — FRO — FRŌT — FRONT — FRONTIN O (*officina*), etc.

On eût dit, ainsi que l'a si ingénieusement fait remarquer M. Ch. Dufour, d'Amiens [1], qu'il se fût inspiré du vers du poëte :

Ficta Promethæo diceris esse luto.

On lit, tracés sous le pied d'un de ces petits barils de verre (Pl. LIX, A), les mots :

FRONTINIANA. S. C.

Un autre petit baril, découvert aux Loges, près de Fécamp, en 1851, porte FRONT. S. C. F. (FRONTINIANA. S. C. *Fabrica*). (Pl. LIX, A.)

Cette inscription soulève une question intéressante.

D'après l'épigraphie romaine, le sigle S. C., à la place qu'il occupe, doit s'entendre de *Senatus Consulto*.

A-t-il bien cette signification sur notre petit baril de verre?

On doit se demander d'abord si le sénat, même un sénat provincial, intervenait dans la création et dans la concession des établissements industriels; si les corps de métiers, les colléges, qui les exploitaient, étaient soumis à une sanction légale.

Il est certain qu'il existait de grandes fabriques privilégiées, de l'art céramique, par exemple, qui avait tant d'affinité avec l'art de la verrerie, lesquelles dépendaient des domaines impériaux, ainsi que l'indiquent les inscriptions gravées sur leurs produits :

OPVS DOLIARE EX PRAEDIIS N. N. AVGVSTORVM,
EX PR. IMP. M. AVRELII ANTONI...,
EX PR. FLAVII TITI,
OPVS DOLIARE EX PRAED. FAVSTINAE AVG. [2], etc.

Ces inscriptions sont quelquefois accompagnées des noms des consuls sous lesquels ces établissements industriels avaient été fondés ou concédés; ce qui semblerait dénoter qu'ils avaient souvent l'attache de l'autorité légale.

Il y a plus : l'intervention du sénat dans l'organisation des fabriques et des corps de métiers est constatée par des inscriptions antiques parvenues jusqu'à nous. On y voit qu'on pouvait entrer, à un titre particulier, dans les colléges et corporations, au moyen d'un sénatus-consulte :

COLLEGIVM FABRVM
QVIBVS EX S · C · COIRE LICET [3].
. . . .
COLLEGIO DENDROPHOR.
ROMANOR. QVIBVS EX
S. C. COIRE LICET [4].

[1] *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, t. IX.
[2] Gruter, passim.
[3] Idem, p. CCCCXXXII.
[4] Idem, p. CLXXV.

L'empereur Sévère avait constitué en corps de métiers les diverses industries, et avait fait en leur faveur des règlements auxquels il appela sans doute à participer le sénat, pour lequel il avait une grande déférence [1].

La verrerie *Frontiniana* dut faire partie de ces établissements privilégiés, et aura tenu à le constater, dans son intérêt, en inscrivant sur ses produits la formule *Senatus consulto*, S. C.

Nous nous sommes souvent demandé si, à l'existence de cette fabrique privilégiée établie sur les confins de la Normandie et de la Picardie, il ne serait pas possible de rattacher (tant la tradition et l'esprit industriel sont vivaces sur le sol normand) l'existence de ces usines de verrerie placées dans la même localité, devers la forêt d'Eu, qui étaient exploitées de temps immémorial, jusqu'en 89, par un petit nombre de familles, auxquelles elles conféraient de certains priviléges, confirmés depuis par l'autorité royale, qui y ajouta même le droit de noblesse. C'est ainsi que le maître verrier, de cette même main qui tenait la *canne* à souffler, put tenir l'épée du noble.

Pour revenir aux temps antiques, à quelle époque devrait-on faire remonter l'origine et l'existence de la verrerie *Frontiniana* elle-même?

Une médaille en grand bronze, d'Antonin, trouvée à côté d'un des barillets de verre au nom de FRON......., dans une sépulture antique d'un des faubourgs de Rouen, a fait supposer naturellement, à l'auteur de cette découverte [2], que le maître verrier Frontinus existait au temps d'Antonin, vers le milieu du IIe siècle de notre ère.

Sans méconnaître le mérite de cette induction, nous croyons devoir faire remarquer que ce n'était pas toujours une pièce de monnaie de l'empereur régnant, à l'exclusion de toute autre, que l'on mettait dans la tombe. Les monnaies impériales, à quelque règne qu'elles appartinssent, n'ayant point cessé d'avoir cours pendant toute la durée de l'empire romain, et même au delà [3], il n'y aurait rien d'étonnant qu'on eût placé dans un tombeau une médaille frappée longtemps avant la mort de l'inhumé, et étrangère à la dynastie régnante.

Il y a plus, souvent on réunissait dans la même sépulture plusieurs pièces frappées sous différents empereurs. C'est ainsi que, dans un cercueil découvert à Rouen, auprès de celui dont nous venons de parler, se trouvaient accolées quatre médailles, de Vespasien, de Domitien, d'Antonin et de Julie Mammée, mère d'Alexandre Sévère, émises dans un laps de cent cinquante ans [4].

Indépendamment de ces observations, la qualité inférieure et le ton verdâtre du verre de

[1] « Corpora omnium constituit, hisque ex sese defensores dedit et jussit quid ad quos judices pertineret. » (LAMPRIDE.)

[2] M. THAURIN.

[3] Chifflet nous apprend que dans le tombeau de Childéric, au milieu d'un nombre considérable de monnaies romaines, étaient, entre autres, neuf médailles d'Antonin.

[4] H. LANGLOIS, *Mémoire sur des tombeaux gallo-romains découverts à Rouen*, 1829.



presque tous ces barillets Frontiniens nous feraient incliner, si nous avions à nous prononcer, à reporter leur fabrication vers le milieu du IIIe siècle au plus tôt.

Un maître verrier, voisin de la fabrique ***Frontiniana***, séduit du succès du petit baril cerclé, ne craignit pas, pour écouler sa marchandise, au risque d'être accusé de contrefaçon, d'inscrire son nom, DACCIVS F. (*fecit*), sur un barillet de verre absolument semblable, sorti de son atelier[1]. (Pl. LIX, b.)

Un autre maître verrier s'était approprié également l'invention de la fabrique ***Frontiniana;*** mais il n'alla pas aussi loin que son confrère Daccius, et s'abstint d'inscrire son nom sur les petits barils cerclés fabriqués par lui.

C'est dans les environs d'Arras que deux de ces barils ont été trouvés.

Celui dont nous donnons le dessin (Pl. LX), et qui est conservé au musée d'Arras, est armé de deux petites anses à son collet et compte cinq cercles, haut et bas. Absence complète de nom et de marque sur le vase.

Tous ces petits barils étaient coulés dans un moule, ainsi que l'indique le bourrelet, plus ou moins en saillie, qui se dessine le long du vase et le coupe en deux portions égales.

A ces estampilles de maîtres verriers, trouvées en Normandie et en Picardie, ajoutons celle de

AMARANVS F[*ecit*]

exhumée sur les bords de la Seine, dans la forêt de Brotonne, et retrouvée, sur les bords de la Meuse, à Verdun; preuve que les produits de ce fabricant étaient recherchés au loin. (Pl. LIX, c.)

Plus modeste que les confrères de son voisinage, les Frontinus et les Daccius, un artiste verrier de Samarobriva (Amiens) produisait des pièces de verrerie d'un autre mérite, et sur lesquelles il aurait pu montrer hardiment son nom et la marque de sa fabrique.

Témoin ce joli canthare, de beau verre bleu, à deux anses enserpentées, la panse et le pied ornés de godrons (Pl. LXI) : l'élégance le dispute sur ce vase à la richesse[2].

Le Vieil-Évreux, sur un petit fragment de vase de verre, un barillet peut-être (Pl. LIX, d), va nous donner le nom incomplet de COME*onis*, qui était, selon toute apparence, accompagné des mots MANUS F[*ecit*], sans qu'on puisse l'affirmer.

Sous un pied à demi brisé d'un petit flacon (Pl. LIX, e) apparaissent les lettres A...SMANC., marque trop incomplète pour qu'on puisse la rétablir avec une entière certitude.

Pourrait-il être permis, empruntant un nom d'artiste connu[3], de lire :

A*mandu*S MAN*u* C*onfecit*?

[1] Trouvé à Neuville, près de Dieppe. — Ce verre a dû être coulé dans un moule comme ses congénères.
[2] Découvert auprès d'Amiens. De la collection Pourtalès, n° 1401 du catalogue de vente.
[3] Il existait dans la collection Durand une petite coupe portant cette inscription :

AMANDVS F (*fecit*).

Si du nord de la France nous passons au centre, Limoges nous donnera le nom d'un atelier de verrerie, sur un vase bleu :

OF. OPMIA

« OF*ficina* OPMIA (d'Opmius). »

Ailleurs, sur un flacon de verre incolore, nous trouverons celui du verrier PARRICVS :

OF. PARRICI.

Est-ce l'estampille du même maître verrier Parricus, à l'enseigne du ***Poisson***, que nous devons reconnaître sur un autre flacon (Pl. LIX, f), où l'initiale du mot *officina*, soit prétention du maître verrier, soit pour la symétrie du dessin, se trouve répétée jusqu'à trois fois ?

Devons-nous lire le nom du verrier TRASEBIVS sur ce poucier de cratère [1], où il existe ainsi figuré? (Pl. LIX, g.)

Est-ce encore un poucier de cratère, à demi-brisé (Pl. LIX, h), qui nous donnerait le nom abrégé d'un autre artiste verrier : LAVR*atus*, LAVR*icus* [2]?

La ville de Lyon, sur un fond de vase de verre blanc, nous fera lire le nom d'un artiste verrier tracé en relief :

IMY. F. (*Imyus fecit*) [3].

Si nous descendons vers le Midi, Narbonne va nous faire connaître celui d'un verrier, d'un *ampullarius*, sur une inscription, mais sans nous montrer aucune de ses œuvres.

C. LVCIVS PHILOMVSVS
AMPVLLARIVS.

Sous le pied d'une ampoule à long col et à culot plat (Pl. LXII, c), nous lirons le nom du verrier PATRIMONVS.

On pourrait supposer que c'est également le nom d'un artiste verrier GAI (GAIVS) que nous montre ce dessous d'un grand bocal carré, conservé au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale de Paris, dont nous donnons le dessin de grandeur naturelle (Pl. LXII, a) ; mais l'apparition du même nom, également abrégé, GAI, sur le cachet d'un oculiste [4], inventeur d'un collyre à la rose (*diarhodon*), justifie suffisamment que ce grand bocal a servi à contenir la provision de collyre de maître Gaius et a fait partie de son officine.

[1] Au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale.

[2] Idem. — Les noms de LAVRO *Officina*, de LAVRATVS, LAVRIC..., se retrouvent sur des pièces de poterie.

[3] Au musée de Lyon.

[4] Ce cachet a été découvert à Vieux, auprès de Caen. Les yeux gravés sur la panse du vase et le nom de Gaius répété sur son orifice ne laissent aucun doute sur sa destination : le nom du collyre, DIARHODON, se trouve tracé sur une des parois latérales du cachet. (Voy. Pl. LXII, d.)

S'il en est ainsi, les deux initiales, C. L. tracées, en regard, sous le pied du bocal (Pl. LXII, a), pourraient s'entendre de *Collyrium Lene*, qui se lit fréquemment sur les formules d'oculistes. Resterait à interpréter les deux autres initiales T–T, qui se correspondent. On pourrait peut-être se hasarder, en réunissant dans une même formule les quatre lettres T. T. C. L., à les traduire par :

TuTamen Contrà Lippitudinem.
« Préservatif contre la lippe. »

Les estampilles de potiers sont très-communes. Il n'en est pas de même de celles des artistes verriers, soit que les produits de leurs officines fussent moins nombreux que ceux des fabriques, en tout genre, de poteries, depuis la tuile et la brique jusqu'aux vases les plus fins; soit la difficulté comparative de tracer des noms et des figures sur le verre.

Ce qui est certain, c'est que l'on compte à peine soixante estampilles de verriers contre quatre mille et plus de potiers [1].

Nous donnons, à la suite de ce mémoire, le tableau du petit nombre de noms et de marques d'artistes verriers qu'il nous a été possible de réunir.

Nous ferons remarquer, à cette occasion, que quelques-uns de ces noms se retrouvent sur des pièces de poterie, soit simple similitude de nom, soit que le même artiste ait travaillé le verre et la terre cuite. Voici ceux de cette catégorie que nous avons relevés : Albinus, Amandus, Daccius, Firmus, Frontinus, Imius, Lauratus, Parricus.

Service d'office. — Le verre était utilisé, indépendamment du vin, pour la conservation des autres liquides et des comestibles de table.

Columelle recommande, pour la conservation des fruits et des légumes, les bocaux de verre à large ouverture et droits, « *ore patentiore et usque ad imum æqualia* », et plutôt en grand nombre que de forte dimension, « *hæc vasa (vitrea) plura potius quàm ampla* ».

Ce sont des bocaux de verre de ce genre qu'on trouva encore en place, dans une boutique à Pompéi, remplis de prunes, de figues, de châtaignes, de lentilles et autres légumes [2].

Les fruits passaient, des bocaux de verre, dans des coupes également de verre, pour être servis sur les tables : les peintures de Pompéi en font foi.

Néron, à ses repas, ne faisait usage que d'eau glacée, qui, préalablement, avait été bouillie au feu. C'est dans des vases de verre qu'on la faisait congeler [3].

L'empereur Maximin faisait servir les verres à boire à un usage moins raffiné et moins délicat. Il y recueillait sa sueur : « *Sudores sæpe suos excipiebat et in calices mittebat* [4]. »

[1] Nous avons pu relever 4500 estampilles de noms de potiers, que nous avons classés alphabétiquement.
[2] Mazois, *Ruines de Pompéi*, t. III, p. 63.
[3] C'est à cette boisson que Néron, à ses derniers moments, faisait allusion, se voyant forcé d'étancher sa soif à l'eau d'une mare : « *Hæc est Neronis decocta !* »
[4] Vopiscus.

Service de parfumerie, de pharmacie. — Indépendamment du service de table, le verre était utilisé, sous forme de flacons, de fioles, de bouteilles, d'amphores, d'alambics, dans les officines de parfumerie et de pharmacie, soit pour la distillation, soit pour la conservation des parfums, des élixirs, des essences.

Fluere excussa cinnama fusa vitro,

disait Martial.

Les tables de toilette en étaient garnies. Combien en fallait-il sur celle de cette beauté dont le mordant Juvénal nous dépeint le visage empâté, oint, parfumé de pommades, de graisses, de baumes, d'essences de toutes sortes; si bien qu'en la regardant, on se demandait si l'on voyait un visage ou un emplâtre[1]?

Suétone nous apprend qu'au temps de Galba, on renfermait quelquefois l'encens des sacrifices dans du verre[2].

C'est dans des vases de verre qu'on faisait macérer la rose au soleil, dans l'huile ou dans le vin, pour lui donner de certaines propriétés médicales : « *Aut oleo aut vino maceratur in sole vasis vitreis*[3]. »

C'est dans le verre (*in vitreo vase*) qu'on faisait oxyder des clous de fer destinés à la guérison de la chassie, *contra lippitudinem*[4].

C'est dans des flacons de verre remplis de vinaigre qu'on faisait infuser une certaine plante pour rendre la gaieté aux gens moroses : « *Ad recreandos defectus animo, in ampullas vitreas aceti dejectis.* »

C'est dans du verre, nous dit encore Pline, qu'on devait conserver l'urine de sanglier, afin (libre à lui de le croire) de la rendre propre à guérir la douleur et les maux d'oreilles : « *Aurium dolori et vitiis medetur urina apri in vitro servata.* »

Columelle fait infuser dans du verre (*in vitro*) des râpes mêlées à de la graine de moutarde, à du vinaigre et à du sel.

C'est encore dans un vase de verre (*in fideliam vitream*) qu'il mélange de l'ache, de l'oignon, du grain, de l'huile, du miel, du vinaigre, sans nous indiquer l'usage de cette composition[5].

Ce n'est plus un vase, c'est un *dolium*, un tonneau de verre (*in dolio vitreo*), qu'il faut à Végèce pour contenir les trente-deux ingrédients d'un certain médicament, le *quadrigarius pulvis*, destiné aux chevaux, dont le bon Végèce se complaît à donner l'énumération[6]. Ce n'était pas trop du *dolium* pour toute cette pharmacie.

1 Satire VI, vers 461-473.
2 « In catino vitreo thus. »
3 Pline.
4 Idem.
5 *De re rusticâ*, lib. XII.
6 *Artis veterinæ*, lib. IV, c. XIII. — Végèce nomme Chiron comme l'inventeur de ce médicament.

Usages divers. — « *Formatur vitrum in diversos habitus* », disait Sénèque.

Aussi Cicéron nous apprend-il qu'on utilisait le verre, concurremment avec le papier et la toile, pour serrer certaines marchandises : « *Merces chartis et linteis, et vitro servatæ.* » Ne dirait-on pas les vitrines de nos boutiques?

Columelle recommande, si l'on veut obtenir des concombres précoces, de les placer, durant l'hiver, sous des châssis vitrés exposés au soleil [1].

Le verre servait à une foule d'autres usages, même les plus recherchés.

C'est ainsi, par exemple, que, dans un petit vase de verre à couvercle d'argent et enveloppé d'une feuille légère de même métal, un jeune Romain, un patricien sans doute, à l'exemple de Néron [2], avait déposé, enfermés dans de petites cassolettes d'or, les premiers poils de sa barbe [3].

Les anciens, indépendamment du gnomon, ou cadran solaire, se servaient, pour mesurer le temps, du sablier, qui s'est perpétué jusqu'à nos jours, et de la clepsydre, dans laquelle l'eau remplaçait le sable. Les sabliers et les clepsydres étaient de verre; il ne pouvait pas en être autrement.

Il serait trop long d'énumérer et de décrire les objets en tout genre, à usage public ou domestique, que l'art de la verrerie, dans l'antiquité, s'était appropriés.

A ceux que nous avons déjà mentionnés, ajoutons ici, comme faisant exception par leur rareté, leur importance et la richesse de leur exécution, cinq ou six pièces seulement.

Citons d'abord cette grande lampe de verre (Pl. LXIII), spécialité bien rare comparativement aux lampes de terre cuite, qui sont en si grand nombre.

La coupe de cette lampe et sa bordure sont de verre bleu avec figure et ornements de verre blanc. Sur la frange de la bordure court une branche de vigne. Le fond de la coupe est orné du buste ailé d'Harpocrate, reconnaissable, comme fils d'Osiris et d'Isis, à la fleur de lotus dressée sur sa tête; comme dieu du silence, à sa main droite appliquée sur la bouche.

L'artiste verrier qui a fabriqué cette lampe devait avoir un culte tout particulier pour ce dieu, car il a placé sur sa poitrine une tablette où il a inscrit ces mots :

DEO QVI EST
MAXIMVS.

« Au Dieu qui est très-grand. » (Pl. LXIII.)

Décrivons maintenant cette tablette de verre commémorative, en forme de couronne, avec deux appendices, ou attaches latérales, afin de pouvoir la fixer. (Pl. LXIV.)

Au centre de cette couronne, qui est avec feuilles et glands de chêne, se voit tracée une

[1] *De re rusticâ*, lib. XI, c. III.
[2] « Primam barbam posuit conditamque in auream pixidem pretiosissimis margaritis adornatam Capitolio conse-
» cravit. » (Suétone, *Nero*, c. XII.)
[3] De l'ancienne collection Beugnot.

Victoire ailée marchant, tenant une palme de la main gauche, une couronne de la main droite. Devant elle est un petit trophée.

Dans le champ de la tablette, en arrière de la Victoire, sont inscrites les lettres suivantes :

D D — N N

qu'on doit interpréter par *Dominis Nostris*, ou par DOMINORVM NOSTRORVM, — *Victoria dominorum nostrorum*.

A quelle époque peut-on faire remonter ce curieux petit monument ? A quels empereurs, père et fils, ou associés, peut-on en appliquer la devise ?

Caligula est le premier qui ait osé se faire appeler *maître* (*dominus*), nom odieux aux Romains.

« Dominum dici tentaverat. Primus diademate (capiti) imposito, dominum se jussit » appellari[1]. »

Un demi-siècle devait s'écouler avant qu'un autre empereur, digne en tout de Caligula, Domitien, usurpât le même titre : « More Caligulæ, dominum sese deumque dici coegit[2]. »

Ces tentatives, que ne trahissent ni les inscriptions ni les médailles de ces empereurs parvenues jusqu'à nous, restèrent sans écho.

Ce n'était qu'à près de deux siècles de là qu'un empereur ressuscitait ce titre, pour s'en emparer.

« Dioclétien, dit Aurelius Victor, le premier de tous, après Caligula et Domitien, souffrit qu'on le qualifiât ouvertement de maître : « Se primus omnium post Caligulam Domitianumque dominum palàm dici passus est. »

Caligula et Domitien ayant régné, successivement, seuls et sans partage du pouvoir, ne sauraient revendiquer notre tablette de verre, commémorative d'une victoire de deux empereurs associés, DOMINORVM NOSTRORVM.

Il n'en est pas de même de Dioclétien, qui s'était associé Maximien Hercule ; ce que rappellent les inscriptions et les médailles, sur lesquelles on lit :

D · D · N · N · DIOCLETIANVS · ET · MAXIMIANVS.

Ce serait donc à Dioclétien et à Maximien Hercule que nous attribuerions de préférence cette plaque de verre. Le style de ce petit monument commémoratif, bien que le dessinateur chargé de le reproduire, auquel nous avons emprunté cette esquisse, l'ait peut-être embelli, ne permet pas de descendre plus bas.

Nous ne saurions dire, puisque nous sommes sur ce sujet, à quel empereur était destiné ce

[1] Aurelius Victor.
[2] Idem.

petit flacon de verre sous le pied duquel se voit une Victoire debout, palme et couronne en mains (Pl. LXV, a), avec cette inscription :

VICTORIAE AVGVSTI.

C'est à Septime Sévère et à Caracalla que nous sommes porté à attribuer cette autre petite ampoule du même genre, offrant, à la même place, une Victoire marchant, accompagnée de ces lettres, V. P. (*Victoria Parthica*), et entourée de la légende VICTORIA AVGVSTORVM, qui rappelle la médaille d'or de ces deux Augustes au revers de VICTORIA PARTHICA.

Le nom et le souvenir des empereurs romains vont s'effacer pour faire place à ceux d'une femme inconnue, des derniers temps du Bas-Empire.

C'est dans un tombeau, découvert dans la Vendée, qu'était placée, à côté de ses restes, avec d'autres objets à son usage, cette jolie coupe de verre, de couleur vert foncé, avec ondes et filets de verre jaune, portant son nom en lettres blanches (Pl. LXVI, a) :

EVTVCHIA.

Dans l'ouverture de la coupe était entrée cette petite soucoupe du même genre [1]. (Pl. LXVI, b.)

C'est probablement encore à une femme qu'a servi, sur sa table de toilette, cette cuvette toute garnie de stries perpendiculaires. (Pl. LXVII.)

Parmi les autres pièces de verrerie rares et curieuses, citons :

Ces deux coupes faisant pendants [2], don, sans doute, d'un amoureux à sa maîtresse, au fond desquelles se voient incrustés quatre colliers de perles de couleur retenues par un cordonnet de verre blanc mat. (Pl. LXV, b.)

Citons encore ces deux verres à pied (Pl. LXV, e) ornés, l'un d'un lacet ondé de verre noir, se détachant à jour sur le col du vase ; l'autre (Pl. LXV, d), d'ondes superposées, rouge violet et blanches, prises dans le corps même du vase.

Comment passer sous silence ce godet de verre blanc irisé, garni circulairement d'une série d'arcades supportées par des colonnettes entre lesquelles sont placés alternativement un cratère et une amphore, le tout en relief ? (Pl. LXV, c.)

N'oublions pas ce joli médaillon, malheureusement fruste, de verre blanc à fond bleu tendre, représentant un génie ailé tenant une corne d'abondance. (Pl. LXVIII, b.)

Mais comment ne point parler ici de ces gracieuses figures d'Ariadne et de Bacchus, se

[1] *Études historiques et archéologiques, Poitou et Vendée*, 1863. — Il ne serait point impossible que le nom dût être lu : EVTYCHIA.

[2] Au musée Napoléon III, collection Campana.

détachant sur une plaque de pâte vitreuse incolore, encadrée dans une bande bleu pâle [1] ? Bacchus est représenté couronné de pampre, un canthare d'une main, l'autre appuyée sur l'épaule d'Ariadne. Celle-ci est vue nue jusqu'à mi-corps, tenant un thyrse à la main. (Pl. LXVIII, a).

Ces sujets ciselés laissent loin derrière eux les essais de nos artistes verriers modernes.

Ceux-ci, au reste, n'ont rien inventé dans l'art de travailler le verre. Pline nous l'indique :

« *Aliud* (dit-il, en parlant du verre) *flatu figuratur, aliud torno teritur, aliud argenti modo cœlatur.* » — « L'un est façonné par le souffle, l'un est moulé par le tour, l'un est ciselé à la façon de l'argent. »

Soufflage du verre. — Sénèque parle d'un ouvrier de son temps si habile, qu'il pouvait avec son haleine donner au verre les formes les plus variées, que la main la plus exercée eût pu à peine atteindre : « Cuperem Possidonio aliquem vitrarium ostendere qui spiritu vitrum » in habitus plurimos format, qui vix diligenti manu effingeretur [2]. »

Cet ouvrier, indépendamment de ces pièces de verre délicates, aurait bien certainement pu souffler de grandes masses de verre pour de fortes pièces d'un usage ordinaire.

C'est par le soufflage qu'étaient faites ces boules de verre dont parle Sénèque, qui servaient à grossir ou à embellir les objets :

« Des lettres, dit-il, bien que très-petites et peu lisibles, sont vues plus grandes et plus claires, à travers un globe de verre rempli d'eau. Les fruits qui nagent dans le verre apparaissent plus beaux qu'ils ne sont en réalité [3]. »

Condita sic puro numerantur lilia vitro,

dit à son tour Martial.

Il devait en être de même de ces globes propres à allumer le feu, au dire de Lactance : « Si vous tenez au soleil un globe de verre plein d'eau, la lumière qui en rejaillit allume du feu, même par le froid le plus intense [4]. »

Pline avait signalé longtemps auparavant cet effet : « Ces boules de verre, écrivait-il, exposées au soleil, s'échauffent tellement, qu'elles mettent le feu aux vêtements [5]. »

[1] Au musée des antiquités de Rouen; de l'ancienne collection Durand, n° 204. Cette petite plaque de verre a 8 centimètres et demi de hauteur.

[2] Epist. xc.

[3] « Litteræ quamvis minutæ et obscuræ per vitream pilam aquâ plenam majores clarioresque cernuntur. Poma formo- » siora quàm sunt, videntur, si innatant vitro. » (*Quæstiones naturæ*, lib. I, c. vi.) — « Poma per vitrum aspicientibus multò » majora sunt. » (Idem, *ibid.*, c. v.)

[4] « Orbem vitreum plenum aquæ si tenueris in sole, de lumine quod ab aquâ refulget ignis accenditur etiam durissimo » frigore. » (*De ira Dei*, c. x.)

[5] « Addita aqua vitreæ pilæ sole adverso in tantùm excandescunt ut vestes exurant.

Puisque nous en sommes sur l'effet de la lumière sur le verre, mentionnons ces baguettes de verre, ces prismes dont parle Sénèque, décomposant la lumière, ainsi que le pratiquent les physiciens de nos jours [1].

Ne nous targuons donc pas, ainsi qu'on l'a fait, de cette invention.

Balles de verre. — C'est encore par le soufflage qu'on devait fabriquer ces balles ou petits ballons de verre qui servaient au jeu de la balle de verre (*vitrea pila*). On lit, sur un marbre découvert à Rome, cette curieuse inscription :

« C'est moi, Ursus Togatus, qui le premier ai joué avec talent au jeu de la balle de verre, aux applaudissements et aux acclamations du peuple, dans les thermes de Trajan, dans les thermes d'Agrippa et de Titus, et souvent dans ceux de Néron. C'est moi. Réunissez-vous, joueurs de la balle ; couvrez de fleurs la statue de votre ami... Versez le noir falerne ; chantez en chœur le vieux professeur de balle qui a vaincu brillamment ses prédécesseurs avec une adresse sans pareille. Mais, il faut que j'en convienne, j'ai été vaincu moi-même, à mon tour, par Verus, trois fois consul, mon patron, non pas une, mais plusieurs fois [2]. »

Ce Verus, ce vainqueur du vieux professeur du jeu de la balle et son patron, n'était autre que l'empereur Verus lui-même. Voyez-vous le césar, l'associé de Marc-Aurèle, entrant dans la lice, faisant voltiger dans ses mains la balle de verre, aux applaudissements de la foule ébahie ! Était-ce en souvenir que le bon Quintilien écrivait :

« C'est miracle de voir, au jeu de la balle, revenir comme d'elles-mêmes les balles aux mains qui les ont lancées, et voyager à commandement [3] ! »

Le grave Marc-Aurèle, qui gémissait des excentricités de Verus, ne s'était pas attendu, à coup sûr, à le voir lutter avec un joueur de balle, avec un véritable jongleur.

Les femmes ne renonçaient pas à s'essayer au jeu de la balle.

Ce devaient être des balles de verre colorées que chassait dans ses mains, en les suivant d'un œil attentif (Pl. LXIX), cette jeune beauté représentée sur une amphore de Nola, plutôt que des balles de laine, ainsi que le supposait le savant M. de Wite, qui a donné le dessin de cette figure, que nous lui empruntons.

Les femmes se servaient plus fréquemment d'autres balles pleines, soit de cristal, soit de

[1] « Virgula solet fieri vitrea striata vel pluribus angulis in modum clavæ torosa. Hæc si ex traverso solem accipit, colorem talem qualis in arcû videri solet, reddit. » (*Quæstiones naturæ*, lib. I, c. VII.)

[2] « Ursus Togatus vitreâ qui primus pilâ lusi decenter, laudante populo maximis clamoribus, thermis Trajani, thermis » Agrippæ et Titi multùm et Neronis, ego sum. Convenite, pilicrepi ; statuamque amici floribus ornate. Profundite nigrum » falernum ; canite voce concordi senem pilicrepum scholasticum, qui vicit omnes antecessores suos sensi decore atque » arte subtilissima. Nunc sum victus ipse, fateor, nec semel, sed sæpius, ter consule Vero patrono. »

(Gruter, *Inscriptiones.*)

[3] « Miracula illa in scenis pilariorum ut ea quæ emiserint ultrò venire in manus credas et quâ jubentur excurrere. » (Lib. X, c. XII.)

verre simulant le cristal. Les dames romaines tenaient ces boules entre leurs mains, non pas pour jouer, mais pour rafraîchir et rendre leurs mains plus blanches :

..... crystallaque portat
Candidiore manu.

C'est ainsi que Cynthie demandait à Properce de lui faire cadeau d'un éventail de plumes de paon et de boules réfrigérantes pour ses mains :

Et modo pavonis caudæ flabella superbæ,
Et manibus durâ frigus habere pilâ [1].

Lorsque le verre s'était échauffé, les dames changeaient de boules. Ceci explique comment, dans des fouilles faites à Rome, on en trouva soixante réunies dans une urne d'albâtre. On s'était demandé à quoi avaient pu servir toutes ces boules de verre : c'était la collection de boules réfrigérantes d'une beauté romaine.

Indépendamment du jeu de la balle, le verre était utilisé pour d'autres jeux plus calmes et plus sédentaires.

On en faisait des dés à jouer, des billes, et principalement des pièces pour le jeu des échecs, pour le jeu des *voleurs* et autres du même genre. Lucain dit :

Callidiore modo tabulæ varietur apertæ
Calculus et vitreo peraguntur milite bella.

Écoutons Ovide conseillant à un amant de laisser prendre ses pions par ceux de verre de sa maîtresse, au jeu des voleurs :

Sive latrocinii sub imagine calculus ibit,
Fac pereat *vitreo* miles ab hoste tuo.

Les deux camps, à ces divers jeux, étaient de couleurs différentes, comme sur nos échiquiers :

Discolor et recto grassetur limite miles.

Pétrone, au festin de Trimalcion, nous montre un jeune esclave apportant, à la sortie de table, pour le jeu, un damier de bois de térébinthe avec des dés de cristal : « Sequebatur » puer cum tabula terebinthina et crystallinis tesseris [2]. »

De nos jours on simule des fruits en cire, en marbre. On en faisait autant à Rome : on en voyait sur les tables, non-seulement de marbre et de cire, mais encore de bois, d'ivoire, de terre cuite [3]. On était allé plus loin, on en avait fait de verre.

[1] Lib. II, eleg. XXIV.

[2] *Satyricon*, c. XXVII.

[3] « In mensa sæpe ceream cœnam, sæpe ligneam, sæpe eburneam, aliquando fictilem, nonnunquam marmoream, » etiam vel lapideam exhibuit. » (LAMPRIDE, *Héliogabale*.)

Il n'est pas jusqu'aux figures de cire pour lesquelles les anciens ne nous aient devancés. Le poëte Stace se charge de nous l'apprendre :

Mille ibi tunc species ærisque eborisque vetusti
Atque locuturas mentito corpore ceras.

Héliogabale, voulant rire aux dépens de ses parasites, les fit asseoir un jour à une table qui était chargée de mets et de fruits les plus recherchés, de la plus belle apparence. Il se trouva que les convives n'avaient devant eux que des objets de verre, d'une imitation parfaite, il est vrai, mais qui les laissèrent mourants de faim : « *Exhibuit parisitis cœnas et de vitreis... tamen fame macerarentur.* » Pour achever la plaisanterie, Héliogabale invita les convives, au sortir de table, à se laver les mains (*manus, quasi comedissent, lavarent*) [1].

Imitation des pierres précieuses. — Une imitation non moins difficile peut-être, à laquelle se livraient les fabricants de verreries, était celle des pierres précieuses :

« Adulterantur gemmæ vitro simillimæ », nous dit Pline. Il ajoute qu'on ne pouvait s'en apercevoir, tant l'imitation était parfaite, qu'en les soumettant à l'épreuve de la pierre à aiguiser, la résistance du verre étant inférieure à celle de la pierre précieuse (*mollior enim materia et fragilis*).

Ces *gemmæ factitiæ è vitro*, ainsi que Pline le dit ailleurs, étaient très-répandues. Les gens du commun en portaient à leurs bagues (*vitreæ gemmæ ex vulgi annulis*).

Le verre d'une belle couleur verte, qu'on devait obtenir, comme on le fait dans nos ateliers, par l'addition de l'oxyde de chrome, était surtout prisé pour l'imitation de l'émeraude, pierre très-recherchée dans l'antiquité, ainsi qu'elle l'est de nos jours : « Smaragdum » ad quem rem viridem pretiosum vitrum. »

On imitait également, au moyen des acides métalliques, l'hyacinthe, le saphir et autres pierres de couleur : « Hyacinthos, sapphirosque imitatum est aliisque coloribus. »

Il n'y a pas, ajoute Pline, de matière qui se marie mieux à la couleur que le verre : « Nec est alia materia picturæ accommodatior. »

Des inscriptions antiques nous ont conservé le nom de deux fabricants de ces imitations de pierres précieuses :

M. LOLLIVS ALEXANDER GEMMARIVS.
C. FVFIO ZMARAGDO MARGARITARIO [2].

Il fallait que l'imitation fût poussée bien loin, pour qu'un marchand de pierreries se hasardât à offrir et pût faire accepter pour vraies, à une impératrice, des pierres fausses en verre. Aussi Pline disait-il : « Veras a falsis discernendi magna difficultas. » Cependant la fraude finit par se découvrir. L'empereur Gallien (car c'est de sa femme qu'il est question), voulant tirer vengeance du marchand, donna l'ordre de le saisir comme pour le livrer au lion. Puis il fit sortir de la fosse aux lions un chapon ; et comme les assistants témoignaient leur

[1] Lampride, *Vie d'Héliogabale.*
[2] Reinesius, pages 646, 647.

étonnement d'une chose si ridicule, l'empereur fit crier par le curion : « Il a attrapé, il est attrapé à son tour ! » Puis il fit relâcher le marchand[1].

Imitation des camées, intailles, cachets. — Indépendamment de ces falsifications, on imitait avec le verre du genre de celui que nous désignons sous le nom de *strass*, soit mat, soit translucide et diversement coloré, les camées, les intailles (gravures en creux), les cachets et autres bijoux de matières dures et de pierres précieuses. Quelques-unes de ces pièces de verrerie, parvenues jusqu'à nous, sont d'une exécution et d'une beauté de dessin des plus remarquables.

Parmi celles qui présentent un intérêt historique, citons ce cachet ovale, de 0m,038 de hauteur sur 0m,030 de diamètre, de verre obsidien de teinte noirâtre, offrant gravée en intaille la tête laurée d'Auguste vue de profil, accompagnée du nom rétrograde du graveur Dioscoride, ΥΟΔΙΙΟΚΣΟΙΔ[2]; répétition du cachet de pierre fine dont Auguste se servit dans les derniers temps de sa vie. « Auguste, raconte Suétone, se servit au début, pour cachet sur les actes diplomatiques, les dépêches, les lettres, de la figure du Sphinx ; peu après, de l'image d'Alexandre le Grand, et, en dernier lieu, de la sienne gravée par Dioscoride[3]. »

Imitation du cristal de roche. — Il est une autre imitation où le verre joue un rôle, et dans laquelle les anciens ont encore été nos maîtres. Nous voulons parler du cristal.

Rappelons qu'au temps d'Auguste, il existait à Rome, Strabon nous l'a dit, tout ce qui était nécessaire pour la coloration du verre, et même pour l'imitation du cristal de roche[4] ; si bien que le même auteur nous apprend qu'on pouvait se procurer un gobelet et une tasse de verre blanc simulant le cristal pour un semis (50 centimes de notre monnaie) : « Si quidem » catinum et poculum semissi emere liceat[5]. »

Les ouvriers romains avaient poussé l'imitation si loin, qu'on regardait comme un vrai prodige que le cristal de roche, dont la valeur était énorme[6], n'eût pas diminué de prix ; qu'il eût même continué à augmenter[7].

[1] « Gallienus, quum quidam gemmas vitreas pro veris vendidisset ejus uxori, atque, illa reprodita, vendicari vellet, » surripi quasi ad leonem venditorem jussit, deinde e cavea caponem emitti. Mirantibusque cunctis rem tam ridiculam, » per curionem dici jussit : « *Imposturam fecit, et passus est.* » Deinde negotiatorem dimisit. » (Trebellius Pollio, *Vie de Gallien.*)

[2] Au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale de Paris.

[3] « In diplomatibus, libellisque, et epistolis signandis initio sphinge usus est, mox imagine maximi Alexandri, novissime » suâ, Dioscoridis sculptâ. » (*In Augustum*, c. XLIX.)

Pline, qui parle de ce cachet à l'image d'Auguste, met Dioscoride au rang des graveur les plus célèbres. (Liv. XXXVII.)

[4] On sait que le cristal de roche est un composé de silicate double de potasse et d'oxyde de plomb.

[5] Strabon, lib. XVI, c. II.

[6] Un bassin de cristal de roche, au dire de Pline le naturaliste, fut payé, de son temps, 150 000 sesterces, qui représentent environ 30 000 francs de notre monnaie : « HS CLM trullam non ante multos annos mercatam a matrefamilias » nec divite. »

[7] « Mirè ad similitudinem accessere vitrea, sed prodigii modo ut suum pretium auxerint crystalli, non diminuerint. » (Pline.)

En fait d'imitation du cristal de roche, citons, attendu la beauté et la perfection de la matière, une petite statuette d'empereur ou de guerrier, d'un éclat, d'une pureté admirables, dont le torse seul, malheureusement, est parvenu jusqu'à nous [1].

Mais c'est surtout pour les objets d'un usage habituel, pour le service de la table avant tout, que les artistes verriers eurent à développer leur talent.

Leurs imitations de cristal de roche eurent un tel succès, qu'elles remplacèrent sur les tables les coupes à boire d'argent et d'or, elles les en expulsèrent : « Usus modo ad potandum » argenti metalla et auri pepulit [2]. »

Aussi l'amphitryon craignait-il moins de voir ces verres aux mains des convives, et ceux ci les maniaient-ils avec plus de sécurité que le véritable cristal. Ce qui fait dire à Martial :

Quid, quod securo potat conviva magistro
Et casum tremulæ non timuere manus.

Le procédé se perpétua. Il était encore en pratique trois siècles plus tard.

Parmi les objets que renfermait un tombeau de la fin du IIIe siècle, que nous découvrîmes aux abords de Rouen, sur la rive gauche de la Seine, se trouvait un petit vase (Pl. LXX, A) simulant parfaitement le cristal de roche, ainsi que le démontra l'analyse que voulut bien en faire à ma prière un habile chimiste de Rouen, M. Girardin. Il y reconnut les principes constitutifs du cristal de roche ; à l'oxyde de plomb se trouvaient mêlées quelques parcelles d'étain.

Une autre localité de la Normandie, riche en verreries antiques, Neuville auprès de Dieppe, va nous montrer trois tasses et un carafon de composition cristalline.

Une de ces tasses (Pl. LXX, C) est à bourrelet inférieur servant de pied ; une autre (Pl. LXX, B) est sans pied, mais elle se trouve ornée, vers sa base, d'une rangée circulaire d'entailles arrondies.

La troisième tasse (Pl. LXXI, E) présente les mêmes entailles, mais entremêlées de crêtes de verre en saillie.

Le petit carafon (Pl. LXXI, D), fort simple et sans addition d'aucun ornement, n'a de remarquable que sa matière.

Il n'en est point de même de ce petit verre à boire, également de cristal, découvert dans la haute Normandie (Pl. LXXI, F), lequel est orné de filets ondés, motif qui ne manque pas d'élégance.

On est généralement trop porté à croire que les procédés de l'art antique se sont rapidement perdus ; nous avons ici la preuve du contraire. L'imitation du cristal de roche s'était perpétuée, on le voit, au delà des premiers temps de l'empire et jusque dans les provinces les plus reculées et réputées presque barbares.

[1] Au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale
[2] Pline

Abandonné à lui-même, l'art de la verrerie se fût promptement altéré; mais pratiqué par des corporations, où la manipulation de la matière et les traditions de métier et d'art s'enseignaient de l'un à l'autre, il put résister à la décadence générale. Même au point de vue de la forme et du dessin, il ne serait point impossible de justifier par quelques spécimens que l'art ne s'était point éteint.

C'est ce que nous a révélé une sépulture appartenant au règne de Maximin, vers le milieu du IIIe siècle, découverte sous nos yeux dans un faubourg de Rouen.

Dans ce tombeau, à côté d'une médaille de Maximin, était un grand carafon à anse, de verre blanc pur, dont le dessin ci-joint (Pl. LXXII), aux deux tiers de sa grandeur naturelle, permettra d'apprécier, mieux que ne pourrait le faire une description écrite ou orale, la forme et l'élégance[1]. Nous doutons qu'on ait fait mieux, aux plus beaux temps de l'art, en fait de vases du même genre.

Un autre carafon, presque identique, à la grandeur près, a été exhumé, sur un autre point de la Normandie, à Neuville, à la porte de Dieppe; il a dû sortir de la même main.

Si les procédés de la fabrication du verre avaient subi peu d'altération à cette époque; si la beauté de la forme elle-même se révélait encore, soit souvenir, soit imitation, la ciselure du verre, concentrée de tout temps dans un petit nombre de mains et pratiquée, à l'époque où l'art était florissant, par de véritables artistes, n'avait pas participé à la même faveur, surtout dans les provinces éloignées du centre de l'empire.

On rêvait encore la ciselure, mais ce n'était plus de l'art, du dessin; elle était descendue bien bas.

Donnons pour preuve ce petit gobelet de verre incolore, trouvé, avec une médaille de Tetricus, dans le tombeau d'une femme de qualité, à en juger par le coffre de plomb dans lequel avaient été renfermés ses restes[2]. (Voy. Pl. LXXIII, b.)

L'ornementation de ce gobelet, qui affecte une certaine symétrie, se compose de simples lignes droites et de petites plaques grossièrement entaillées à même les parois du verre. Rien de plus simple, mais rien de moins artistique.

Il est permis d'en dire autant de ce gros carafon de cristal (Pl. LXXIII, a) découvert à Bonn, lequel fait partie de la collection du musée des antiquités de Rouen : même absence de figures, de dessins étudiés. La main du ciseleur, impuissante à faire autrement, s'est bornée à entailler à la meule l'épaisseur du cristal, en ronds, en perles, en boules, en cherchant à plaire à l'œil par la symétrie.

C'est avec le même sentiment de recherche, mais avec moins d'art encore, qu'a été entaillé ce grand gobelet, sans pied, couvert de quatre rangées circulaires en forme d'amandes

[1] Ce vase a été déposé au musée des antiquités de Rouen.
[2] Ce cercueil, que nous avons placé au musée des antiquités de Rouen, a été découvert dans cette ville, rue Saint-Gervais, en 1831.

(Pl. LXXIV, a), dont l'artiste verrier se sentait probablement fier, et qui ne soupçonnait pas que l'art fût descendu bien bas dans ses mains.

Peut-être avait-il eu sous les yeux ce gobelet (Pl. LXXIV, b) à rangs de larmes entrecroisées, se dessinant en relief [1], annonçant plutôt la décadence du goût que celui de l'art même de la verrerie ; que notre ouvrier, impuissant à les reproduire, aura cherché à imiter en traçant en creux ce qu'il voyait en relief.

Plus tard, à la suite des invasions des Barbares, l'art de la verrerie, dans nos contrées occidentales, éprouva un nouveau temps d'arrêt, qui se trahit par l'impureté de la matière. C'est alors, à de faibles exceptions près, qu'au verre d'une teinte blanche et nette succéda le verre à teinte louche et verdâtre, en même temps que les formes s'altérèrent.

On serait tenté de supposer que sous les Mérovingiens, alors qu'un gouvernement plus stable avait succédé à l'anarchie, l'art de la verrerie s'était réveillé, si l'on devait en juger par quelques vases découverts dans des sépultures de l'époque mérovingienne, au hameau de Londinières, dans la Haute-Normandie. (Voy. Pl. LXXV, 1, 2, 3.)

Ces trois petits vases ne le cèdent en rien, pour la pureté du verre et pour l'élégance de la forme générale, aux verreries antiques des beaux temps de l'Empire. Aussi n'y aurait-il pas trop de témérité à soupçonner qu'échappés aux injures du temps et à la main des Barbares, ils auront été recueillis par quelque Franc épris de leur fragile beauté, et qui leur aura donné un refuge, à côté de ses cendres, dans son tombeau.

Ce qui nous porterait à le croire, c'est la rencontre faite, dans la même partie de la Normandie, à peu de distance du cimetière mérovingien, d'un vase de verre, d'une autre forme, il est vrai, mais nous montrant les mêmes filets en rouge violet qui serpentent sur le col de la petite bouteille ou flacon (n° 2) de la sépulture mérovingienne : l'imitation est palpable (Pl. LXXVI). Or, ce vase appartient à une sépulture romaine du Haut-Empire, ainsi que tend à en justifier la médaille d'Hadrien, de moyen bronze, qui était placée sur le goulot du vase lorsqu'il a été découvert.

Les artistes mérovingiens, tout en cherchant à s'inspirer de l'art antique, déjà bien dégénéré, imprimèrent à leurs œuvres en tout genre, armes, meubles, outils, ustensiles, vaisselle, bijoux, un cachet particulier, qui se trahit par des formes plus ou moins tourmentées, et principalement par un luxe d'ornementation plus ou moins bizarre.

Les artistes verriers, plus gênés par la difficulté du travail de la matière et par sa fragilité, s'en montrèrent forcément plus sobres, sans s'en affranchir complétement.

Témoin, en ce qui touche la forme, ce vase à boire simulant une cloche renversée (Pl. LXXVII, a); témoin, pour l'ornementation, cette coupe surchargée de filets horizontaux

[1] De la collection Pourtalès.

et d'ondes, ou lacets, informes (Pl. LXXVII, b); témoin encore ce gobelet allongé en forme de siphon, avec filets haut et bas (Pl. LXXVII, c) [1].

Mentionnons enfin cette espèce de perle à stries, de pâte de verre (Pl. LXXVII, d).

Mais laissons là les Mérovingiens, revenons aux temps antiques : ils ne nous ont pas dit leur dernier mot.

Verroteries. — Nous avons passé en revue les pièces de verrerie du service de table et d'office dans toutes leurs ramifications; nous avons énuméré les objets remarquables par leurs dimensions ou par leur travail. Il est une autre série qu'il n'est pas possible d'oublier, bien que de minimes proportions, et trop peu remarquée peut-être ou trop peu étudiée jusqu'à ce jour. Nous voulons parler des menus objets de verroterie.

Au premier rang de cette nombreuse série, il convient de placer ces perles de verre perforées, de couleurs et de nuances diverses, de verre translucide ou mat, de grosseurs variant depuis le grain de lentille jusqu'à la plus forte noix, qui ont servi à faire des colliers.

Leur usage remonte aux temps les plus reculés et s'est perpétué dans tout le cours de l'antiquité. On les retrouve chez les peuples de l'Asie, chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Étrusques, chez les Romains. De toutes les nations soumises au sceptre des Césars, les Gaulois sont peut-être ceux qui firent le plus usage des colliers de verroterie. Les Gallo-Romains de nos contrées occidentales en étaient épris; ils en transmirent le goût aux Mérovingiens.

Il est assez rare de rencontrer ces colliers de perles de verre encore en place et parfaitement intacts, le temps en ayant corrodé les attaches et les fils; mais les perles gisent au milieu des os du cadavre, et l'observateur attentif peut les restituer. Ce sont trois de ces colliers, appelés par les anciens *linea magaritarum*, dont nous donnons le dessin, à titre de spécimens.

L'un d'eux (Pl. LXXVIII) se compose de dix-sept grosses perles, dont six sont de beau verre blanc, deux de verre bleu, le reste de pâte de verre à nuances et dessins divers.

Le second collier (Pl. LXXIX, a), qui a été découvert dans une sépulture de l'époque gallo-romaine, ne compte pas moins de trente-neuf petites perles, blanches, vertes, bleues, jaunes, rangées avec beaucoup de goût et de symétrie; au centre du collier, se détache, en forme de pendeloque, un gland de chêne, objet vénéré des Gaulois.

Le troisième collier (Pl. LXXIX, b) se compose de quarante-six perles, dont la presque totalité, quarante, sont excessivement petites. Un coup d'œil jeté sur le dessin permettra d'en apprécier la disposition, la forme, les couleurs, et en même temps l'effet général.

[1] Ces trois vases, a, b, c, ont été découverts en Normandie, dans le cimetière mérovingien d'Envermeu, exploré par M. l'abbé Cochet.

Ce dernier collier, d'après ses proportions, a dû servir à une femme ou à une jeune fille [1].

Signalons, comme rentrant dans la catégorie des colliers et autres objets de toilette :

Ces deux petites boules de verre (Pl. LXXX, d, d), couvertes, l'une d'un réseau de filets bleus, l'autre d'un réseau de filets verts.

Cette paire de bracelets vert foncé (Pl. LXXX, e, e), tout unis, qui offrent de curieux leur fente transversale ; ce qui tend à faire supposer que ces grands anneaux de verre possédaient un certain degré d'élasticité, afin de faciliter le passage de la main. Nous n'avons pas osé nous en assurer en les maniant, dans la crainte de les briser [2] : le temps d'ailleurs et les milieux dans lesquels ils se sont trouvés durant tant de siècles auraient pu leur enlever cette propriété.

Mentionnons encore ce petit anneau de verre bleu (Pl. LXXX, c), qui n'a pu être porté que par un doigt d'enfant.

Cette boule creuse, de verre bleu de roi, à filet blanc enroulé (Pl. LXXX, a), découverte en Normandie.

Ces baguettes creuses, en torsade (Pl. LXXX, g, h, i), se terminant en boucle enroulée sur elle-même : la première, bien que privée de sa boucle, atteignant 33 centimètres de longueur; la seconde, privée de son embouchure, mesurant 13 centimètres; la troisième enfin, 16.

On rencontre assez fréquemment dans les sépultures antiques de ces petites baguettes de verre, sans qu'on ait pu jusqu'ici s'expliquer d'une façon satisfaisante leur usage et leur présence dans les tombeaux : On en a trouvé, non-seulement en Normandie, mais encore en Alsace, en Vendée, en Provence, en Angleterre, et toujours mêlées à la cendre des morts. Quelques savants veulent reconnaître dans ces petites torsades de verre la baguette qui était donnée au gladiateur lors de sa mise en congé triennal, en signe de libération.

Ils oublient que cette baguette de libération était de bois : *rude donari*, disait la formule consacrée. Aussi les gladiateurs libérés étaient-ils appelés *rudiarii*.

Cette opinion n'est donc pas admissible.

Doit-on accepter celle qui assimile ces menues baguettes de verre à celles de même matière, il est vrai, que décrivait Sénèque (voy. ci-dessus, page 59), *virgula vitrea*, à bandes et à plusieurs angles, *striata vel pluribus angulis*, dont on se servait pour décomposer la lumière du soleil, et y faire apparaître les couleurs de l'arc-en-ciel ?

Comment obtenir cet effet d'une baguette de verre creuse, enroulée d'un bout à l'autre en torsade, et n'offrant aucune des conditions que nous venons d'énumérer?

Nous sommes réduits, à défaut de documents précis, à interroger les tombeaux dans

[1] Ces perles de pâte de verre se retrouvent fréquemment, dans les sépultures mérovingiennes, disposées sous forme de bracelets, aux bras des squelettes de femmes.

[2] Ces bracelets sont conservés au musée des antiquités de Rouen.

lesquels on a rencontré de ces baguettes; à voir si la place qu'elles y occupent, si les objets auxquels elles s'y trouvent réunies, ne pourront pas nous donner quelque lumière.

Une de ces baguettes, dont nous avons donné le dessin (Pl. LXXX, g), se trouvait placée, dans une sépulture découverte en Normandie, au milieu de petits vases de terre et de verre destinés à contenir des liquides (Pl. LXXX, b), parmi lesquels figurait une miniature de flacon accompagné de petites billes de verre qui avaient dû servir de jouets d'enfant.

Faut-il, par induction, rattacher les baguettes similaires au service de table, de toilette, ou bien aux jouets d'enfants, comme on semble le voir ici ? Attendons que de nouvelles découvertes viennent corrober ces indications et leur donner un sens plus précis et plus significatif encore.

Puisque nous venons de parler de jouets d'enfants, nous pouvons y comprendre, sans aucun doute du moins et sans hésitation :

Ces petits oiseaux de verre creux, sans pattes, diversement colorés (Pl. LXXXI, 11), du musée Napoléon III.

Ce cratère en miniature (Pl. LXXXI, 9), d'un centimètre de hauteur, à bandes rouges sur fond bleu.

Cette fiole bleue à filets blancs enroulés (Pl. LXXXI, 6), qui accuse 2 centimètres et demi de longueur.

Ce carafon (Pl. LXXXI, 5), de 4 centimètres de haut, sur un centimètre et demi de diamètre.

Cette espèce d'amphore (Pl. LXXXI, 4) armée de deux anses.

Des enfants ont dû, ont pu seuls manier ces mignardes verroteries.

Réserve faite de ce menu godet à base pointue (Pl. LXXXI, 10), la panse ornée de perles bleues et rouges, nous nous abstiendrons de placer au rang de ces jouets : ces deux petites cuillers de verre blanc (Pl. LXXXI, 7, 8), l'une, la plus grande (8), toute unie; l'autre à manche droit *en torsade*, qui pourrait (de quoi ne s'avise-t-on pas!) faire prendre, à son tour, cette petite cuiller pour une baguette de gladiateur, ou pour la baguette du physicien, mais qui, trouvée encore en place, dans un flacon à baume, où elle aura été laissée lors de la cérémonie des funérailles, ne pourrait tout au plus prétendre qu'au nom de baguette du parfumeur.

Pouvons-nous nous permettre (nous en sommes tenté) de ranger dans la même catégorie de menues verroteries cette petite main priapique, de verre cristallin (Pl. LXXXII, a), découverte à Evreux, n'importe à qui, femme ou enfant, on veuille l'attribuer?

Mentionnons encore :

Cette miniature d'amphore à quatre pieds, circonstance rare, avec ses anses, de verre bleu, supportée sur son plateau. (Pl. LXXXII, d.)

Ces amulettes, ces tessères scéniques, de verre, avec le nom de la pièce en représentation :

FERVS SCYTA,
HERCVLES FVRENS[1].

Ces petits poissons symboliques (pour passer du paganisme à la religion chrétienne), images du Sauveur et portant son nom, COCAIC. (Pl. LXXXII, g.)

Dans cette nomenclature de menus objets sortis des ateliers de verrerie, n'oublions pas de classer :

Ce petit entonnoir (*infundibulum*) de verre blanc. (Pl. LXXXII, c.)

Ce rhyton (Pl. LXXXII, b), à pointe recourbée tellement menue et effilée, qu'il n'a pu passer, sans se voir briser, que par la main et les lèvres délicates d'une femme.

Cette lagène de verre couleur jaune d'or (Pl. LXXXII, e), sur laquelle ont été promenées des veines blanches.

Ce broc en miniature (Pl. LXXXII, f), de verre commun à protoxyde de fer, du genre de notre verre à bouteilles, mesurant à peine 6 centimètres de hauteur, broc uniquement remarquable par sa petitesse et par la grossièreté du travail.

Serait-ce un jouet d'enfant demandé au maître verrier? Tout porte à le croire.

Mentionnons :

Ce godet formé de deux têtes accouplées d'homme et de femme. (Pl. LXXXIII, a.)

Cet autre flacon du même genre, de verre violet, à cannelures perpendiculaires. (Pl. LXXXIII, c.)

Signalons enfin, pour clore cette longue liste, attendu sa singularité, cette double tige de petites boules pleines, de verre blanc, soudées quatre par quatre l'une au-dessus de l'autre (Pl. LXXXIII, d, d), et dont l'assemblage se termine, à la partie inférieure, par une pointe; ce qui indiquerait que ces deux petits bâtons globulés ont été plantés et fixés sur un support, dont il n'est pas possible de déterminer le caractère et la nature.

Ces inscriptions en grandes lettres ciselées en creux sur ces huit petites boules, et qui semblent relatives, sur un des montants, à un mari et à une femme :

LVCILLAE CONIVGI;

sur l'autre, à un personnage attaché au service militaire :

VIVAS MARTI DOMINE,

ces inscriptions, disons-nous, jettent peu de lumière sur ces singulières pièces de verrerie[2].

[1] Tomasino, *De tesseribus hospitalitatis*, p. 149 : *Hercules furens*, tragédie de Sénèque.

[2] Le marchand d'antiquités, M. Signol, frère du peintre, chez qui je les ai vues et dessinées, croit qu'elles ont été découvertes sur les bords du Rhin.

Il est curieux de retrouver cette dernière allocution sur une fibule dont le comte de Caylus a donné le dessin [1]. On y lit, d'un côté :

VTERE FELIX ;

du côté opposé :

DOMINE MARTI VIVAS (Pl. LXXXIII, e).

Ce qui semblerait donner à cette allocution le caractère d'un souhait usité dans le commerce de la vie.

Urnes cinéraires. — Il est un autre produit des ateliers de verrerie, bien plus abondant, bien plus répandu que ceux que nous venons d'énumérer, qu'on rencontre presque partout.

Nous voulons parler des urnes dans lesquelles on déposait, après l'incinération des corps, les cendres des morts et les débris de leurs os calcinés par le feu, et connues sous le nom d'*ollæ* dans l'antiquité.

Ces urnes, dites cinéraires, sont généralement, pour les sépultures ordinaires, de verre commun. Leur forme la plus habituelle est sphéroïdale. La plupart sont à simple collet, avec ou sans pied à la base. (Pl. LXXXIV, f, g. et Pl. LXXXV, p, q.)

Quelques autres, tout en affectant la même forme, ont dû appartenir à des sépultures plus riches, ainsi que le trahissent : là, la blancheur du verre ; là, sa riche coloration (Pl. LXXXIV, d, e, k, l); là, les doubles anses du vase (Pl. LXXXIV, h, i).

Quelques urnes plus élancées et d'un dessin plus élégant, de verre incolore, sont également armées d'anses doubles et même quadruples, et, de plus, ont un couvercle en pointe ou à bouton, également de verre. (Pl. LXXXIV, c, et Pl. LXXXV, n, t.)

Il n'en était pas de même des urnes cinéraires communes, qui n'étaient jamais closes et qu'on couvrait avec une simple tuile ou un plateau de terre cuite.

Toutes les urnes cinéraires sont généralement de verre uni. On en trouve cependant, par exception, à pans coupés, à côtes, à cannelures.

Le vase dont nous donnons le dessin (Pl. LXXXIV, b), si l'on devait lui reconnaître un caractère cinéraire, rentrerait dans une de ces catégories.

On rencontre encore des urnes en forme de bocal carré, à une ou à deux anses (Pl. LXXXIV, a, et Pl. LXXXV, u, r). Elles sont habituellement d'un verre plus épais et tirant sur la couleur de notre verre à bouteilles. Ces *ollæ* carrées se rencontrent le plus généralement dans le nord-ouest de l'ancienne Gaule.

Citons pour ses dimensions une de ces *ollæ* (Pl. LXXXIV, a), conservée au musée des

[1] *Recueil d'antiquités*, tome Ier.

antiquités de Rouen, laquelle n'a pas moins de 40 centimètres de hauteur, sur 19 de large. Elle contenait des cendres humaines.

On en a trouvé également dans l'urne carrée U (Pl. LXXXV).

C'est en Normandie qu'ont été exhumées ces deux urnes de verre.

Les urnes de verre destinées aux sépultures, qu'on se procurait dans les fabriques de verrerie au moment des funérailles, à défaut d'inscriptions spéciales et personnelles, auraient pu en recevoir par avance de générales, admises dans les rites funéraires : comme, par exemple, VALE, SALVE, etc. On en connaît bien peu dans ce cas.

Une urne carrée, à deux anses (Pl. LXXXV, R), qui a été découverte à Lillebonne en 1864, fait une heureuse exception. Elle porte sous son pied, tracées en relief, les lettres suivantes :

SVB

que nous interprétons par *SalVe Bene*, hommage rendu à la mémoire du mort. En effet, cette urne renfermait des débris de chair musculaire imprégnés de graisse, ainsi que l'a constaté l'analyse chimique [1].

La Normandie, cette terre féconde en épaves antiques, va nous livrer encore une longue urne de verre carrée, armée d'une anse (Pl. LXXXV, M), sous le pied de laquelle se dessine circulairement, en relief, une inscription dont les deux premiers mots seulement sont restés lisibles et apparents :

IVSTITVI CLAV.....

Si l'inscription fût sortie complète du creuset du maître verrier, elle nous eût appris sans doute, si c'était son propre nom de fabricant, JUSTITU*Ius* CLAU*dius*, qu'il avait voulu tracer, ou bien celui du personnage dont cette urne était destinée à recevoir les cendres.

Nous pouvons citer une troisième urne sur laquelle sont incrustées les six lettres ci-après, qui forment, du moins, un tout complet :

G. N. T. M. D. D.

Nous n'hésitons pas à les interpréter par

G*e*N*i*T*or* M*œrens* D*e*D*icavit* [2].

Les urnes cinéraires de verre, qui devaient être déposées en pleine terre pour les sépultures ordinaires, étaient habituellement introduites dans un grand vase sphérique de terre cuite, du genre *dolium*, destiné à les préserver contre le choc ou la pression des corps environnants.

1 *Précis de l'Académie impériale de Rouen*, années 1864-1865, p. 190.

2 Cette urne de verre a été découverte à Arles.

On était dans l'obligation presque toujours, en empruntant ces *dolium* au ménage du mort, d'en agrandir violemment l'ouverture, trop étroite pour livrer passage à l'*olla* cinéraire. L'ouverture était ensuite close par une tuile superposée à plat, horizontalement (Pl. LXXXV, s). C'est ainsi que nous en avons exhumé un nombre assez considérable en Normandie; il en existe plusieurs au musée des antiquités de Rouen. (Voyez aussi page 41, Pl. XLVII.)

Quelquefois les urnes cinéraires, au lieu d'être enfermées dans des vases de terre cuite, étaient placées dans des urnes ou coffres de plomb. Un tombeau de Pompéi en a donné un spécimen remarquable, dont nous reproduisons le dessin (Pl. LXXXV, T). Nous en avons trouvé également en Normandie, mais beaucoup plus simples.

Presque toutes les urnes cinéraires étaient de verre incolore [1]. Nous pourrions en citer, par exception, une de cette catégorie dont le collet était coloré en rose. (Pl. LXXXIV, D.)

Les urnes de verre de couleurs jaune, verte, bleue, rose, violette, qu'on rencontre çà et là (voy. Pl. LXXXIV, K, L), accusent des sépultures plus riches. On en a même exhumé de verre doré, provenant d'un columbarium à Nîmes [2].

Au premier rang des urnes cinéraires connues, il faut placer le beau vase du Musée Britannique, désigné sous les noms de Barberini et de Portland, qui fut découvert rempli de cendres, au XVIe siècle, dans un superbe sarcophage de marbre blanc, sur la route de Tivoli à Rome; qu'on imagina tout d'abord avoir contenu les restes de l'empereur Alexandre Sévère, supposition que rien ne justifie [3].

Ce vase, qui affecte la forme d'une amphore (Pl. LXXXVII, D), est de verre bleu, sur le fond duquel se détachent, en verre blanc mat, des figures composant deux tableaux ou scènes qui garnissent circulairement la panse du vase. (Voy. Pl. LXXXVI.)

Ces sujets, fort obscurs et fort incertains, ont exercé l'imagination d'un grand nombre de savants. L'un, préoccupé de l'idée que ce vase avait contenu les cendres d'Alexandre Sévère, et lui avait appartenu, a vu, dans la femme assise (Pl. LXXXVI, A), Julie Mammée, sa mère, et dans le serpent qu'elle tient à la main une allusion au songe qu'on prête à cette impératrice, d'être accouchée d'un serpent, la veille du jour où elle mit son fils au monde [4].

Un autre, tenant toujours pour le nom d'Alexandre, substitue à Mammée Olympias donnant le jour à Alexandre le Grand, fruit de son commerce avec Jupiter Ammon.

Montfaucon, transformant de sa pleine autorité le serpent qui est dans la main de la femme,

[1] Les cendres des gens de basse condition ou pauvres étaient recueillies dans des pots de terre; celles des puissants, dans des urnes d'or. Le verre était réservé pour la classe moyenne.

[2] Muselli, *Antiquitatum relliquiæ*, pl. LXXXVI.

[3] Alexandre Sévère était mort dans la Gaule, où on lui dressa un cénotaphe; ses restes furent déposés dans un tombeau à Rome : « Cenotaphium in Galliâ, Romæ sepulcrum amplissimum meruit. » (Lampride.)

[4] « Mater (Alexandri Severi) pridiè quàm pariret somniavit se purpureum dracunculum parere. » (Lampride.)

en cygne, en fait une Léda, et, ne tenant pas autrement compte du cygne, place devant elle Jupiter en chair et en os, *dans sa propre forme*, ainsi qu'il s'exprime [1].

D'autres érudits se sont rejetés sur Thétis : d'après celui-ci, se défendant avec un serpent de la poursuite de Pélée ; d'après celui-là, au contraire, l'attirant à soi pour jouir de ses embrassements.

C'est à cette dernière supposition que s'est rallié le savant Millingen, dans l'explication qu'il a donnée de ce curieux vase [2].

Si l'on admet avec lui qu'on doive reconnaître dans le premier bas-relief (A) Thétis, au serpent qu'elle tient dans sa main, attribut avec lequel elle se trouve représentée sur plusieurs monuments, le sujet s'expliquerait naturellement :

Pélée, conduit par l'Amour, qui vole devant lui, sort de son palais et vient enlacer son bras à celui de Thétis. Devant elle serait Nérée, son père, ou l'Océan, son époux, qui, tous deux, d'après les poëtes, furent consentants à cette union [3].

Le second bas-relief (B) s'expliquerait plus difficilement. Il est permis de se demander comment il se rattacherait aux aventures de Pélée et de Thétis.

Dans cette femme à demi nue, couchée sur un rocher, tenant à la main une torche renversée, emblème ordinaire de l'existence de la vie, faut-il voir encore, avec le savant Millingen, Thétis simplement endormie [4], telle que la dépeint Ovide dans ses *Métamorphoses*, exposée aux regards amoureux et aux embrassements de Pélée ?

Mais quelle est cette autre femme assise à l'écart sur le roc, qui tient les yeux fixés sur Thétis ? Millingen en fait la nymphe du mont Pélion, sur lequel il place cette scène qu'Ovide nous fait voir dans une grotte au bord de la mer [5].

Millingen a passé sous silence cette figure drapée, vue à mi-corps, qui se dessine sous le pied du vase, qu'il n'aura pas remarquée, laquelle avait fixé avant lui l'attention de Montfaucon (Pl. LXXXVII). Comment expliquer sa présence à cet endroit ? Est-elle étrangère aux sujets figurés sur le vase, ou bien s'y rattache-t-elle, et dans quel sens ?

Montfaucon se contente de dire que cette « figure d'homme porte un bonnet phrygien et » tient le doigt sur sa bouche à la manière des Harpocrates. Il ne saurait en dire autre » chose. »

1 *L'Antiquité expliquée*, t. V.

2 *Ancient unedited Monuments*, p. 27.

3 Tùm Thetis humanos non despexit hymenæos,
Tùm Thetidi pater ipse jugandum Pelea sensit,
Et Oceanus.
(Catulle, *Epithalame de Thétis et de Pélée.*)

4 Le visage exprime plutôt la souffrance que le sommeil ; les yeux paraissent ouverts.

5 Est specus in medio naturâ factus an arte ;
Illic te Peleus, ut somno victa jacebas,
Occupat, etc.
(*Metamorphoses*, lib. XI.)

Il est évident que cette figure sort de la même main qui a tracé les sujets représentés sur le vase. L'artiste a-t-il obéi à une pensée unique, ou s'est-il laissé aller à son imagination, à un simple caprice, en la dessinant? Nous ne nous hasarderons pas à le décider.

Quels que soient en définitive les sujets dont l'artiste chargé de décorer ce vase ait eu l'intention de l'embellir, on peut du moins affirmer, d'après la beauté du dessin et la grâce de la composition, qu'il appartient à une époque où l'art était encore dans sa splendeur. Nous ne pensons pas qu'on puisse le faire descendre au delà des premières années du IIe siècle.

Ce magnifique vase, trouvé parfaitement intact, et qui fut acquis de la famille Barberini, qui en était propriétaire, par le duc de Portland, au prix de 2000 livres sterling (50,000 francs de notre monnaie), fut brisé en 1845 par un fou au Musée Britannique, dont il faisait un des principaux ornements. Il a pu, heureusement, être réparé et rétabli dans son état primitif [1].

Il n'en a pas été de même de ce beau plateau, également à fond bleu, avec ornements de verre blanc mat en relief, que nous avons pu restituer, il est vrai, mais par le dessin seulement, à l'aide du précieux fragment que Pompéi a légué au musée de Naples. Au centre du plateau apparaît une tête barbue, celle du dieu Pan ou d'un Satyre, entourée de branches de pin, le tout d'une grande élégance. (Pl. LXXXVIII.)

Une urne cinéraire de simple verre blanc irisé, de la même forme et de la même dimension que celle du Musée Britannique que nous venons de décrire ci-dessus, et également ornée de dessins, fut découverte, vers le milieu du siècle dernier, dans un tombeau à la porte de Pise. Brisée par les ouvriers qui l'avaient exhumée, on ne put en sauver qu'un large fragment, celui dont nous donnons le dessin. (Pl. LXXXIX.)

On y reconnaît facilement une course de chars dans le cirque. D'après la dimension circulaire du vase accusée par ce fragment, qui en représente la moitié, la course devait se composer de quatre quadriges. On n'en voit ici que deux à peine.

Au-dessus de l'arène où s'élancent les chars, s'étend la *spina*. A gauche, sont les trois cônes (*metæ*) indicatifs du but, qui sont accompagnés d'une palme d'un côté, de l'autre de symboles de victoire. A droite, s'élève un petit temple entre deux colonnes surmontées de la statue de la Victoire. Vient ensuite l'édicule, sur la corniche duquel on dressait successivement, durant la course, les pierres rondes et dorées, dites, de leur forme, les *œufs des courses* (*ova curriculorum*), dont le nombre, qui n'excédait jamais sept, répondait à celui des tours exigés pour les chars.

Passieri, qui avait recueilli ce curieux fragment, laisse entendre que les dessins ne se détachaient point en relief sur le corps du vase, comme ceux de l'urne du Musée Britannique, mais qu'ils étaient ciselés à même le verre (*graphicè exornata*). Les seuls mots inscrits sur

[1] Nous avons déposé au musée des antiquités de Rouen une copie exacte de ce vase, moulée sur l'original.

ce fragment, CLAVDIA ZEZES, malgré le sujet représenté, sembleraient trahir une allusion chrétienne.

Quoi qu'il en soit, pour ne parler que de l'exécution matérielle, en faisant la part de la difficulté du procédé de la ciselure, le dessin de cette urne, qui est si loin d'égaler celui du vase Portland, doit la faire reporter aux temps avoisinant l'époque du Bas-Empire.

Nous avons dit, au début de cet ouvrage, que c'était en Syrie et en Egypte que l'art de la verrerie avait fait son apparition dans l'antiquité et s'y était développé avec le plus d'éclat. Sidon et Alexandrie en devinrent les foyers.

La réputation des verreries de Sidon se perpétua jusqu'aux temps de l'empire romain. Lucien, qui écrivait sous les Antonins, ne trouvait de comparable à l'éclat d'une jeune femme que le verre sidonien, ἡ Σιδωνία ὕελος.

Alexandrie ne déchut pas davantage, si même elle n'éclipsa pas sa rivale. La chute de l'empire romain n'entraîna pas celle de ses verreries.

Le trésor de Saint-Marc de Venise, indépendamment de deux jolis vases antiques, de verre, dont nous avons montré le dessin ci-dessus (Pl. XII et XXXIV, p. 21-36), en possédait un troisième, simulant le cristal, de la forme du canthare armé de son anse (*pendebat cantharus ansâ*), et posant sur un pied supporté par des pattes de lion surmontées d'un oiseau aux ailes éployées. (Pl. XC.)

Sur la panse du vase sont deux lions accroupis, en regard, séparés par des branchages d'enroulements. Au-dessus de leur tête, se dessine une inscription en caractères arabes, tracée de droite à gauche, qui nous apprend que ce vase a appartenu au calife fatimite Aziz Billah, lequel régnait sur l'Egypte et sur la Syrie dans la seconde moitié du xe siècle de notre ère :



L'ISMAN AZIZ BILLAH [1].

Ce calife avait épousé une chrétienne, et en avait eu un fils, qu'il fit nommer patriarche d'Alexandrie.

Ce fils aurait-il fait fabriquer cette superbe aiguière par un des maîtres verriers d'Alexandrie, pour en faire don à son père? Il est permis de le supposer.

Mais je m'aperçois qu'Alexandrie nous a entraînés au delà de la limite que nous nous étions tracée, revenons à l'antiquité.

Fioles tumulaires dites lacrymatoires. — Aux cendres contenues dans les urnes cinéraires se trouvent presque constamment mêlées de petites fioles de verre à culot arrondi, à long

[1] Les caractères qui précèdent ceux que nous avons transcrits et dont nous donnons la traduction, n'ont pu être interprétés d'une façon satisfaisante par le savant orientaliste M. Reinaud, auquel nous devons la clef de cette inscription.

col (Pl. XCI et XCII), auxquelles on a donné le nom de *fioles lacrymatoires*, comme ayant reçu, lors de la cérémonie des funérailles, les larmes des parents ou des pleureuses à gages.

Nous sommes plus porté à croire qu'elles étaient destinées à recevoir les baumes et les parfums, accompagnement obligé des funérailles antiques.

A l'appui de cette opinion, nous citerons la présence, dans quelques-unes de ces menues fioles sépulcrales, de petites cuillers à parfums, qu'on y avait laissées, ainsi que nous le rappelions ci-dessus (page 68) [1].

Nous avons trouvé nous-même, dans une de ces fioles, des restes de baume desséché.

Une de ces petites fioles, de verre blanc ordinaire, découverte, dit-on, en Egypte (Pl. XCII, b) offre cela de particulier, qu'elle a été enveloppée d'un réseau de brins de roseau, ou de toute autre plante, restés encore en place, bien que desséchés, dans le but évident de protéger le verre [2].

Après avoir versé sur les cendres du mort les baumes et les parfums, on déposait dans l'urne cinéraire les fioles vides. On en faisait de même des gobelets et coupes, généralement de verre (Pl. XCIV), avec lesquels on versait le lait et le vin sur le bûcher.

Nous avons recueilli nous-même, dans plusieurs sépultures antiques, un nombre assez considérable de ces verroteries, que nous avons déposées au musée des antiquités de Rouen. (Voy. Pl. XCI et XCII.)

Nous y avons joint deux petits godets (Pl. XCIII, c, d) de forme sphérique, de verre blanc, qui contenaient encore, lorsque nous les exhumâmes, grâce à la soudure de verre dont leur orifice avait été clos, le liquide incolore, à l'état transparent, qu'on y avait enfermé en les déposant dans la sépulture.

Si l'on doit admettre, ainsi que le disent les poëtes, que des larmes fussent recueillies dans les funérailles et réunies aux cendres, avec les parfums, les baumes, le lait, le vin, le miel,

> Et nostri memores lacrymæ fundantur eodem [3],...
>
> Mixta bibunt molles lacrymis unguenta favillæ [4].

peut-être ces petits godets renfermaient-ils des larmes.

Nous venons de dire que toutes ces fioles tumulaires étaient d'un fort petit module. Il en est qui descendent aux proportions les plus minimes; mais, en même temps, il en est quelques-unes qui s'allongent outre mesure. Le tableau comparatif que nous mettons sous les yeux du

[1] Rever, *Mémoires sur les ruines de Lillebonne*, 1821, p. 61.

[2] Au musée égyptien du Louvre.

Nous ferons remarquer, comme étant également rare et curieuse, cette double fiole accouplée (Pl. XCI, a), dont nous n'avons rencontré jusqu'à présent que deux similaires; laquelle, peut-être, avait contenu le lait et le vin des funérailles.

[3] Tibulle, lib. III, eleg. ii.

[4] Ovide, *Fastes*, lib. II, vers 568.

lecteur lui fera saisir mieux que ne le ferait une description écrite la distance qui les sépare (Pl. XCV). Nous dirons seulement que la plus grande de ces fioles (A), qui atteint 49 centimètres de longueur, existe au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale. La seconde (B), de 45 centimètres, est au musée d'Arles; la plus petite (E), au musée des antiquités de Rouen. Cette dernière petite fiole mesure à peine 2 centimètres de longueur.

Qu'on jette encore un coup d'œil sur les spécimens de notre Planche XCVI, ils achèveront la démonstration.

Service de toilette. — Aux fioles tumulaires ordinaires, ayant reçu du vin, du lait, des baumes et des parfums, vient se rattacher une série de petits vases destinés à la toilette, offrant, pour la forme, une analogie remarquable avec les flacons à essences dont les magasins de nos parfumeurs sont tapissés; soit imitation traditionnelle, soit que le même usage et la disposition des tables de toilette des dames aient nécessité dans l'antiquité et fait adopter de nos jours les mêmes formes, la même combinaison.

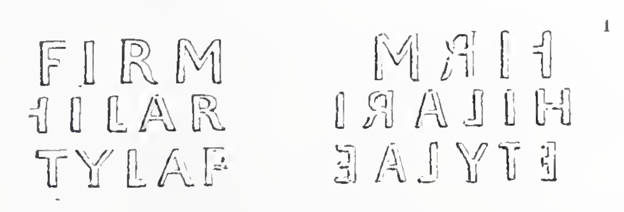
Il est à remarquer que ces petits flacons portent souvent des estampilles ou marques, soit du fabricant de l'essence, soit du marchand qui la mettait en vente, ainsi que cela se pratique de nos jours.

C'est ainsi qu'un de ces petits flacons carrés, à long goulot arrondi, montre sous son culot le nom abrégé de Firmus (FIRM) tracé en relief, et sur ses quatre côtés le dessin de la plante principe de l'essence contenue dans le flacon. (Pl. XCVII, A.)

Le même nom reparaît, à la même place, sur plusieurs autres flacons semblables, mais accompagné (circonstance curieuse) de deux autres noms (Pl. XCVII, B, C, et Pl. XCVIII, E):

FIRM. HILARI ETYLAE

Nous les retrouvons reproduits ailleurs de la façon suivante :



[1]

Ces estampilles, qui ne sont pas toujours bien venues à la fonte du verre dans le moule, surtout pour le dernier mot, ont été plus ou moins bien lues et interprétées par les savants qui se sont occupés de ces curieux petits flacons.

Hâtons-nous de dire que l'examen attentif que nous avons fait des flacons C, D, E des Planches XCVII et XCVIII, dont les caractères sont parfaitement tracés, et que nous avons

[1] A Pérouse, en Italie.

dessinés nous-même, ne permet aucun doute sur la manière dont leurs inscriptions doivent être lues. La voici :

FIRM HILARI ETYLAE.

Une polémique assez animée s'est élevée entre MM. Loriquet, bibliothécaire de la ville de Reims, Conestabile, conservateur du musée de Pérouse, et le savant M. Detfefsen, sur l'interprétation de ces estampilles, auxquelles tous sont d'accord pour reconnaître un caractère mercantile.

Le conservateur du musée de Pérouse, qui, dans l'origine, avait pris l'estampille pour une inscription étrusque [1], après lui avoir restitué son caractère latin, coupe en deux, de sa pleine autorité, le mot ETYLAE, qu'il lit ET—YLAE; ce que ne justifie aucune des inscriptions en nature que nous avons vues et examinées.

Il traduit ainsi :

« Firmus, fils d'Hilarus et d'Yla. »
FIRM*us* HILARI ET HYLAE *filius.*

Tous les textes, ajoute-t-il, doivent être ainsi rectifiés et entendus [2].

M. Loriquet, qui repousse, avec raison, cette interprétation, au lieu d'ETYLAE, lit ATYLAR, nom dont il fait un collyre destiné à guérir la *tylosis* des yeux, et qu'il qualifie de *collyre aromatique de Firmus Hilarus.*

FIRM*i*
HILARI
ATYL*oticum* AR*omaticum* [3].

Quant à M. Detfefsen, qui s'inscrit contre cette dernière supposition, il voit dans les trois mots FIRM. HILARVS ET HYLA les noms de trois associés :

FIRMVS, HYLARVS et HYLA,

exploitant en commun une fabrique de parfumerie.

Nous dirons à M. Conestabile, ainsi qu'à M. Detfefsen, dont l'argumentation repose sur la coupure en deux du mot ETYLAE, que le mot est toujours un et entier sur toutes les estampilles, sans aucun indice de séparation, même celui d'un simple point. Au surplus, ce qui prouve d'une manière irréfragable qu'ETYLAE ne forme qu'un seul et même mot, c'est l'inscription, sur un de nos flacons, du nom seul, absolument seul, ETYLAE, sans autre addition quelconque. (Voy. Pl. XCVIII, d.)

Ainsi tombent, s'écroulent d'elles-mêmes les suppositions émises par ces deux savants

[1] *Institut archéologique de Rome*, 1863, p. 65.
[2] *Revue archéologique*, juin 1862.
[3] *Marque pharmaceutique inscrite sur une fiole de verre.* Reims, 1863.

Nous dirons à M. Loriquet, à son tour, qu'il a été trompé par la lecture qu'il a cru faire, sur le flacon du musée de Reims, du mot ATYLAR[1]; que c'est ETYLAE qu'il faut lire, ainsi que nous l'avons démontré : force lui est donc de renoncer au collyre aromatique, à l'ATYL*oticum* de Firmus Hilarus.

S'il nous était permis de tenter, à notre tour, l'interprétation de cette curieuse estampille, admettant le point de départ des deux savants de Pérouse et de Reims, qui accordent un caractère pharmaceutique ou balsamique à ces petits flacons, nous y verrions la marque, l'enseigne, en quelque sorte, d'un parfumeur :

FIRMVS HILARI ETYLAE[2].

« *Firmus à la riante, à l'aimable Etyla.* »

C'est ainsi que nous lisons sur l'enseigne de certaines boutiques de nos parfumeurs :

Un tel
à la belle Gabrielle,
à la gentille Agnès,
à Flore, etc.

Pourquoi Firmus n'aurait-il pas vendu de l'eau d'Etyla, comme certains de nos parfumeurs vendent, par exemple, de l'eau de Ninon, de l'eau de Phryné, la célèbre courtisane athénienne?

Sous le pied d'un des flacons de Firmus le parfumeur (si l'on admet la supposition que nous venons d'émettre), nous avons vu qu'il avait inscrit son nom seul (page 77)[3]. Sur un autre flacon sorti évidemment de sa boutique, le nom du marchand, *Firmus*, a disparu. Celui de son enseigne, sans sobriquet, ETYLAE (*à Etyla*), qui suffisait sans doute au public acheteur, y apparaît seul à son tour. (Pl. XCVIII, d.)

Cette Etyla était probablement quelque femme, quelque courtisane renommée pour son entrain, pour sa beauté et la blancheur de son teint; ce qui aura fait adopter son nom par le fabricant de parfumerie, dans l'intérêt du débit de sa marchandise.

Il est à remarquer que tous ces flacons, d'origine italienne, sont généralement d'un beau verre blanc simulant le cristal, afin de flatter sans doute l'œil de l'acheteur, et de figurer

[1] M. Loriquet a la bonne foi de convenir, tout en maintenant l'A du commencement du mot, qu'il a pu se tromper pour la dernière lettre, et qu'on pourrait voir un E au lieu d'une S.

[2] Le mot HILARITAS se lit sur des médailles d'impératrices romaines, entre autres sur celles de Lucille, de Domna, de Crispine, de Plautille.

[3] Un pied de flacon, de la même espèce, portant le nom abrégé de Firmus (FIRM), qui est conservé au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale de Paris, y passe pour avoir été trouvé à Athènes. Le nom de FIRMVS, qui n'emprunte rien à l'étymologie et à l'alphabet grecs, ne permet pas de voir un Hellène dans notre parfumeur; tout au plus peut-on supposer qu'un de ses flacons balsamiques aura été porté et laissé à Athènes par un marchand ou par un voyageur.

dignement sur les tables de toilette; mais, en même temps, il est à noter que leurs parois sont excessivement épaisses, dans l'intérêt évident du marchand, afin de bénéficier sur le contenu: tradition qui ne s'est pas perdue et que nous voyons pratiquer en grand, tous les jours, sous nos yeux. L'esprit mercantile est le même dans tous les temps.

C'est encore le nom d'un parfumeur que va nous montrer le culot d'un antre flacon. (Pl. C, f.)

Il ne peut y avoir de doute, à juger par la forme, qui nous est connue, et par la plante qui accompagne le nom, L. AEMILI BLASTI, que nous n'ayons là sous les yeux l'étiquette d'un maître parfumeur [1].

Est-ce également d'une officine de parfumerie qu'est sorti ce flacon sous le pied duquel est tracée en creux une amphore à deux anses et à base pointue, environnée de racines de plante? (Pl. XCIX, c.) Là, point de nom.

De la parfumerie à la pharmacie il n'y a qu'un pas.

Service pharmaceutique. — Quel est l'objet que tient à la main ce personnage à demi nu, représenté sous le culot de ces deux flacons absolument semblables? (Pl. XCIX, a, b.) Est-ce un caducée? est-ce une coupe? est-ce une fleur? La bavure du verre à cet endroit ne permet pas de s'en rendre compte.

Quel sens donner à ces quatre lettres

G F
H I

qui accompagnent le personnage?

S'il était permis de retrouver l'initiale du pharmacien oculiste Gaius (voy. ci-dessus, p. 52) dans la lettre G qui ouvre l'inscription, on pourrait la traduire ainsi :

Gaius Fecit Hanc (ou *Herbidam*) *Infusionem.*

Inutile de dire que nous n'insistons pas sur cette interprétation.

C'est bien, à coup sûr, un malade qu'on a voulu représenter sous le pied de cette fiole du même genre, bien que de plus petite proportion (Pl. C, a), où il est accompagné des lettres MCAN, que nous interprétons par Medi*CA*mentum *N*ovum.

Est-ce encore d'un médicament qu'il est question sous le pied de cette fiole (Pl. C, h), où nous sommes tenté de lire :

QuoD Est PerFectum.

« Qui est parfait. »

Nous n'oserions l'affirmer.

[1] Ce flacon a été découvert en Italie.

Devons-nous voir encore une réclame sous le pied d'une autre petite fiole carrée (Pl. C, E) portant les initiales :

L · H · O · T

que nous traduisons par *Liquamen Hoc OpTimum?*

Ce serait encore, à plus forte raison, le *Liquamen optimum* qui serait signalé, accompagné d'une marque particulière, sous le pied d'un second petit flacon (Pl. C, L) :

Hoc LIquamen OpTimum, F.

Rappelons, à l'appui de cette interprétation, que sur un vase trouvé à Pompéi, on lit inscrit en toutes lettres :

LIQVAMEN
OPTIMVM.

Nous avons longtemps cherché le sens des huit lettres ci-après du pied d'un autre flacon : H. C. A. E. D. V. E. B. (Pl. C, K.) Acceptera-t-on l'interprétation suivante :

Hoc Collyrium Amœnum Et Dulce VtEre Bene?

Faut-il déchiffrer *Collyrium Mite Herbidum Rapæ*[1] dans ces quatre lettres C-M-H-R encadrant la figure de Mercure armé de son caducée? (Pl. C, G.)

Peut-être pourrait-on interpréter par *Vtere Felix* les deux lettres VF de ce petit cartouche? (Pl. C, I.)

Sont-ce des allusions mercantiles ou médicales qu'on a eu l'intention d'exprimer sur ces trois autres petits verres? (Pl. C, B, C, D.) On peut le supposer.

Toutes les estampilles que nous venons de passer en revue sont tracées sous le pied des vases. Un d'eux, par exception, va nous montrer la sienne, NCMI, répartie sur ses quatre faces latérales, avec l'image de la plante dont il contenait l'essence. (Pl. CI.)

Est-il permis de lire :

Novum Collyrium MIte?

Nous serions plus embarrassé encore de fixer le sens de cette singulière estampille du long flacon dont nous donnons le dessin (Pl. CII, A).

Les branchages qui lui servent d'encadrement semblent indiquer une plante aromatique; mais que dire de cette figure de quadrupède placée au centre de l'inscription? Nous ne le savons. Le sens de l'inscription elle-même nous échappe.

Types amoureux et lubriques. — Nous ne devons pas, à coup sûr, voir l'estampille d'un parfumeur ou d'un oculiste sur ce flacon portant l'image d'un cœur (Pl. CII, B), qui se

1 On sait que les anciens faisaient un très-grand cas de l'essence de rave pour la guérison de certains maux d'yeux.

répète du côté opposé. C'était là le don d'un amoureux. Il ne pouvait mieux placer son souvenir que sur la table de toilette de sa maîtresse, bien certain qu'il y serait souvent rencontré.

Une petite lagène de verre blanc, portant en toutes lettres le mot AMOR (Pl. CII, c), trahit non moins éloquemment l'intention du donateur et la destination du cadeau.

C'est encore un souvenir amoureux que nous croyons trouver dans cette petite fiole, dont nous donnons le dessin de grandeur naturelle (Pl. CII, d), qui fut découverte sous nos yeux au hameau de Neuville, auprès de Dieppe.

Cette petite fiole, à bout droit et pointu, était enfilée, telle que nous l'avons représentée, dans un anneau de verre; allusion évidemment priapique et conjugale. Telle est l'impression qu'elle nous fit à la première vue et qui nous est restée.

Sang des martyrs. — Ce n'est plus de baumes, de parfums, de souvenirs amoureux, que nous avons à parler; c'est de larmes et de sang.

On a trouvé dans les catacombes de Rome des vases de verre, la plupart du genre des urnes, qui avaient contenu du sang des martyrs, de saint Nicaise, de saint Victor, de saint Saturnin (voy. Pl. CIII, a, b, c), accompagnés de la palme du martyre. On y voyait encore la trace du sang.

Ces vases avaient été enveloppés d'une couche de mortier (Pl. CIII, d), qui, en se brisant, a laissé voir le mot *sanguis;* par abréviation, SA (SANG).

Auprès d'une urne rougie de sang était un médaillon de verre à demi brisé (Pl. CIV), représentant saint Paul assis, la main droite élevée en l'air, avec l'initiale rétrograde de son nom, ꟼ. Autour du médaillon, dans une couche de mortier, étaient rangés six petits cartouches en forme de semelle de soulier, portant le nom du saint, PAVLI; idée bizarre, qui avait peut-être pour but de rappeler les pérégrinations de saint Paul.

Après avoir passé la revue de tout ce qui se rattache à l'art de la verrerie en fait de vases, venons à une autre série, d'un genre différent, qui mérite un examen particulier.

Émail. — Était-il donc nécessaire de se demander si les anciens avaient connu l'émail, qui n'est autre chose que du verre opaque, rendu tel par l'addition d'un oxyde métallique, lorsqu'ils nous en ont légué tant de spécimens : flacons, fioles, coupes et autres menus objets, en émail blanc ou coloré de nuances diverses, et enrubanés avec un art et une délicatesse infinis, dont les hypogées de l'Égypte, de la Grèce, de l'Étrurie ont enrichi nos collections?

Les anciens, indépendamment de ces émaux en pleine pâte, ont employé l'émail par couche mince, comme couverte, sur diverses matières, terres cuites, argile, briques, faïences, etc. Ce procédé doit même remonter à la plus haute antiquité, s'il est vrai qu'on ait trouvé dans la petite pyramide de Sakkara, qui passe pour plus ancienne que celles de Ghizeh construites



sous la IVe dynastie, des plaques de faïence émaillées en vert, appliquées contre les parois de la chambre sépulcrale [1].

Il est certain qu'au temps de cette IVe dynastie, l'application de l'émail était pratiquée en Égypte. Nous avons touché de nos mains un petit scarabée de terre cuite émaillée, portant le cartouche de Menchères, roi de la IVe dynastie (voy. Pl. CV, A). Quarante siècles nous séparent de l'âge de ce petit amulette.

Un cercueil de momie d'un roi de la XIe dynastie, du nom d'Antew, découvert dans la nécropole de Thèbes, nous montre l'image de ce roi avec des yeux de verre émaillé [2].

Nous ne pourrions dire à quelle dynastie, à quel règne appartiennent ces boules émaillées, découvertes sur le sol égyptien, de diverses nuances de bleu, dont la grosseur varie de 23 à 57 millimètres. (Pl. CVI.)

Il serait difficile de se prononcer sur la destination de ces boules, en l'absence de renseignements sur la place et sur les conditions où elles se trouvaient lors de leur découverte. Si l'on voulait que ces boules émaillées aient servi comme bijoux pour la toilette, il faudrait en excepter la plus forte (A), qui n'a jamais pu faire partie d'une parure et qui a pu tout au plus servir pour le jeu de la balle de verre.

L'application de l'émail se retrouve sur une foule de monuments pharaoniques postérieurs au premier empire. Cette industrie s'était perpétuée sur la terre d'Égypte : les monuments en tout genre abondent.

Citons, entre autres menus objets, ces figurines de divinités de terre cuite émaillée, qu'on rencontre par centaines ; ces yeux mystiques à la prunelle noire, à la paupière bleue, d'un si brillant émail (Pl. CV, C); ces scarabées, symbole vénéré, qu'on trouve de toutes grandeurs et descendant jusqu'aux plus minimes proportions (Pl. CV, B).

Citons, au double point de vue de l'art et de l'histoire, ce flacon pomiforme, jaune-citron, ayant encore son petit bouchon (Pl. CVII, A), sur la panse duquel brillent incrustés en pâte de verre bleue, dans un encadrement, les cartouches nominaux d'Aménophis, huitième roi de la XVIIIe dynastie [3].

Mentionnons : Ce bracelet de verre bleu émaillé, couvert d'une légende hiéroglyphique, dans laquelle brille le nom du même pharaon et qu'Aménophis a dû porter. (Pl. CVII, B.)

Ces deux scarabées d'émail bleu, sur lesquels sont également tracés les cartouches d'Aménophis. (Pl. CVII, D, D.)

A ces cartouches royaux, sur ces scarabées, ainsi que sur le vase pomiforme (A), se trouve accolé le cartouche de la reine Taia; ce qui prouverait qu'Aménophis aurait fait don à sa femme de ce petit meuble de toilette et de ces deux amulettes.

[1] *Journal des savants*, janvier 1841.
[2] *Catalogue du musée égyptien du Louvre*, par M. de Rougé, p. 61, 62.
[3] Champollion.

Lui aurait-on donné en même temps, pour la placer dans son écrin, cette petite stèle en miniature, au nom, émaillé, de son époux? (Pl. CVII, e.)

Le nom d'Aménophis va se trouver répété sur un monument autrement grandiose et célèbre.

C'est sur le piédestal du colosse de Thèbes, si fameux dans l'antiquité, et auquel les Grecs et les Romains avaient donné le nom de Memnon [1], qu'il va apparaître.

En faisant inscrire son nom sur le granit de son colosse et en même temps sur ces fragiles petits objets, Aménophis ne pensait pas qu'ils dussent vivre autant que sa statue colossale, et moins encore, qu'ils dussent parvenir parfaitement sains et entiers à la postérité, tandis qu'elle n'y arriverait que défigurée et rongée par le temps.

Le nom d'un autre pharaon, Amosis, qui aurait précédé, dit-on, Aménophis sur le trône [2], va briller sur un autre bracelet, destiné sans doute à une femme, car il n'a pu servir qu'à un poignet féminin. La découverte de ce bijou dans l'écrin de la mère d'Amosis [3] confirme suffisamment cette donnée : c'est un souvenir du fils à la mère. (Pl. CVII, c.)

Il n'est point sans intérêt pour l'histoire de l'art de la verrerie dans ces temps si reculés, d'étudier la composition de ce petit bracelet, qui est formé de rangées de perles presque microscopiques d'or et en émaux bleu et rouge à dessin symétrique, enfilées dans des fils d'or retenus au fermoir.

Nous avons calculé que le nombre de ces perles s'élevait au moins à deux mille. C'est sur le fermoir d'or du bracelet qu'est inscrit le nom d'Amosis.

Ne pouvant enlever à l'antiquité l'invention et l'emploi de l'émail, on lui a contesté le procédé de l'application de cette matière vitrifiable sur les métaux dits *émaux cloisonnés* [4], pour l'attribuer aux artistes émailleurs du moyen âge, qui l'ont en effet pratiqué sur une large échelle durant plusieurs siècles, et dont ils nous ont laissé de si nombreux échantillons : reliquaires, crosses, custodes, coffrets, tablettes, etc.

Sans contester le talent déployé par ces artistes, nous ne pouvons pas les considérer autrement que comme des imitateurs; c'est l'antiquité qui fut leur maître.

Le procédé des émaux cloisonnés, à la chute de l'empire romain, réfugié à Constantinople, devait repasser plus tard en Occident, où il reçut, à titre de souvenir, le nom d'*émail byzantin*.

[1] Les habitants de Thèbes, au dire de Pausanias, ne partageaient pas, de son temps, cette erreur. « Ils disent, rapporte Pausanias, que cette statue n'est point celle de Memnon, mais bien celle de Phanemoph. » Sur une des jambes du colosse on lit encore, de nos jours, une inscription en grec ainsi conçue : « Moi, Publius Balbinus, j'ai entendu Memnon, » ou *Phanemoph*, rendant des sons divins. »

Ce Balbinus avait accompagné à Thèbes la femme d'Hadrien, Sabine, qui était venue en visiter les ruines.

[2] Amosis passe pour le premier roi de la xviiie dynastie.

[3] Mariette, *Description du parc égyptien à l'exposition universelle de* 1867, p. 54, n° 15.

[4] On appelle ainsi des plaques de métal qu'on creuse et qu'on évide par places à l'aide du burin, réserve faite de filets laissés en saillie pour former le trait du dessin, dans l'intervalle desquels on coule l'émail, qu'on rend adhérent au métal par la chaleur, ou qu'on incruste après coup dans le réseau cloisonné. Quelquefois les cloisons, pour les pièces d'une certaine dimension, étaient simplement soudées sur le fond de la plaque de métal, au lieu d'être burinées à même.

Peut-être, toutefois, cette industrie n'avait-elle pas entièrement péri dans nos contrées occidentales, si l'on doit attribuer à des artistes indigènes ces nombreux ornements à émaux et à verroteries cloisonnés des sépultures gallo-romaines et mérovingiennes, en tête desquels nous placerons ceux du tombeau de Childéric[1].

Afin de justifier la part que nous venons de faire à l'antiquité, mettant un instant de côté les textes qui pourraient plaider en sa faveur, laissons parler les monuments.

On découvrit en 1832, en Angleterre, dans le comté d'Essex, une sépulture romaine dans laquelle, auprès d'une grande urne carrée de verre contenant des cendres, étaient groupés des objets ayant appartenu au mort : des vases de verre, un *præfericulum*, une riche lampe de bronze, des strigiles, les branches d'un pliant, enfin un vase pomiforme de bronze, à anse mobile, couvert d'un émail cloisonné de la plus belle conservation[2]. (Voy. Pl. CVIII.)

La panse de ce vase est garnie d'une double bande d'émail bleu, sur chacune desquelles serpente une branche brun rouge, avec feuilles vertes entrecroisées. Ces deux bandes sont séparées par un bandeau continu verdâtre, et sont accompagnées, haut et bas, d'une suite de dents de scie de couleurs variées; le tout cloisonné avec infiniment d'art et de délicatesse.

Le style de ce vase, celui des objets avec lesquels il était renfermé, le font remonter aux temps du Haut-Empire.

Il existe d'autres objets, dans le système cloisonné, d'une époque bien plus reculée encore. C'est l'Égypte qui nous les a légués.

Citons cette paire de bracelets, de 6 centimètres et demi de hauteur, représentant, l'un un griffon ou chacal ailé accroupi (Pl. CIX, a), l'autre un lion; tous les deux accompagnés de tiges de lotus.

Les émaux de ces bracelets, soit faute d'adhésion, soit qu'on ait cherché à les arracher, ont en partie disparu. La couleur bleu lapis domine sur les fragments restés en place[3].

Le musée égyptien du Louvre, qui possède ces curieux petits monuments, en a plusieurs autres du même genre, qui, sous le rapport de l'antiquité et de l'exécution, sont loin de le céder à celui-ci.

Signalons, en premier lieu, cette plaque d'or à jour, en forme de pectoral, ayant 12 centimètres de hauteur sur 13 centimètres de largeur, sur laquelle figurent un vautour et un uræus aux ailes déployées, surmontés d'un épervier à tête de bélier, qui supporte un cartouche au nom d'un roi de la xviiie dynastie, Rhamsès, le Sésostris des Grecs[4]; ce qui donne à ce petit monument une antiquité d'environ 3300 ans. (Pl. CX, a.)

[1] Voyez au Louvre (musée des Souverains) l'épée trouvée dans ce tombeau.

[2] *Roman sepulchral Relics from John Gage*, 1835, pl. V.

[3] Le savant conservateur du musée égyptien du Louvre, M. de Rougé, fait remonter ces bracelets, d'après leur style, au temps de la xviiie dynastie; ce qui suppose une antiquité de plus de 3000 ans. Il les dit d'or, bien que le métal, à l'œil, ait toutes les apparences du cuivre. Nous n'avons pas été à même de vérifier la nature du métal.

[4] Nous avons suivi le sentiment de Champollion, qui donne ce cartouche à Sésostris.

A côté de ce pectoral, dans le même monument sépulcral, connu sous le nom de la tombe d'Apis, découvert par M. Mariette, se trouvait, avec d'autres pièces émaillées, un petit épervier d'or, à tête de bélier, les ailes étendues, d'une finesse, d'une délicatesse de travail dont le dessin ci-joint (Pl. CX, b) peut donner une idée.

L'artiste a marié avec infiniment de goût, sur ce charmant bijou, l'or à l'émail bleu lapis, rehaussé d'émail rouge. Deux petites attaches d'or (en c, d) indiquent qu'on le suspendait par une chaînette au cou ou sur la poitrine.

Le réseau coloré de ces bracelets, de ce pectoral, et même peut-être celui du petit épervier, ne paraîtraient pas avoir été étendus dans les divisions métalliques sous forme de pâte émaillée durcie après coup au feu, mais y avoir été incrustés, du moins en majeure portion, par morceaux taillés de mesure à l'avance. On peut admettre en même temps que les divisions métalliques, particulièrement pour les bracelets et le pectoral, ont été ajustées et soudées sur le fond de la plaque de métal et non prises à même la plaque.

Il n'en est point ainsi de ce joli petit bracelet d'or (Pl. CXI, b) à double charnière, découvert à Thèbes, dans la tombe de la reine Aab-Hotep, mère d'Amosis, dernier roi de la xvii[e] dynastie, lequel régnait en Égypte il y a près de 3700 ans.

Les figures d'or qui brillent sur ce bracelet se détachent sur un fond de pâte vert bleu cobalt, sans addition d'autres couleurs, laquelle n'a pu être étendue sur le champ du bracelet que par la fusion.

Amosis, désigné par son nom et son surnom dans un double cartouche, y est représenté deux fois agenouillé. Derrière lui est le dieu Seb assis, qui le tient par le bras.

Sur l'autre moitié du bracelet, en regard d'Amosis, sont les Génies de la terre, dans l'une des postures de l'adoration [1].

Sur un autre bijou, véritable miniature (Pl. CXI, c), qui n'excède pas 2 centimètres de haut, dont nous donnons le dessin colorié de grandeur naturelle, les émaux ont été également fondus dans le réseau métallique ; lequel a été entaillé et réservé dans le champ de la pièce ; opération connue plus tard sous le nom de *champlevé.*

Cette petite breloque, qui était sans doute portée au cou d'un enfant, nous offre-t-elle l'image d'un perroquet ou d'un épervier? Nous ne nous prononçons pas.

Ainsi les anciens, non-seulement ont connu et pratiqué l'art des émaux cloisonnés, mais encore ils l'ont poussé, dès les temps les plus reculés, à un degré de finesse et de perfection que les modernes sont loin d'avoir dépassé.

Reste la question de la peinture sur émail proprement dite, telle que l'ont pratiquée avec tant de talent et d'éclat les artistes du xvi[e] siècle.

Les anciens ont-ils encore ici été nos maîtres ? Pourrait-on s'armer, pour le prétendre, du

[1] Nous empruntons l'interprétation donnée de ce joli bijou par M. Mariette à sa *Description du parc égyptien de l'exposition universelle de* 1867.

passage suivant de Philostrate, lequel écrivait dans les premières années du IIIe siècle de notre ère ?

« On dit que les Barbares de l'Océan étendent les couleurs sur de l'airain chauffé ; lesquelles s'unissent au métal, durcissent comme de la pierre, et conservent ce qui a été tracé[1]. »

De prime abord on est porté à reconnaître, à cette description, la peinture sur émail. Cependant, à la réflexion, on peut se demander si l'auteur, en se servant du mot *couleurs* (χρώματα), a entendu parler de simples couches de couleurs ; ou bien si, en exprimant que ces couleurs, en durcissant, conservaient ce qu'on avait tracé (σώζειν ἃ εγραφη), il a voulu dire « ce qu'on avait tracé avec ces mêmes couleurs », ou bien « ce qu'on avait tracé sur ou avec le métal avant l'application de la couleur ». Toute la question est là : dans le premier cas, c'est la peinture sur émail ; dans le second cas, ce serait l'émail cloisonné.

L'auteur ne s'explique point clairement. Peut-être, au surplus, lui-même ne s'est-il pas bien rendu compte de ce qu'il avait entendu dire, ou l'a-t-il mal interprété.

Il est à remarquer, en effet, que c'est à la suite de la description qu'il fait d'un tableau dans lequel l'artiste avait peint en argent, en or et autres couleurs les mors et bossettes des chevaux, que Philostrate décrit, comme par comparaison, le procédé des Barbares voisins de l'Océan. Aurait-il voulu faire allusion au procédé inventé par les Gaulois (*Galliarum invento*) pour l'argenture des métaux, qu'ils appliquaient spécialement, ainsi que Pline nous l'apprend, à l'harnachement des chevaux : « *Argentarium (plumbum) incoquere simili modo cœpere, equorum maximè ornamentis?* » Cela ne serait point impossible.

Quoi qu'il en soit, et en attendant que des monuments en nature viennent, ainsi que cela a eu lieu pour les émaux cloisonnés, se révéler à nous et donner au passage de Philostrate sa véritable signification, il est certain que les anciens (s'il était vrai qu'ils n'eussent point pratiqué la peinture émaillée sur plaques métalliques à la façon des peintres émailleurs de Limoges) s'en sont servis sur d'autres matières, sur des terres cuites, par exemple.

Les Égyptiens, ce peuple si avancé dans les arts industriels, vont encore nous en fournir la preuve.

Parmi des milliers de figures de terre cuite émaillée sorties de leurs ateliers, il en est un très-grand nombre qui présentent des traces de peinture exécutée au pinceau. Telles sont, par exemple, ces deux figurines du musée égyptien du Louvre, dont nous reproduisons ici le dessin colorié. (Pl. CXI.)

Sur la première de ces statuettes (A), le visage, le cou et les mains, les seules parties à nu, sont peints en couleur de chair ; les cheveux, en tresses noires. Le collier à trois rangs et à pendeloques, qui se dessine sur la poitrine, ainsi que les bracelets des poignets, sont également

[1] Ταῦτά φασι τὰ χρώματα τοὺς ἐν Ὠκεανῷ Βαρβάρους εγχεῖν τῷ χαλκῷ διαπύρῳ. Τὰ δὲ συνιστασθαι, καὶ λιθοῦσθαι, και σώζειν ἃ εγραφη.

peints en noir. Il en est de même de la légende hiéroglyphique et de son encadrement, qui, de la poitrine, descend jusqu'au bas du vêtement[1].

Sur la seconde statuette (B), le visage, les bras et les jambes, mains et pieds compris, sont peints couleur de chair, la chevelure est noire. Le vêtement, qui se compose d'une tunique à manches courtes, est peint en couleur blanche étendue par une couche unie. Une bande d'étoffe jaune, à bordure rouge, portant en noir une légende, pend sur le devant de la tunique.

Entre ces deux statuettes, nous avons tenu à en montrer une troisième, plus petite (PL. CXI, C), également à couche émaillée, remarquable par sa barbarie et son originalité.

Doit-on voir, ainsi que le pensent plusieurs savants, dans ce personnage à tête monstrueuse, montrant les dents, tirant la langue, les mains appuyées sur ses cuisses, entre lesquelles pend une queue pointue, doit-on voir une personnification fantastique du Demiourgos, lequel ne pouvait se révéler aux yeux des mortels que sous un déguisement emprunté?

A cette statuette nous joignons ces deux petites têtes grotesques de verre, produit également de l'art égyptien :

L'une (PL. CXI, E), entièrement dégarnie de cheveux, est peinte tout en noir, à l'exception seulement du pourtour de la prunelle des yeux, qui est en blanc, ainsi que des pendants attachés aux oreilles.

L'autre (PL. CXI, D), à cheveux bouclés, est également peinte en noir, à la réserve, comme la précédente, de l'orbite des prunelles et des pendants d'oreilles, mais, de plus, d'une portion du visage, des pommettes, du front, du nez, de la bouche, des oreilles, qui sont peints en jaune.

Si les figures que nous venons de passer en revue ne sont point de métal émaillé, nous n'avons pas moins là de la peinture sur émail : de la terre cuite au métal, la différence et le passage, comme exécution, ne sont pas tellement notables, qu'on doive s'y arrêter.

Qui sait, d'ailleurs, si à un moment donné il ne surgira pas quelque monument, quelque débris antique, qui viendra nous révéler le mariage de la peinture et du métal, et donner un démenti à ceux qui en font le partage exclusif de l'art moderne?

MIROIRS DE VERRE, GLACES. — On a souvent agité la question de savoir si les anciens se sont servis de miroirs de verre, sans la décider.

Nous n'avons point à nous occuper des miroirs de métal, dont personne ne leur conteste l'usage. Nous n'avons point à décrire ces nombreux miroirs de main d'argent bruni, d'or, burinés sur l'une de leurs faces de figures mythologiques ou héroïques[2]. Nous n'avons point à parler de ces petites boîtes à couvercle, de la forme de nos anciennes tabatières rondes, qui

[1] Cette figure, dont les similaires abondent dans les sépultures, représente, dit-on, la Mort, les bras croisés sur la poitrine, et tenant dans chaque main le hoyau symbolique destiné à la culture des champs célestes.

[2] Le savant M. Gehrard, dans son *Etruskische Spiegel*, publié à Berlin en 1843, a donné le dessin de plus de deux cents de ces miroirs.

ont dû servir de miroirs de poche ou de voyage : ce serait nous écarter de notre sujet. C'est le verre dont nous avons à nous occuper.

Nous dirons à ceux qui doutent que les anciens aient appliqué le verre aux miroirs : Vous n'avez donc pas lu l'Histoire naturelle de Pline, ce vaste répertoire des arts industriels dans l'antiquité ? Elle vous aurait appris que Sidon, la ville des verreries par excellence (*Sidon artifex vitri*), fabriquait dès les temps les plus reculés des miroirs de verre : « *Sidone quondam iis officinis* (*vitri*) *nobili siquidem etiam specula excogitaverat*[1]. »

« Sidon, autrefois célèbre par ses ateliers de verrerie, s'était même occupé des miroirs. »

Isidore de Séville, écho de Pline, disait en parlant du verre : « Il n'est pas de matière plus apte à faire des miroirs[2]. »

Peut-être est-ce de Sidon que cette industrie fut importée en Italie.

Elle avait dû l'être plus anciennement encore dans la Grèce, avec laquelle les Phéniciens étaient en relations commerciales suivies. Aussi est-il permis de croire que c'est devant un miroir de verre que Démosthène se plaçait pour réciter ses plaidoyers : « *Semper ante speculum quasi ante magistratum causas meditaturus.* »

On dit qu'Archimède, lors de la défense de Syracuse, incendia du haut de la muraille de la ville un vaisseau de la flotte romaine, à l'aide d'un miroir ardent. Nous avons vu plus haut qu'Archimède s'était servi avec une extrême habileté du verre pour se faire une grande sphère céleste. On peut supposer qu'il aura employé, pour mettre le feu au vaisseau ennemi, un miroir de la même matière, qui se prêtait mieux que le métal, les physiciens modernes ainsi que les anciens eux-mêmes en conviennent, pour obtenir cet effet.

Au surplus, cette propriété du verre de mettre le feu était connue depuis longtemps.

Aristophane, qui vivait deux siècles avant Archimède, dans sa comédie des *Nuées*, amène sur la scène un plaisant qui indique un moyen de payer ses dettes, « lequel consiste à mettre entre le soleil et le billet qu'on a souscrit, qu'on vous présente, une certaine matière translucide, du verre (ὕαλος), qui brûle et qui fait ainsi disparaître l'écriture du billet. »

Dans le principe, les miroirs de verre ou de métal étaient de petites proportions, ovales ou ronds (*orbes*). On les tenait à la main au moyen d'un manche plus ou moins orné.

C'est sans doute un de ces petits miroirs qu'Auguste mourant se faisait apporter pour rajuster sa chevelure avant de se montrer à ses courtisans : « *Supremo die, petito speculo, capillum sibi comi corrigi præcepit*[3]. »

Caligula s'en servait, lui, pour s'étudier à rendre son visage plus formidable : « *Ad speculum in omnem terrorem ac formidinem*[4]. »

A ces petits miroirs devaient succéder des miroirs fixes et de grandes proportions, à la

[1] Lib. XXXVI, c. XXVI, *De origine vitri*.
[2] « Neque est alia speculis aptior materia. » (*Etymol.*, lib. XVI, c. XVI.)
[3] Suétone.
[4] Idem.

façon de nos glaces. Pline, décrivant le verre obsidien, fabriqué à l'imitation de la pierre du même nom (*ad similitudinem lapidis quem in Æthiopiâ invenit Obsidius*), disait de ce verre, qu'appliqué contre la muraille comme miroir (*in speculis parietum*), il rendait, attendu sa teinte noirâtre, l'ombre de l'image plutôt que l'image elle-même (*pro imagine umbras reddente*)[1].

Pausanias, parlant du temple de Diane en Arcadie, raconte comme chose curieuse, qu'en sortant de la chapelle, du *naos*, où était la statue de la déesse, on trouvait appliqué dans le mur de la chapelle un miroir; qu'en y regardant, on s'y voyait à peine, si même on se voyait, mais qu'on apercevait distinctement la statue de la déesse.

Il est évident qu'il y avait là, encastrée à même la muraille, une plaque de verre, une glace, non étamée, qui reflétait à distance, suivant les lois de l'optique, l'image de celui qui posait devant elle, et au travers de laquelle on pouvait voir les objets reportés dans la chapelle.

Sénèque nous apprend qu'on se servait à Rome de miroirs grands comme la personne, ornés d'or et d'argent ciselés, et plus tard, de pierreries[2].

Le verre se prêtait mieux que le métal, les anciens nous l'ont dit (*neque est aptior materia*), à de si grandes proportions. Ces miroirs égaux en hauteur à la stature humaine n'auraient pas eu moins de 5 à 6 pieds romains (1m,75 environ). Il n'y a pas tant d'années qu'une glace de cette dimension, en France, eût passé pour une grande glace.

Ces miroirs étaient fixés à la muraille, à la façon de nos glaces (*speculum parieti adfixum*) et faisaient partie de la décoration des appartements, ainsi que l'indique Ulpien dans son *Digeste* [3].

Lucrèce dépeint deux de ces miroirs placés en regard l'un de l'autre, se renvoyant l'image et la répétant jusqu'à cinq et six fois :

Fit quoque de speculo in speculum ut tradatur imago
Quinque, etiam sex [4].

Pour obtenir cet effet, ces deux miroirs, d'après les lois de la physique, avaient dû être placés entre eux, avec ou sans dessein, sous un angle d'environ 60 degrés.

Ailleurs le poëte se complaît à décrire les effets d'optique de ces grands miroirs, où l'image, dit-il, se meut comme nous, lève avec nous le pied, imite tous nos gestes [5].

Vitruve raconte qu'un certain Ctesibius d'Alexandrie, habile ingénieur, avait imaginé de

[1] Lib. XXXVI, c. XXVI.
[2] « Postea rerum jam potiente luxuriâ, specula totis parta corporibus, auro argentoque cœlata sunt, denique gemmis » ornata. » (*Quæstiones naturæ*, lib. I, c. XVII.)
[3] *Digeste*, L. XXXIII.
[4] *De rerum naturâ*, lib. IV, vers 303.
[5] *Ibid.*, vers 319.

faire glisser et de ramener en place à volonté le miroir, la glace de la boutique de son père. au moyen d'un contre-poids et de poulies cachées dans une rainure de bois.

Cette glace devait être placée contre ou dans la muraille : nos mécaniciens, qui font jouer ainsi des glaces, n'ont rien inventé.

Un vieux libertin de Rome, au temps d'Auguste, avait fait faire pour sa salle de bains, véritable salle de débauche, des miroirs grossissants qui lui permettaient, à sa grande satisfaction, de voir sous un aspect amplifié dans la proportion du doigt au bras, toutes les nudités et tout ce qui s'y passait[1].

Les verriers romains savaient combiner l'effet des miroirs, de façon à faire voir les objets en travers, à les multiplier, à les grossir extraordinairement ou à les rapetisser. C'est encore Sénèque qui nous l'apprend[2] :

Sénèque ne dit pas positivement si ces miroirs étaient de verre, mais tout porte à le croire : le verre étamé se prêtait bien mieux à ces divers effets que le métal.

On regarde comme une curiosité et comme une invention de nos jours ces lentilles de verre à facettes, répétant, multipliant un objet. Il y a dix-huit cents ans qu'on en faisait autant à Rome. Sénèque va nous le dire :

« Il est de certains miroirs, d'un grand nombre de menues facettes, devant lesquels, si vous placez un seul homme, il apparaît un peuple de cette même figure répétée sur toutes les facettes[3]. »

Ces miroirs à facettes étaient mentionnés plus anciennement encore par le poëte Lucrèce (*latuscula speculorum*).

Aucun des quelques auteurs de l'antiquité parvenus jusqu'à nous, qui se sont occupés de la question des miroirs, ne nous a fait connaître d'une manière particulière le procédé usité pour communiquer au verre la propriété de recevoir et de refléter les images.

Les anciens se servaient-ils comme nous, pour la lui donner, de l'application de feuilles d'étain à l'aide du mercure? Pline lui-même, qui a consacré, dans son ouvrage sur l'histoire naturelle, un chapitre à l'étain ainsi qu'au mercure (*argentum vivum*), n'en parle point.

« L'étain », dit-il, en mentionnant l'étamage des métaux sans entrer dans les détails de l'opération, « leur procure une saveur plus agréable et arrête la décomposition de la rouille sans augmenter sensiblement leur poids[4]. »

[1] « Fecit specula imagines longè majores reddentia, quibus digitus brachii mensuram et longitudine et crassitudine » excederet. Hæc autem ita disponebat ut quùm verum pateretur adversus omnes admissarii motus in speculo videret, » ac deindè falsâ magnitudine ipsius membri tanquàm vero gauderet. » (*Naturæ quæstiones*, lib. I, c. cxvi.)

[2] « Sunt specula quæ faciem prospicientium obliquent. Sunt quæ in infinitum augeant, et humanum habitum excedant » modumque nostrorum corporum.

» Alicujus est speculi invicem talis est ut minuat. » (*Naturæ quæstiones*, lib. I.)

[3] « Sunt quædam specula ex multis minutis quæ (particulis) composita quibus si unum ostenderis hominem, populus » apparet unaquaque parte faciem suam exprimente. » (*Naturæ quæstiones,* lib. I, c. v.)

[4] « Stannum illisum æneis vasis saporem gratiorem facit et compescit virus æruginis mirumque pondus non auget. »

Ailleurs il nous apprend qu'on se servait du mercure pour la dorure du bronze :

« Æs inaurari argento vivo aut certè hydrargyro legitum erat. »

Les anciens avaient-ils appliqué le même procédé aux miroirs de verre ? Aristote le donne à entendre : « Si les métaux, dit-il, doivent être polis pour servir de miroirs, le verre et le cristal ont besoin d'une feuille de métal pour rendre l'image de l'objet qu'on leur présente ».

Instruments d'optique. — De la question des miroirs nous sommes conduit à nous demander si les anciens ont fait usage du verre pour apercevoir de loin les objets ou pour les grossir, à la façon de nos instruments d'optique modernes, lorgnettes, longuevues, télescopes, loupes.

Cette question est restée jusqu'à ce jour extrêmement incertaine.

On ne saurait douter que les anciens n'aient connu les effets de la taille des matières translucides pour aider la vue. Pline, notre guide habituel, nous l'apprend :

« *Iidem*, dit-il, *plerumque et concavi ut visum colligant.* »

Il existe, dans plusieurs cabinets, des pierres gravées antiques, dont les figures sont tellement fines et délicates, qu'il est impossible qu'elles aient été exécutées à l'œil nu. L'artiste a dû, de toute nécessité, se servir de verres grossissants.

Quelques-unes de ces pierres portent des noms qui sont en caractères si fins, si petits, que l'œil le plus exercé ne peut les déchiffrer. Il faut un verre grossissant, une loupe, pour les lire ; à plus forte raison en a-t-il fallu une pour les graver.

Pline raconte que Néron regardait les combats de gladiateurs à travers une émeraude : « Nero princeps gladiatorum pugnas spectabat smaragdo. »

Quel qu'ait été le motif qui ait fait adopter de préférence à Néron l'émeraude, soit dans le but de ménager sa vue, qui était faible, au dire de Suétone (*oculis hebetioribus*), les combats de gladiateurs se livrant ordinairement en plein midi, sous un ciel ardent[1], soit qu'il jugeât le verre une matière trop commune et indigne de lui, toujours est-il qu'il se servait, pour mieux voir et voir de loin, d'une pierre translucide qui avait dû être taillée en conséquence, et montée sous forme d'oculaire dans un tube, ou garnie d'un encadrement quelconque ayant quelque chose d'analogue[2].

Si tel est l'emploi que Néron faisait de l'émeraude en plein cirque, aux yeux de tous, il est difficile d'admettre que parmi tant de spectateurs, un assez bon nombre, surtout de ceux qui approchaient le prince, consulaires, sénateurs, chevaliers, courtisans, n'aient point utilisé, à son exemple, pour le même usage, telle ou telle pierre translucide, le cristal ou même le verre.

Au surplus, ils auraient été devancés, ainsi que Néron lui-même, si l'on interprétait dans son sens le plus direct et le plus naturel le passage suivant de Plaute, où il fait dire à une jeune fille, en parlant d'un homme qui la courtise :

[1] « Non alia gratior oculorum refectio est ita viridi lenitate lassitudinem mulcent. » (Pline.)

[2] A l'appui de cette supposition, rappelons que Strabon dit qu'à travers un tube l'objet paraît plus grand.

« Mater mea pompam spectatum ducit. Dùm redeo domum, conspicillo consecutus est » clanculùm me usque ad foris[1]. »

« Ma mère me conduisit à la pompe du cirque. Comme je reprenais le chemin de la maison, » il me suivit, comme à la dérobée, avec sa lorgnette, jusqu'à ce que je fusse dehors. »

Quelques latinistes, Noël entre autres dans son Dictionnaire français-latin, ont attaché le même sens que nous au mot *conspicillum*, qui n'est connu que par Plaute. Plusieurs autres latinistes le traduisent par un réduit, une cachette, une niche.

Si l'amoureux de la jeune fille eût été caché, enfermé dans un réduit quelconque (ce qui était difficile dans un lieu public et découvert comme étaient les cirques à Rome), comment la jeune fille eût-elle pu le voir et suivre et décrire ses mouvements?

Tout s'entend, tout s'explique parfaitement, si l'on donne au mot *conspicillum* le sens que nous y avons attaché[2].

L'évidence serait complète, si l'on devait accepter la citation suivante d'un autre fragment de Plaute, que l'on trouve dans quelques dictionnaires :

Vitrum cedo : necesse est
Conspicillo uti.

Quoi qu'il en soit, s'il avait pu rester quelque doute dans notre esprit sur la signification du mot, il eût été levé par la découverte si intéressante faite, il y a quelques années, dans un tombeau de la nécropole de Bérénice en Cyrénaïque. On trouva dans ce tombeau un petit disque de verre blanc le plus pur, de 8 centimètres de diamètre, taillé en plan convexe, véritable objectif d'un instrument d'optique à la façon de nos longuevues, qui a été jugé tel par les praticiens les plus habiles et comme réunissant toutes les conditions et en même temps toute la perfection désirables[3].

Ajoutons que des disques semblables ont été trouvés à Pompéi.

Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, avait cherché et inventé plusieurs instruments pour l'étude des astres, qu'il poussa si loin, que non-seulement il conquit l'admiration de ses contemporains, mais que les modernes eux-mêmes ont rendu hommage à son génie.

[1] Plaute, *Fragmenta*.

[2] Ce *conspicillum* serait-il sorti des mains d'un de ces ouvriers qu'une inscription antique, découverte à Rome, qualifie de *faber ocularius*, à moins qu'on ne voulût voir en lui un de ces artistes qui fabriquaient des yeux postiches pour les statues. Voici cette inscription :

DIIS MANIBVS
L. LICINIO . L. F. STATORIANO
C. LICINIVS . L. L. PATROCLVS
FABER OCVLARIVS
FRAT. CARISS. F.

(Gruter, p. dcxlv.)

[3] Nous tenons ces détails de M. Riocreux, le savant conservateur du musée de la manufacture de Sèvres, où ce petit disque est conservé sous le n° 4170, et où nous avons pu le voir.

Les termes dont se sert Pline le Naturaliste en parlant des découvertes dues à ces instruments, donneraient à supposer qu'ils ne se bornaient pas au diope et à l'astrolabe, qu'on range parmi les inventions d'Hipparque, et qu'il était allé plus loin.

« Hipparque, dit Pline, qu'on ne louera jamais assez, osa, ce qui eût été difficile à un dieu même, dresser le dénombrement des étoiles, et, au moyen d'instruments inventés par lui (*organis excogitatis*), put, ce qui lui devenait facile, discerner et indiquer la forme des astres, leur grandeur, leur distance, leurs phases, leurs mouvements dans l'espace [1]. »

Parlerait-on autrement d'un astronome armé d'un de nos instruments d'optique modernes?

Hipparque s'est-il servi du verre pour ses découvertes? Le verre entrait-il dans la composition des instruments qu'il avait inventés? Peut-on s'autoriser de la découverte du tombeau de la Cyrénaïque et de celle de Pompéi pour le supposer? L'antiquité est restée muette. On est réduit à des conjectures.

Démocrite avait reconnu que la voie lactée était un assemblage d'innombrables étoiles. A-t-il pu s'en assurer à l'œil nu?

Si ces astronomes ont fait usage du verre, il est certain qu'ils n'ont pas poussé l'invention à ses dernières limites; qu'ils n'ont pas eu à leur disposition des instruments de la grandeur et de la puissance de nos télescopes modernes. S'il en eût été ainsi, l'antiquité n'eût point manqué, dans son enthousiasme, de nous en instruire. Elle s'est tue.

On ne saurait douter, toutefois, que les anciens n'aient entrevu le parti qu'on peut tirer du verre pour aider la vue et pour en augmenter la portée, et qu'ils n'en aient fait quelques applications : nous croyons l'avoir démontré.

Il est reconnu que Ptolémée, qui avait marché sur les traces d'Hipparque et qui l'avait commenté, s'était servi du verre pour ses observations. L'illustre Delambre se plaisait à reconnaître l'extrême exactitude des tables de la réfraction de la lumière à son entrée dans l'eau et dans le verre données par cet astronome.

Etait-ce un instrument du genre de nos télescopes, ou un simple miroir de verre réflecteur (*vitreum speculum*), ainsi que le dit Benjamin de Tudèle, qu'on avait placé au sommet du phare d'Alexandrie, et qui permettait de distinguer et de reconnaître à une grande distance les vaisseaux qui se dirigeaient vers la terre d'Egypte [2]? On n'est point d'accord à cet égard : il est permis de se demander ce qu'un simple miroir pouvait ajouter de force à la portée de la vue; tout plaide pour une longuevue.

VITRES. — Descendant de ces hauteurs, et ramenant l'art de la verrerie aux usages domestiques, examinons la question de savoir si les anciens ont appliqué le verre à l'éclairage des

[1] Lib. II, c. XXVI.

[2] « In cujus fastigio vitreum fecit speculum ita ut naves omnes quæ illam e Græciâ vel Occidente oppugnatum ac læsum » veniebant ubi diebus quinquaginta hinc abessent, ex hoc speculo indigenæ conspicerent, et hoc pacto sibi ab illis » caverent. »

fenêtres. Un assez grand nombre de ceux, parmi les modernes, qui l'ont traitée se sont prononcés pour la négative. Qu'il nous soit permis de l'aborder à notre tour : c'est par là que nous terminerons la revue que nous nous sommes proposé de passer de l'histoire de l'art de la verrerie dans l'antiquité. Si l'on devait embrasser le IVe siècle dans cette période, si l'on devait étendre jusque-là le cercle que nous nous sommes tracé, la question se trouverait résolue en quelques mots. Il nous suffirait pour cela de faire un appel à saint Augustin et à saint Jérôme, qui florissaient dans la seconde moitié du IVe siècle.

Saint Augustin, décrivant les fenêtres qui étaient garnies d'un simple treillis de bois, parle, par comparaison, de celles qui étaient éclairées au moyen de la pierre spéculaire, ou du verre : « Fenestræ erant factæ in modum retis, utnon speculari lapide, *nec vitro*, sed lignis » vermiculatis clauderentur [1]. »

Saint Jérôme est plus précis encore : « Les fenêtres, dit-il, qui étaient closes par du verre fondu en lames minces. » — « Fenestræ quæ vitro in tenues laminas fuso obductæ erant. » Il est impossible d'être plus explicite.

Nous pourrions remonter même plus haut que saint Augustin et saint Jérôme.

Lactance, qui vivait sous Dioclétien, vers la fin du IIIe siècle, disait, en parlant du sens de la vue : « Ce sens perçoit les objets à travers les membranes de l'œil, semblables à ces fenêtres garnies de verre ou de pierre spéculaire. » — « Per eas membranas sensus ille » ea quæ sunt foris transpicit. — Per oculos ea quæ sunt opposita transpicit quasi per » fenestras vitro aut speculari lapide obductas [2]. »

Voudrait-on nous ramener et nous circonscrire aux temps du Haut-Empire? Soit, plaçons-nous sur ce terrain.

On a vu ci-dessus que les Romains, dès le temps de Sylla, garnissaient de plaques de verre les murailles de leurs théâtres.

Ils s'en servirent, bientôt après, comme dallage; puis, du pavé des appartements, ils les firent passer et les transportèrent aux plafonds et aux voûtes :

« Pulsa deinde ex humo pavimenta, in cameras transiere è vitro. »

Pline, auquel nous devons ce renseignement, ne doutait pas que si cette invention eût été connue au temps d'Agrippa, il n'eût fait exécuter en verre les plafonds des salles de ses thermes : « Non dubiè vitreas facturus cameras si priùs id inventum fuisset. »

L'invention n'avait point tardé à se répandre. Sénèque disait que, de son temps, à Rome, on passait pour pauvre et pour intéressé, si l'on n'avait pas ses plafonds garnis de verre : « Pauper sibi videtur ac sordidus nisi vitro absconditur camera [3]. » Pour que cet usage fût devenu presque général à cette époque, il fallait qu'il datât déjà de quelque temps.

[1] *De verbis Domini*, sermo V, cap. II.
[2] *De opificio Dei.*
[3] Lettre LXXXVIe, à Lucilius.

Nous lisons dans Stace, qui écrivait sous Domitien :

« Les plafonds de l'appartement brillent de verre à divers reflets. Un grand jour pénètre à pleins rayons dans ces combles. »

Effulgent cameræ vario fastigia vitro.
Multus ubique dies radiis ubi culmina totis
Perforat [1].

Ainsi, sous le Haut-Empire, au Ier siècle, on avait appliqué le verre à la décoration et à l'éclairage des plafonds des appartements. De là, à le porter aux ouvertures, à l'utiliser sous forme de vitres, il n'y avait qu'un pas. Fut-il franchi immédiatement?

Laissant de côté Juvénal et Pline le Jeune, décrivant, l'un une litière [2], l'autre des galeries de sa maison du Laurentin [3] munies de vitraux (*specularibus muniuntur*), car on pourrait nous objecter qu'en se servant du mot *specularibus*, ils ont entendu parler de la pierre spéculaire; afin d'éviter toute équivoque, dans le doute, passons des textes et des témoignages écrits aux faits matériels; ce qui, en archéologie, comme en toute autre science, est le procédé le plus sûr et le plus certain.

Il existe au musée de Naples des plaques de verre absolument semblables à nos vitres modernes, si ce n'est que le verre en est un peu plus épais. Elles ont été apportées d'Herculanum, où elles garnissaient une fenêtre de la salle de bain de la maison dite de Diomède. Elles étaient au nombre de neuf, placées sur trois rangs. Sept étaient encore entières lors de la découverte.

La collection Campana a cédé au musée Napoléon III, au Louvre, une petite vitre du même genre, légèrement colorée (Pl. CXII, a), mesurant 25 centimètres de haut et 19 de large sur 4 ou 5 millimètres d'épaisseur. Il est à remarquer que deux de ses côtés, en *d* et *f*, sont lisses, tels qu'ils sont sortis du coulage, tandis que les deux autres, en *c* et *e*, ont été éraillés avec une pince, afin sans doute de ramener la vitre à la dimension nécessaire pour entrer dans l'encadrement de la fenêtre à laquelle elle était destinée.

De nos jours, en 1824, M. de Lagrange, visitant les ruines de Pompéi, trouva encore en place, enchâssé dans une bordure de bronze, un panneau de verre de 4 millimètres d'épaisseur, qui garnissait la devanture d'une petite boutique et qui servait à la clore et à l'éclairer [4].

En 1831, les fouilles exécutées dans la même ville [5] mirent à découvert une habitation dont une des ouvertures était garnie de vitres ayant 30 centimètres de largeur sur 36 1/4 de hauteur. (Pl. CXII, b.)

[1] *Sylvæ*, lib. I, c. v.

[2] Est ratio ulterior, magnæ si misit amicæ
Quæ vehitur clauso latis specularibus antro.

[3] «..... egregium hæ adversus tempestates receptaculum nam specularibus muniuntur. »

[4] *Bulletin archéologique*, 1847, t. IV, n° 4.

[5] *Real museo Borbonico*, t. VIII.

L'attention de l'Académie des sciences de Paris était appelée, dans sa séance du 5 mai 1862, sur de grandes plaques de verre coulées, découvertes à Herculanum, n'ayant pas moins de 70 centimètres de haut sur 40 de large. Il fut constaté que leur composition était identique avec celle de nos vitres modernes. En voici le tableau comparatif :

	Vitres antiques.	Vitres modernes.
Silice...........	69	68
Soude...........	17	17
Chaux..........	7	9
Alumine..	3	4
Oxyde de fer.....	1	»

Ces faits disent plus que toutes les citations que nous pourrions faire.

Tout le monde sait que c'est sous le règne de Titus que Pompéi et Herculanum furent ensevelis sous les cendres et les laves du Vésuve.

Ainsi, au temps du Haut-Empire, le verre était employé, sous Titus, à l'éclairage des fenêtres.

Mais il est possible de remonter plus haut. De Titus reportons-nous à Caligula : nous allons nous trouver à quarante années en deçà.

Philon, faisant le récit de son entrevue avec Caligula, auprès duquel il avait été envoyé en ambassade par les Juifs d'Alexandrie, raconte que Caligula, impatienté, au lieu de l'écouter, courait çà et là, donnant des ordres pour les changements et les améliorations à faire dans les appartements qu'il traversait. C'est ainsi qu'arrivé à une grande salle, il prescrivit, dit Philon, qu'on en garnît toutes les fenêtres de verre blanc (*vitro candido*), que Philon a bien soin de distinguer de la pierre spéculaire, tout en les comparant [1].

La question des vitres aux fenêtres ne se trouve-t-elle pas décidément tranchée.

Elle l'eût été plus tôt encore et dès le temps de Jules César, si l'on admet que le poëte Lucrèce, qui écrivait à cette époque, ait entendu faire allusion au vitrage des fenêtres, dans ce passage de son poëme *De rerum naturâ*, où il dit que « la voix, lorsque nous parlons dans une pièce close, passe sans difficulté au dehors, tandis que la vue s'arrête comme interrompue, à moins de se trouver en contact direct avec des pores, tels que ceux du verre, qui lui livrent un libre passage [2]. »

[1] « Inspectans aulas, mandans quid mutari vellet meliùs....., cursu se in magnam aulam proripuit, obambulansque » jussit circumquaque fenestras claudi vitro candido, simili specularibus lapidibus quibus lux admittitur, ventus et sol » excluditur. » (*Liber de legatione ad Caium.*)

[2]
Quùm loquimur clausis foribus, quod sæpe videmus
Nimirum quia vox per flexa foramina rerum
Incolumis transire potest; simulacra renutant,
Perscinduntur enim, nisi recta foramina tranant :
Qualia sunt vitri, species quæ travolat omnis.

(Lib. IV, v. 602-606.)

C'est ce que le poëte appelle ailleurs « voyager à travers le verre », *vitro meare.*

Les anciens avaient cherché à expliquer ce voyage, cette transmission de la lumière à travers les pores du verre.

Aristote avait soulevé la question de savoir pourquoi le verre n'était pas flexible, sans pouvoir y répondre. Il s'était encore demandé pourquoi la lumière traversait le verre d'une lanterne : « C'est, disait-il, parce que ce qui a les pores les plus menus passe au travers de ce qui a les pores les plus larges. » Les physiciens modernes ne manqueront pas de dire qu'il eût aussi bien fait de garder, comme la première fois, le silence.

Résumé. — Nous résumant en quelques mots, nous rappellerons au lecteur que, conformément au plan que nous nous étions tracé et que nous nous sommes efforcé de suivre religieusement, nous avons passé en revue, à partir des temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire romain, l'art de la verrerie, dans toutes ses branches, dans toutes ses transformations, dans tous ses usages, tant publics que particuliers. Nous l'avons montré successivement chez les différents peuples : en Asie, en Égypte, en Grèce, en Italie, dans les Gaules, dans tous les lieux enfin où il a laissé d'éclatantes marques de son passage.

Ne nous bornant point aux détails dans lesquels nous sommes entré, nous avons mis sous les yeux du lecteur l'image des nombreuses verreries que nous nous sommes fait un devoir de signaler, nous souvenant de cet adage d'un des législateurs du Parnasse :

Segniùs irritant animos demissa per aurem
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

Puisse le lecteur nous tenir compte de nos efforts !





NOMS ET ESTAMPILLES DE VERRIERS

		Planches.	Pages.
ΔΩΡΟΣ ΡΟΔΙΟΣ ΕΠΟΙΗΣΕΝ	Sur un fragment de verre. (De Caylus.)	I, c.	7
C M H R	Pied d'une fiole carrée. (Collection Campana.)	C, o.	81
ΕΙΡΗΝΑΙΟΣ CIΔΩΝΙΟC	....	....	7
ΕΠΟΙΗCΕΝ CIΔΩΝΙΟC	Poucier de cratère. (Biblioth. impér.)	....	6
ΕΙΙΝΙΩΝ ΕΠΟΙΕΙ	Amphore. (Saint-Pétersbourg.)	I, A.	7
ΕΝΝΙΩΝ ΕΠΟΙΗ CΕΝ	Sur un petit godet. (A Modène.)	I, B.	7
EVTVCHIA	Sur une coupe	LXVI.	57
ETYLAE	Flacons	XCVIII, D.	78
FIRMVS	Flacons	....	77-79
FIRM. HILARI ETYLAE	Flacon	XCVII, B, C.	77
FRONTINVS O	Flacon		
FRON	(A Rouen.)		
FRONTIN O	(Ibid.)		
FRONTO	(Ibid.)		
FRŌT	Découvert à Rouen. (Ibid.)		
FRŌTI	(Ibid.)		
FRONTINIANA. S. C	(Ibid.)		
FRONT. S. C. F	(Ibid.)		
F. R. O	Découvert à Cani		
E. P. FRONT	Découvert aux Loges		
FRON PROTI	Fond de barillet		
PROMEΘEVS F	Fond de barillet		
FRONTINIANA	(A Boulogne-sur-mer.)	LIX, A	48-49, 100
FRONT SEX	Fragment. (A Lillebonne.)		
FRONTINI	(A Amiens.)		
FRONTIO	(Ibid.)		
FRONTI	(Ibid.)		
FRONT	(Ibid.)		
FRONTINIANA FQVA	(Ibid.)		
FRO	(Ibid.)		
FRONT SEXTIN	(Ibid. et à Dieppe.)		
COMIOR FRON	(A Amiens.)		
PROMEΘEV FROTI	(Ibid.)		
FRONTINVS	(Ibid.)		
C. FVFIVS, gemmarius	....	....	61
[stamp]	Pied d'une fiole	C, L.	81
GAIVS	Cachet d'oculiste	LXII, D.	52
[stamp: T C IAO L T]	Sous le pied d'un grand bocal carré. (Biblioth. impér.)	LXII, A.	52

		Planches.	Pages.
G F / H L	Sous le pied d'une fiole	XCIX, B.	80
H E V / C D E / A ✲ B	Sous le pied d'une fiole. (A Bonn.)	C, K.	81
IMY. F	Pied d'un vase de verre blanc. (Musée de Lyon.)	....	52
I M / M	Pied d'une fiole carrée. (Musée Passieri.)	C, C.	81
IVSTITVI CLAV[*di*]	Pied d'un bocal carré. (Musée de Rouen.)	LXXXV.	71
IVLI ALESANDRI (IVLIVS ALEXANDER).	Inscription antique	....	16
AR	Poucier de cratère	LIX, A.	52
M. LOLLIVS ALEXANDER, gemmarius.	Inscription antique	....	61
C. LVCIVS PHILOMVSVS AMPVLLARIVS.	(Narbonne.)	....	52
M	Sous un flacon genre amphore. (Musée de Rouen.)	LVII, B.	48
M	Sous un bocal découvert à Tourville-la-Rivière (chez M. de Girancourt)	....	48
M A / C N	Pied d'une fiole carrée	C, A.	80
MISCE		....	48
MD	Sous un flacon	LVII, A.	47
NCMI	Sur un flacon	CI.	»
ΝΕΙΚΩΝΣΙΔΩ	Petite anse de verre	....	7
OF. OPMIA	Vase de verre blanc. (Limoges.)	....	52
OF. PARRICI	Vase de verre blanc	....	52
O / O O / PA	Pied de fiole. (Département des Deux-Sèvres)	LIX, F.	52
PATRIMONI	Pied de fiole	LXII, C.	52
L. PATROCLVS, ocularius	Inscription antique. (Rome.)	....	93 n.
Q D E / P E	Pied d'une fiole ronde. (Musée Passieri.)	C, G.	80
SVB	Pied d'une urne. (Lillebonne.)	LXXXV.	71
T O / E H	Pied d'une fiole carrée. (Musée Passieri.)	C, E.	80

TABLE DES NOMS DE PERSONNES

TABLE DES NOMS DE LIEUX

TABLE DES PLANCHES



TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2.


ΔΩΡΟΣ ΡΟΔΙΟΣ
ΕΠΟΙΗΣΕΝ

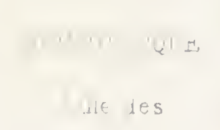




Pl. IV




B
A
C
D
E





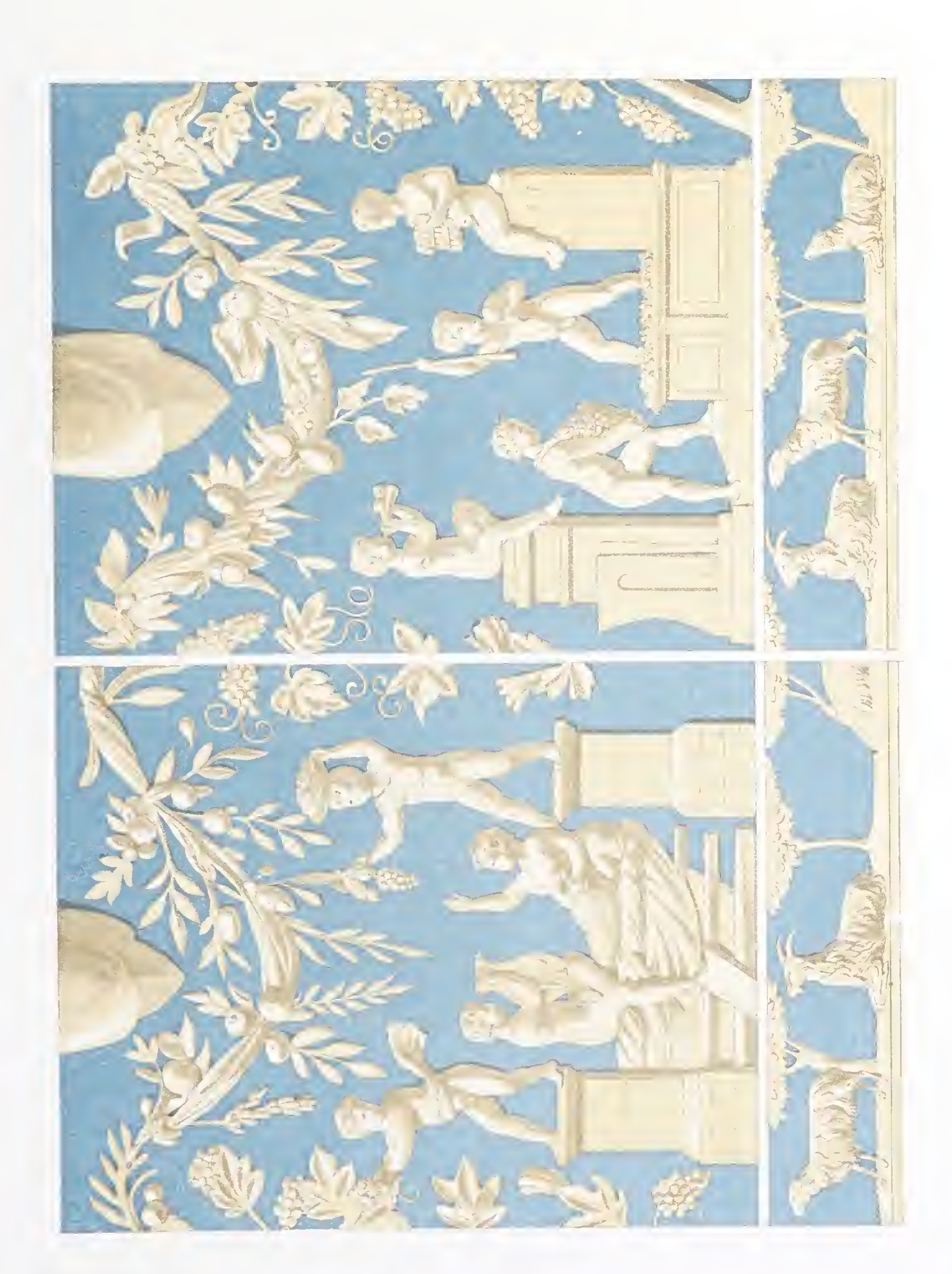

A F






D
B
A
E
E
dessous







Vve A. Morel & Cie Éditeurs Paris

Pl. XII

Imp. Lemercier & Cie

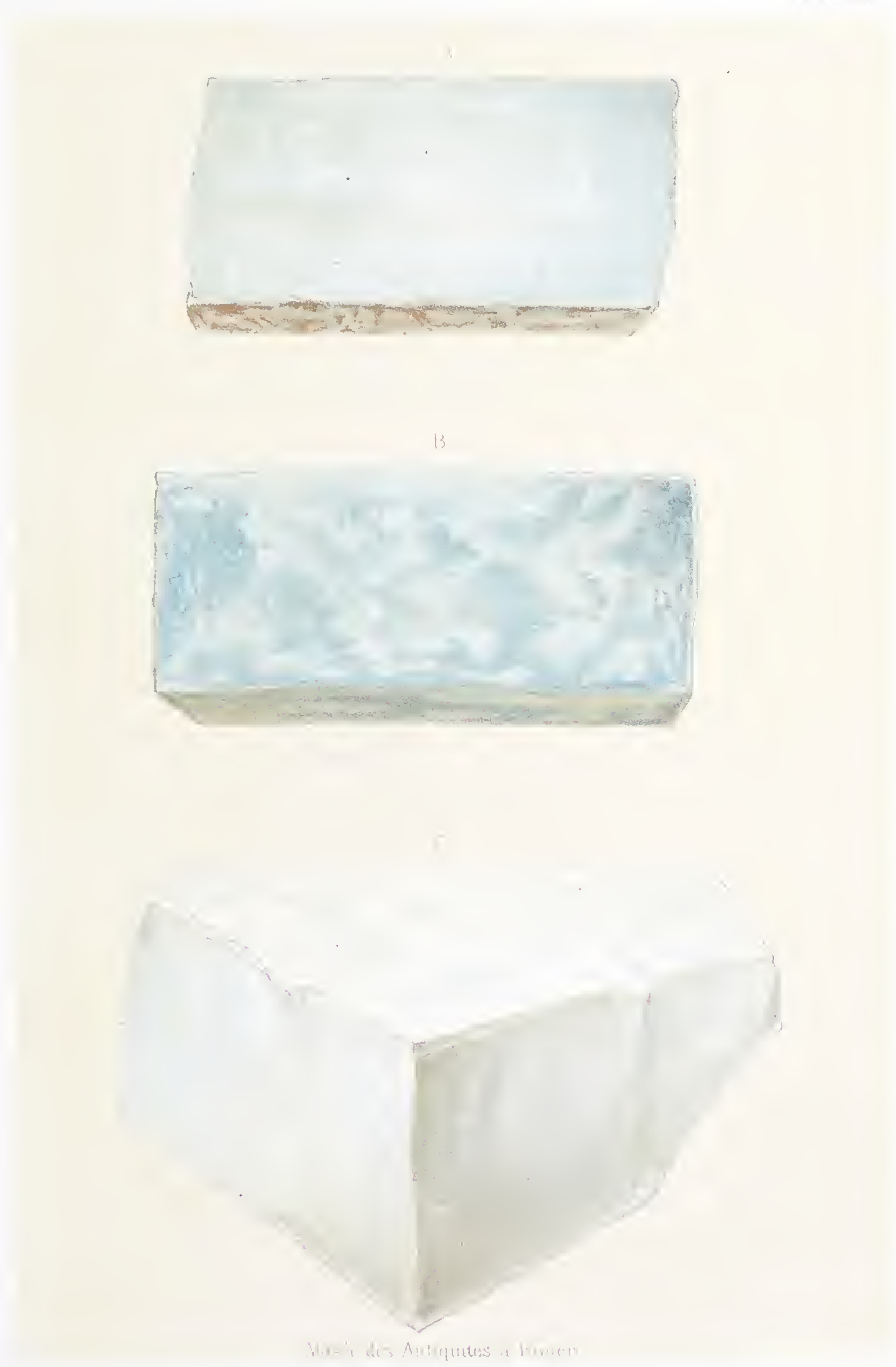


Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



Grandeur naturelle



Musée des Antiquités à Rouen


A
B
C



Vases a Boire

Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris


DIES RETI FESTIVA



Musée de Rouen



Grandeur naturelle

Vve A. Morel et Cie Éditeurs, Paris

Imp. Lemercier et Cie Paris



Pl. XVII.









Grandeur naturelle.

ΕΥΦΡΑΙΝΟΥΕ ΦΟΠΑΡΕΙ

D





B



Grandeur naturelle



A



Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris

A





B







Imp. Lemercier & Cie Paris



Vve A. Morel & Cie, Editeurs, Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



B








D
A
D
C
B
A
A



J. A. Morel et Cie Éditeurs Paris

Imp. Lemercier et Cie Paris

Pl. XXXVII



Vve A. Morel & Cie Éditeurs, Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris





Vve A. Morel & Cie Éditeurs Paris



A. Morel et Cie Éditeurs Paris

Imp. Lemercier et Cie Paris

D



Vve A. Morel et Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier et Cie Paris


I
I
II





Au musée de Rouen



[illegible]

[illegible]

Pl. XIV.




IN NOMINE HERCVLIS ·· ORFITVS · ET COSTANTIA ·
ACER ENT
INO FE
LIC ES B
IBAT IS
SALVTIPIEZESESCVMDONATA



Imp. Lemercier & Cie Paris

SPICVLVS NERV
TIRO

APTONETVS P
LIBR XVI



Vve A. Morel & Cie Éditeurs



Vve A. Morel & Cie Éditeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



Grandeur naturelle

Vve A Morel et Cie, Éditeurs, Paris

Imp. Lemercier et Cie Paris


A
C
B


A
B






A
DR
B
M



Vve A. Morel & Cie Éditeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



Vve A. Morel & Cie Éditeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris





2/3 de grandeur

Imp. Lemercier & Cie Paris

A

D



C






DD
NN



B



A



Grandeur naturelle

Pl. LXVII












D
E
F









Sépultures Mérovingiennes

Vve. A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris











Vve A. Morel & Cie Éditeurs






O.N.A.S
LAEFIT
ETLIVIL
CONIVGI
M.T.V.B
VIVAS
MARTI
DOMINE




SVB













Trésor de St Marc de Venise



Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris.

Imp. Lemercier & Cie Paris









A

B



1-3 Grandeur naturelle

Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



Grandeur naturelle

Vve A. Morel & Cie Éditeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



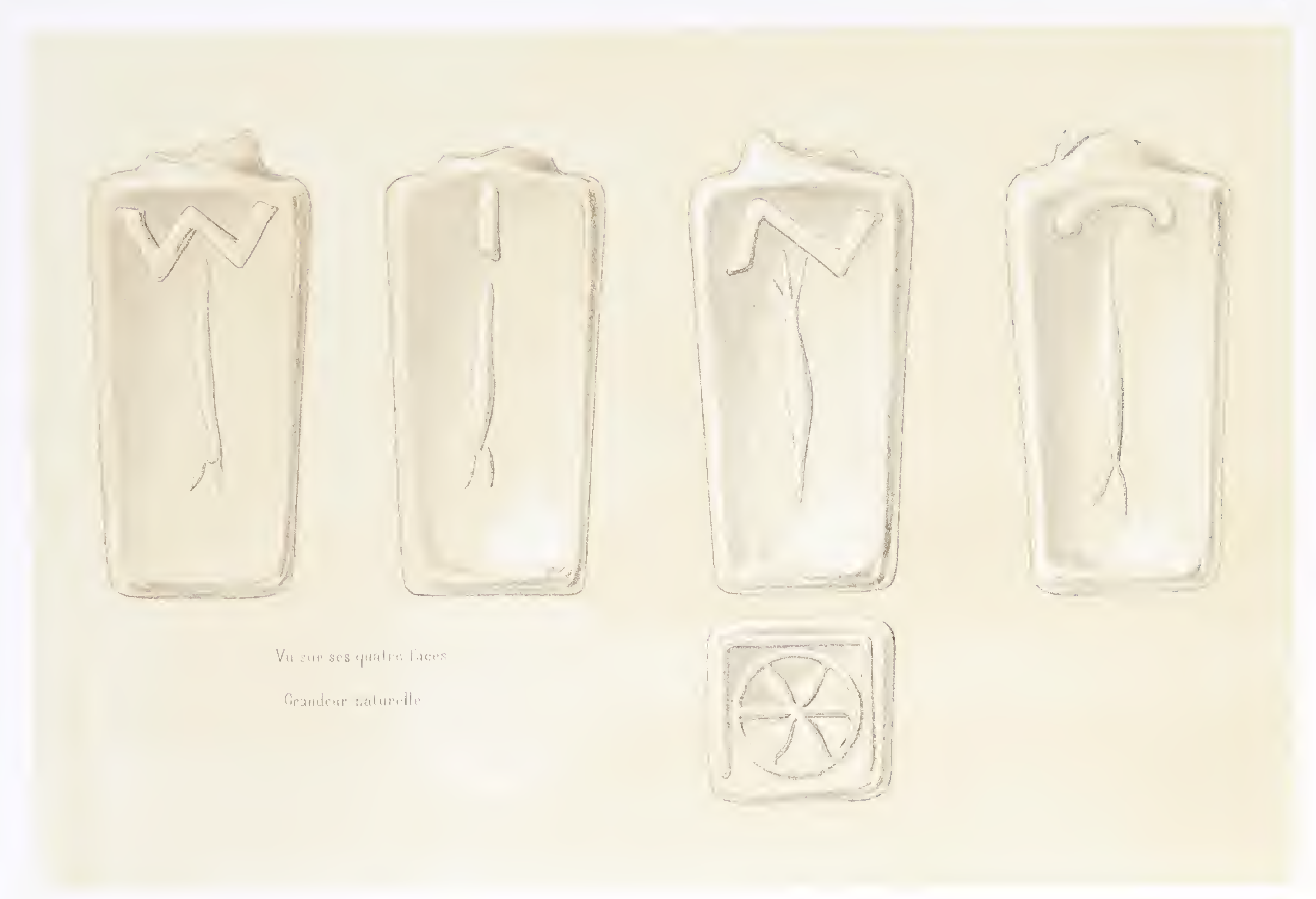




Grandeur naturelle

Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris   Imp. Lemercier & Cie Paris


A
F
L AEMILI
BLASTI
G
C M
H R
B
AE
C
I M
M
D
VA
I
M A
C N
L
K
HEV
CDE
AB
H
QDE
PF

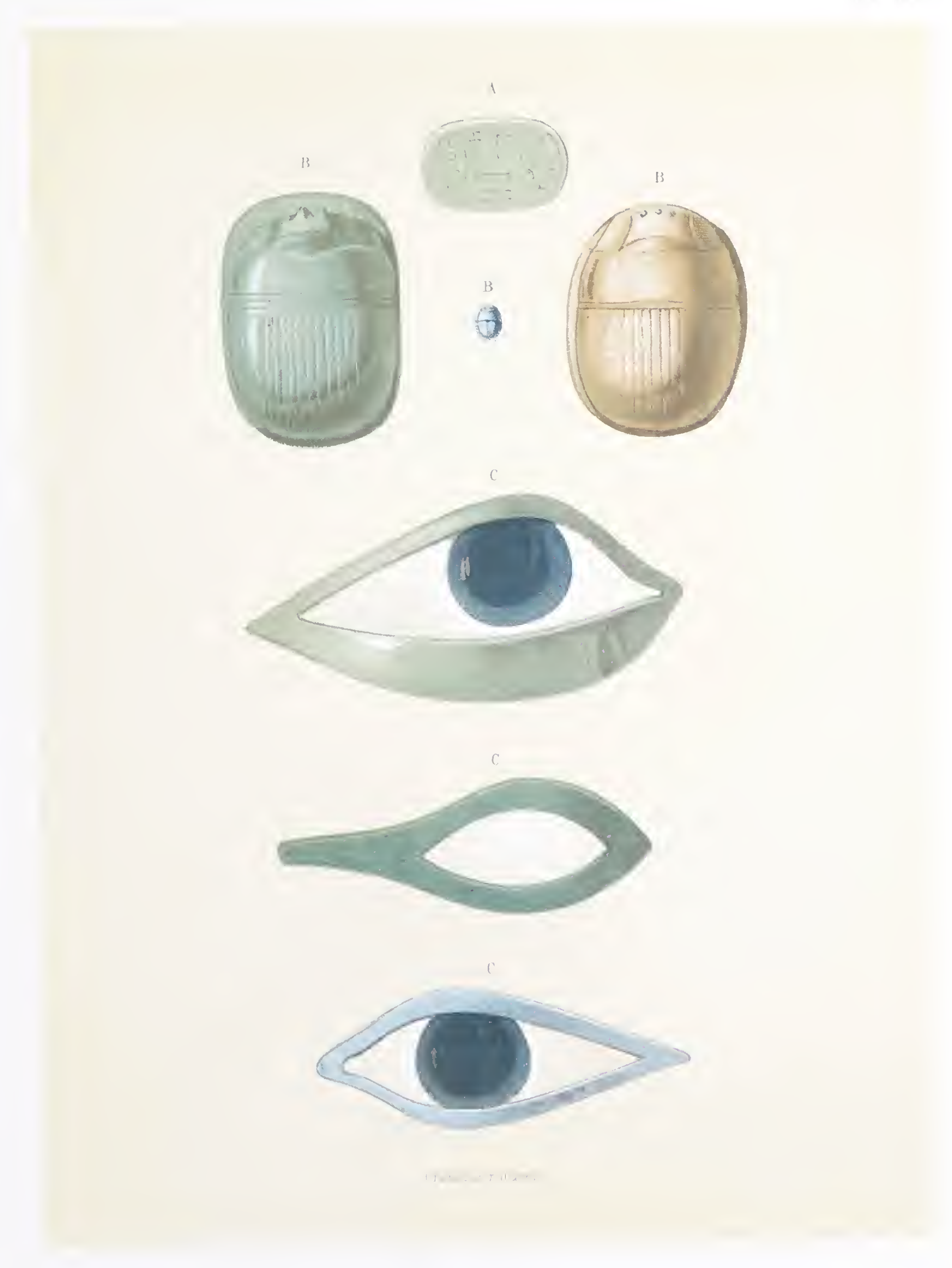


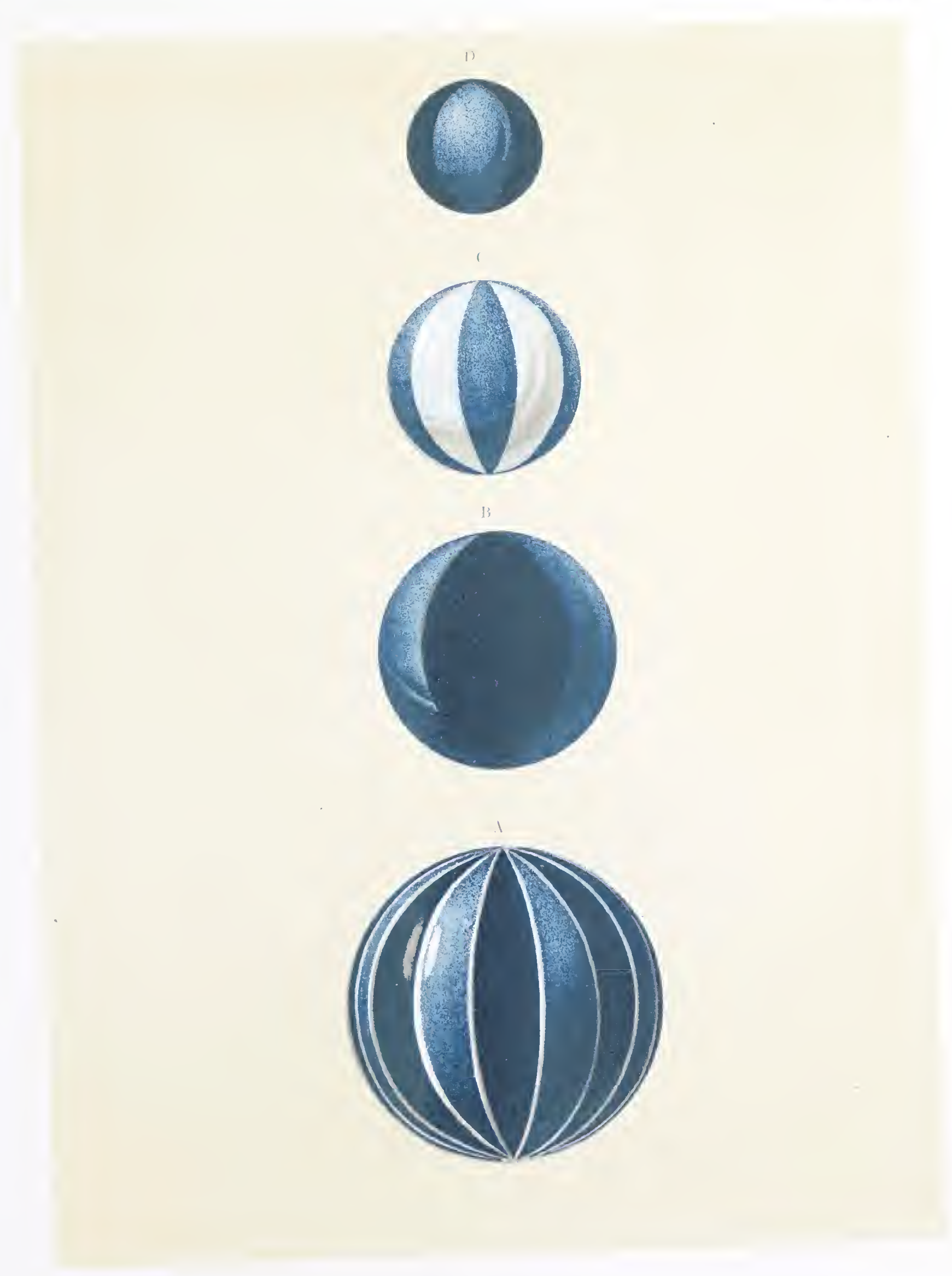
Imp. Lemercier & Cie Paris


D
A
B
AMOR


A
SANG
B
SA
D
C


PAVLI
PAVLI
PAVLI
PAVLI
PAVLI
PAVLI


A
B
B
B
C
C
C


D
C
B
A





C



A

D





Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris



Vve A. Morel & Cie Editeurs Paris

Imp. Lemercier & Cie Paris

B.

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. MARTINET, RUE MIGNON, 2